LA FOLLE JOURNÉE, OU LE MARIAGE DE FIGARO,

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN PROSE,

PAR M. DE BEAUMARCHAIS;

Représentée pour la première fois, par les Comédiens français ordinaires du Roi, le mardi 27 avril 1784.

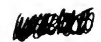
En faveur du badinage
Faites grace à la raison. *Vaud. de la pièce.*



1785.







AVIS DE L'EDITEUR.

PAR un abus puniſſable, on a envoyé à Amſterdam un prétendu manuſcrit de cette pièce, tiré de mémoire et défiguré, plein de lacunes, de contre-ſens et d'abſurdités. On l'a imprimé et vendu en y mettant le nom de M. *de Beaumarchais*. Des comédiens de province ſe ſont permis de donner et repréſenter cette production, comme l'ouvrage de l'auteur: il n'a manqué à tous ces gens de bien que d'être loués dans quelques feuilles périodiques.

PREFACE.

En écrivant cette préface, mon but n'eſt pas de rechercher oiſeuſement ſi j'ai mis au théâtre une pièce bonne ou mauvaiſe : il n'eſt plus temps pour moi ; mais d'examiner ſcrupuleuſement, et je le dois toujours, ſi j'ai fait une œuvre blâmable.

Perſonne n'étant tenu de faire une comédie qui reſſemble aux autres ; ſi je me ſuis écarté d'un chemin trop battu, pour des raiſons qui m'ont paru ſolides, ira-t-on me juger, comme l'ont fait MM. tels, ſur des règles qui ne ſont pas les miennes ? imprimer puérilement que je reporte l'art à ſon enfance, parce que j'entreprends de frayer un nouveau ſentier à cet art dont la loi première, et peut-être la ſeule, eſt d'amuſer en inſtruiſant ? mais ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit.

Il y a ſouvent très-loin du mal que l'on dit d'un ouvrage à celui qu'on en penſe. Le trait qui nous pourſuit, le mot qui importune reſte enſeveli dans le cœur, pendant que la bouche ſe venge en blâmant preſque tout le reſte. De ſorte qu'on peut regarder comme un point établi au théâtre, qu'en fait de reproche à l'auteur, ce qui nous affecte le plus eſt ce dont on parle le moins.

Il eſt peut-être utile de dévoiler aux yeux de tous ce double aſpect des comédies, et j'aurai fait encore un bon uſage de la mienne, ſi je parviens en la ſcrutant à fixer l'opinion publique ſur ce qu'on doit entendre par ces mots : Qu'eſt-ce que LA DECENCE THEATRALE ?

A force de nous montrer délicats, fins connaiſſeurs, et d'affecter, comme j'ai dit autre part, l'hypocriſie de

la décence auprès du relâchement des mœurs, nous devenons des êtres nuls, incapables de s'amuser et de juger de ce qui leur convient : faut-il le dire enfin ? des bégueules rassasiées, qui ne savent plus ce qu'elles veulent, ni ce qu'elles doivent aimer ou rejeter. Déjà ces mots si rebattus, *bon ton*, *bonne compagnie*, toujours ajustés au niveau de chaque insipide cotterie, et dont la latitude est si grande qu'on ne sait où ils commencent et finissent, ont détruit la franche et vraie gaieté qui distinguait de tout autre le comique de notre nation.

Ajoutez-y le pédantesque abus de ces autres grands mots *décence* et *bonnes mœurs*, qui donnent un air si important, si supérieur, que nos jugeurs de comédies seraient désolés de n'avoir pas à les prononcer sur toutes les pièces de théâtre, et vous connaîtrez à peu-près ce qui garote le génie, intimide tous les auteurs, et porte un coup mortel à la vigueur de l'intrigue, sans laquelle il n'y a pourtant que du bel esprit à la glace, et des comédies de quatre jours.

Enfin, pour dernier mal, tous les états de la société sont parvenus à se soustraire à la censure dramatique : on ne pourrait mettre au théâtre *les Plaideurs* de *Racine*, sans entendre aujourd'hui les *Dandins* et les *Brid'oisons*, même des gens plus éclairés, s'écrier qu'il n'y a plus ni mœurs, ni respect pour les magistrats.

On ne ferait point le *Turcaret* sans avoir à l'instant sur les bras, fermes, sous-fermes, traites et gabelles, droits-réunis, tailles, taillons, le trop-plein, le trop-bu, tous les impositeurs royaux. Il est vrai qu'aujourd'hui *Turcaret* n'a plus de modèles. On l'offrirait sous d'autres traits, l'obstacle resterait le même.

On ne jouerait point *les Fâcheux*, *les Marquis*, *les Emprunteurs* de *Molière* ſans révolter à la fois la haute, la moyenne, la moderne et l'antique nobleſſe. Ses *Femmes ſavantes* irriteraient nos féminins bureaux d'eſprit ; mais quel calculateur peut évaluer la force et la longueur du levier qu'il faudrait, de nos jours, pour élever juſqu'au théâtre l'œuvre ſublime du *Tartuffe* ? Auſſi l'auteur qui ſe compromet avec le public *pour l'amuſer*, *ou pour l'inſtruire*, au lieu d'intriguer à ſon choix ſon ouvrage, eſt-il obligé de tourniller dans des incidens impoſſibles, de perſifler au lieu de rire, et de prendre ſes modèles hors de la ſociété, crainte de ſe trouver mille ennemis, dont il ne connaiſſait aucun en compoſant ſon triſte drame.

J'ai donc réfléchi que, ſi quelque homme courageux ne ſecouait pas toute cette pouſſière, bientôt l'ennui des pièces françaiſes porterait la nation au frivole opéra-comique, et plus loin encore, aux boulevards, à ce ramas infect de tréteaux élevés à notre honte, où la décente liberté, bannie du théâtre français, ſe change en une licence effrénée ; où la jeuneſſe va ſe nourrir de groſſières inepties, et perdre, avec ſes mœurs, le goût de la décence et des chefs-d'œuvre de nos maîtres. J'ai tenté d'être cet homme, et ſi je n'ai pas mis plus de talent à mes ouvrages, au moins mon intention s'eſt-elle manifeſtée dans tous.

J'ai penſé, je penſe encore, qu'on n'obtient ni grand pathétique, ni profonde moralité, ni bon et vrai comique au théâtre, ſans des ſituations fortes, et qui naiſſent toujours d'une diſconvenance ſociale dans le ſujet qu'on veut traiter. L'auteur tragique, hardi dans ſes moyens, oſe admettre le crime atroce ; les conſpi-

rations, l'usurpation du trône, le meurtre, l'empoisonnement, l'inceste dans *Oedipe* et *Phèdre*; le fratricide dans *Vendôme*; le parricide dans *Mahomet*, le régicide dans *Machbet*, etc. etc. La comédie, moins audacieuse, n'excède pas les disconvenances, parce que ses tableaux sont tirés de nos mœurs, ses sujets, de la société. Mais comment frapper sur l'avarice, à moins de mettre en scène un méprisable avare? démasquer l'hypocrisie, sans montrer, comme *Orgon* dans le *Tartuffe*, un abominable hypocrite, *épousant sa fille et convoitant sa femme*? un homme à bonnes fortunes, sans le faire parcourir un cercle entier de femmes galantes? un joueur effréné, sans l'envelopper de fripons, s'il ne l'est pas déjà lui-même?

Tous ces gens-là sont loin d'être vertueux: l'auteur ne les donne pas pour tels; il n'est le patron d'aucun d'eux; il est le peintre de leurs vices. Et parce que le lion est féroce, le loup vorace et glouton, le renard rusé, cauteleux, la fable est-elle sans moralité? Quand l'auteur la dirige contre un sot que la louange enivre, il fait choir du bec du corbeau le fromage dans la gueule du renard; sa moralité est remplie: s'il la tournait contre le bas flatteur, il finirait son apologue ainsi: *Le renard s'en saisit, le dévore; mais le fromage était empoisonné.* La fable est une comédie légère, et toute comédie n'est qu'un long apologue: leur différence est que dans la fable les animaux ont de l'esprit; et que dans notre comédie les hommes sont souvent des bêtes, et qui pis est, des bêtes méchantes.

Ainsi, lorsque *Molière*, qui fut si tourmenté par les sots, donne à l'*Avare* un fils prodigue et vicieux, qui lui vole sa cassette, et l'injurie en face; est-ce des vertus

ou des vices qu'il tire sa moralité ? Que lui importent ces fantômes ? c'est vous qu'il entend corriger. Il est vrai que les afficheurs et balayeurs littéraires de son temps, ne manquèrent pas d'apprendre au bon public combien tout cela était horrible ! Il est aussi prouvé que des envieux très-importans, ou des importans très-envieux se déchaînèrent contre lui. Voyez le sévère *Boileau*, dans son épître au grand *Racine*, venger son ami qui n'est plus, en rappelant ainsi les faits :

L'Ignorance et l'Erreur à ses naissantes pièces,
En habits de marquis, en robes de comtesses,
Venaient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
Et secouaient la tête à l'endroit le plus beau.
Le commandeur voulait la scène plus exacte ;
Le vicomte, indigné, sortait au second acte :
L'un, défenseur zélé des dévots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots, le condamnait au feu ;
L'autre *fougueux marquis*, lui déclarant la guerre,
Voulait venger la cour immolée au parterre.

On voit même dans un placet de *Molière* à *Louis XIV*, qui fut si grand en protégeant les arts, et sans le goût éclairé duquel notre théâtre n'aurait pas un seul chef-d'œuvre de *Molière* ; on voit ce philosophe auteur se plaindre amérement au roi, que pour avoir démasqué les hypocrites, ils imprimaient par-tout qu'il était *un libertin*, *un impie*, *un athée*, *un démon vêtu de chair*, *habillé en homme* ; et cela s'imprimait avec APPROBATION ET PRIVILEGE de ce roi qui le protégeait : rien là-dessus n'est empiré.

Mais, parce que les personnages d'une pièce s'y montrent sous des mœurs vicieuses ; faut-il les bannir de la scène ? Que poursuivrait-on au théâtre ? les

travers et les ridicules ? cela vaut bien la peine d'écrire ! ils font chez nous comme les modes; on ne s'en corrige point, on en change.

Les vices, les abus, voilà ce qui ne change point, mais se déguise en mille formes sous le masque des mœurs dominantes : leur arracher ce masque et les montrer à découvert, telle est la noble tâche de l'homme qui se voue au théâtre. Soit qu'il moralise en riant, soit qu'il pleure en moralisant, Héraclite ou Démocrite, il n'a pas un autre devoir : malheur à lui s'il s'en écarte. On ne peut corriger les hommes qu'en les fesant voir tels qu'ils sont. La comédie utile et véridique n'est point un éloge menteur, un vain discours d'académie.

Mais gardons-nous bien de confondre cette critique générale, un des plus nobles buts de l'art, avec la satire odieuse et personnelle : l'avantage de la première est de corriger sans blesser. Faites prononcer au théâtre par l'homme juste, aigri de l'horrible abus des bienfaits: *Tous les hommes sont des ingrats*; quoique chacun soit bien près de penser comme lui, personne ne s'offensera. Ne pouvant y avoir un ingrat sans qu'il n'existe un bienfaiteur, ce reproche même établit une balance égale entre les bons et les mauvais cœurs ; on le sent, et cela console. Que si l'humoriste répond *qu'un bienfaiteur fait cent ingrats*, on répliquera justement qu'*il n'y a peut-être pas un ingrat qui n'ait été plusieurs fois bienfaiteur* : cela console encore. Et c'est ainsi qu'en généralisant, la critique la plus amère porte du fruit sans nous blesser, quand la satire personnelle, aussi stérile que funeste, blesse toujours et ne produit jamais. Je hais par-tout cette dernière, et je la crois un si punissable

abus, que j'ai plufieurs fois d'office invoqué la vigilance du magiftrat pour empêcher que le théâtre ne devînt une arène de gladiateurs, où le puiffant fe crût en droit de faire exercer fes vengeances par les plumes vénales, et malheureufement trop communes, qui mettent leur baffeffe à l'enchère.

N'ont-ils donc pas affez, ces grands, des mille et un feuilliftes, fefeurs de bulletins, afficheurs, pour y trier les plus mauvais, en choifir un bien lâche, et dénigrer qui les offufque? On tolère un fi léger mal, parce qu'il eft fans conféquence, et que la vermine éphémère démange un inftant et périt; mais le théâtre eft un géant, qui bleffe à mort tout ce qu'il frappe. On doit réferver ces grands coups pour les abus et pour les maux publics.

Ce n'eft donc ni le vice ni les incidens qu'il amène, qui font l'indécence théâtrale; mais le défaut de leçons et de moralité. Si l'auteur, ou faible ou timide, n'ofe en tirer de fon fujet, voilà ce qui rend fa pièce équivoque ou vicieufe.

Lorfque je mis *Eugénie* au théâtre, (et il faut bien que je me cite, puifque c'eft toujours moi qu'on attaque) lorfque je mis *Eugénie* au théâtre, tous nos jurés-crieurs à la décence jetaient des flammes dans les foyers, fur ce que j'avais ofé montrer un feigneur libertin, habillant fes valets en prêtres, et feignant d'époufer une jeune perfonne qui paraît enceinte au théâtre, fans avoir été mariée.

Malgré leurs cris, la pièce a été jugée, finon le meilleur, au moins le plus moral des drames; conftamment jouée fur tous les théâtres, et traduite dans toutes les langues. Les bons efprits ont vu que la moralité,

que l'intérêt y naissaient entièrement de l'abus qu'un homme puissant et vicieux fait de son nom, de son crédit, pour tourmenter une faible fille, sans appui, trompée, vertueuse et délaissée. Ainsi tout ce que l'ouvrage a d'utile et de bon, naît du courage qu'eut l'auteur d'oser porter la disconvenance sociale au plus haut point de liberté.

Depuis, j'ai fait *les Deux Amis*, pièce dans laquelle un père avoue à sa prétendue nièce qu'elle est sa fille illégitime: ce drame est aussi très-moral; parce qu'à travers les sacrifices de la plus parfaite amitié, l'auteur s'attache à y montrer les devoirs qu'impose la nature sur les fruits d'un ancien amour, que la rigoureuse dureté des convenances sociales, ou plutôt leur abus, laisse trop souvent sans appui.

Entre autres critiques de la pièce, j'entendis dans une loge, auprès de celle que j'occupais, un jeune *important* de la cour, qui disait gaiement à des dames: „ L'auteur, sans doute, est un garçon fripier, qui ne „ voit rien de plus élevé que des commis des fermes et „ des marchands d'étoffes; et c'est au fond d'un maga- „ sin qu'il va chercher les nobles amis qu'il traduit à la „ scène française. „ Hélas! Monsieur, lui dis-je, en m'avançant, il a fallu du moins les prendre où il n'est pas impossible de les supposer; vous ririez bien plus de l'auteur, s'il eût tiré deux vrais amis de l'œil de bœuf ou des carosses? Il faut un peu de vraisemblance, même dans les actes vertueux.

Me livrant à mon gai caractère; j'ai depuis tenté, dans *le Barbier de Séville* de ramener au théâtre l'ancienne et franche gaieté, en l'alliant avec le ton léger de notre plaisanterie actuelle; mais, comme cela même

était une espèce de nouveauté, la pièce fut vivement poursuivie. Il semblait que j'eusse ébranlé l'Etat; l'excès des précautions qu'on prit et des cris qu'on fit contre moi, décelait sur-tout la frayeur que certains vicieux de ce temps avaient de s'y voir démasqués. La pièce fut censurée quatre fois, cartonnée trois fois sur l'affiche, à l'instant d'être jouée, dénoncée même au parlement d'alors; et moi, frappé de ce tumulte, je persistais à demander que le public restât le juge de ce que j'avais destiné à l'amusement du public.

Je l'obtins au bout de trois ans. Après les clameurs, les éloges; et chacun me disait tout bas: Faites-nous donc des pièces de ce genre, puisqu'il n'y a plus que vous qui osiez rire en face.

Un auteur désolé par la cabale et les criards, mais qui voit sa pièce marcher, reprend courage; et c'est ce que j'ai fait. Feu M. le prince de *Conti*, de patriotique mémoire, (car, en frappant l'air de son nom, l'on sent vibrer le vieux mot patrie) feu M. le prince de *Conti*, donc me porta le défi public de mettre au théâtre ma préface du *Barbier*, plus gaie, disait-il, que la pièce, et d'y montrer la famille de *Figaro* que j'indiquais dans cette préface. Monseigneur, lui répondis-je, si je mettais une seconde fois ce caractère sur la scène, comme je le montrerais plus âgé, qu'il en saurait quelque peu davantage, ce serait bien un autre bruit; et qui sait s'il verrait le jour! Cependant, par respect j'acceptai le défi; je composai cette *Folle Journée*, qui cause aujourd'hui la rumeur. Il daigna la voir le premier. C'était un homme d'un grand caractère, un prince auguste, un esprit noble et fier: le dirai-je? il en fut content.

Mais quel piége, hélas! j'ai tendu au jugement de nos critiques, en appelant ma comédie du vain nom de *Folle Journée!* Mon objet était bien de lui ôter quelqu'importance; mais je ne ſavais pas encore à quel point un changement d'annonce peut égarer tous les eſprits. En lui laiſſant ſon véritable titre, on eût lu *l'Epoux ſuborneur.* C'était pour eux une autre piſte; on me courait différemment; mais ce nom de *Folle Journée* les a mis à cent lieues de moi: ils n'ont plus rien vu dans l'ouvrage que ce qui n'y ſera jamais; et cette remarque un peu ſévère, ſur la facilité de prendre le change, a plus d'étendue qu'on ne croit. Au lieu du nom de *Georges Dandin*, ſi *Molière* eût appelé ſon drame *la Sottiſe des alliances*, il eût porté bien plus de fruit: ſi *Regnard* eût nommé ſon *Légataire*, *la Punition du célibat*, la pièce nous eût fait frémir. Ce à quoi il ne ſongea pas, je l'ai fait avec réflexion. Mais qu'on ferait un beau chapitre ſur tous les jugemens des hommes et la morale du théâtre, et qu'on pourrait intituler: *De l'influence de l'Affiche!*

Quoi qu'il en ſoit, *la Folle Journée* reſta cinq ans au porte-feuille; les comédiens ont ſu que je l'avais, ils me l'ont enfin arrachée. S'ils ont bien ou mal fait pour eux, c'eſt ce qu'on a pu voir depuis. Soit que la difficulté de la rendre excitât leur émulation; ſoit qu'ils ſentiſſent avec le public que pour lui plaire en comédie, il fallait de nouveaux efforts, jamais pièce auſſi difficile n'a été jouée avec autant d'enſemble; et ſi l'auteur (comme on le dit) eſt reſté au-deſſous de lui-même, il n'y a pas un ſeul acteur dont cet ouvrage n'ait établi, augmenté ou confirmé la réputation. Mais revenons à ſa lecture, à l'adoption des comédiens.

Sur l'éloge outré qu'ils en firent, toutes les sociétés voulurent le connaître, et dès-lors il fallut me faire des querelles de toute espèce, ou céder aux instances universelles. Dès-lors aussi les grands ennemis de l'auteur ne manquèrent pas de répandre à la cour qu'il blessait dans cet ouvrage, d'ailleurs *un tissu de bêtises*, la religion, le gouvernement, tous les états de la société, les bonnes mœurs, et qu'enfin la vertu y était opprimée, et le vice triomphant, *comme de raison*, ajoutait-on. Si les graves Messieurs qui l'ont tant répété, me font l'honneur de lire cette préface, ils y verront au moins que j'ai cité bien juste; et la bourgeoise intégrité que je mets à mes citations, n'en fera que mieux ressortir la noble infidélité des leurs.

Ainsi, dans *le Barbier de Séville* je n'avais qu'ébranlé l'Etat; dans ce nouvel essai, plus infâme et plus séditieux, je le renversais de fond en comble. Il n'y avait plus rien de sacré si l'on permettait cet ouvrage. On abusait l'autorité par les plus insidieux rapports; on cabalait auprès des corps puissans, on alarmait les dames timorées; on me fesait des ennemis sur le prie-dieu des oratoires: et moi, selon les hommes et les lieux, je repoussais la basse intrigue par mon excessive patience, par la roideur de mon respect, l'obstination de ma docilité, par la raison, quand on voulait l'entendre.

Ce combat a duré quatre ans. Ajoutez-les aux cinq du porte-feuille; que reste-t-il des allusions qu'on s'efforce à voir dans l'ouvrage? Hélas! quand il fut composé, tout ce qui fleurit aujourd'hui n'avait pas même encore germé: c'était tout un autre univers.

Pendant ces quatre ans de débat, je ne demandais

qu'un cenſeur ; on m'en accorda cinq ou ſix. Que virent-ils dans l'ouvrage, objet d'un tel déchaînement? la plus badine des intrigues. Un grand ſeigneur eſpagnol, amoureux d'une jeune fille qu'il veut ſéduire, et les efforts que cette fiancée, celui qu'elle doit épouſer, et la femme du ſeigneur réuniſſent, pour faire échouer dans ſon deſſein un maître abſolu, que ſon rang, ſa fortune et ſa prodigalité rendent tout puiſſant pour l'accomplir. Voilà tout, rien de plus. La pièce eſt ſous vos yeux.

D'où naiſſaient donc ces cris perçans ? De ce qu'au lieu de pourſuivre un ſeul caractère vicieux, comme le Joueur, l'Ambitieux, l'Avare ou l'Hypocrite, ce qui ne lui eût mis ſur les bras qu'une ſeule claſſe d'ennemis, l'auteur a profité d'une compoſition légère, ou plutôt a formé ſon plan de façon à y faire entrer la critique d'une foule d'abus qui déſolent la ſociété. Mais comme ce n'eſt pas-là ce qui gâte un ouvrage aux yeux du cenſeur éclairé, tous, en l'approuvant, l'ont réclamé pour le théâtre. Il a donc fallu l'y ſouffrir: alors les grands du monde ont vu jouer avec ſcandale,

Cette pièce où l'on peint un inſolent valet
Diſputant ſans pudeur ſon épouſe à ſon maître.
M. Gudin.

Oh! que j'ai de regret de n'avoir pas fait de ce ſujet moral une tragédie bien ſanguinaire! Mettant un poignard à la main de l'époux outragé, que je n'aurais pas nommé *Figaro*, dans ſa jalouſe fureur je lui aurais fait noblement poignarder le puiſſant vicieux; et comme il aurait vengé ſon honneur dans des vers quarrés,

bien ronflans, et que mon jaloux, tout au moins général d'armée, aurait eu pour rival quelque tyran bien horrible et régnant au plus mal sur un peuple désolé ; tout cela très-loin de nos mœurs, n'aurait, je crois, blessé personne ; on eût crié *bravo ! ouvrage bien moral !* Nous étions sauvés, moi et mon *Figaro* sauvage.

Mais, ne voulant qu'amuser nos Français, et non faire ruisseler les larmes de leurs épouses, de mon coupable amant j'ai fait un jeune seigneur de ce temps-là, prodigue, assez galant, même un peu libertin, à peu-près comme les autres seigneurs de ce temps-là. Mais qu'oserait-on dire au théâtre d'un seigneur, sans les offenser tous, sinon de lui reprocher son trop de galanterie ? N'est-ce pas-là le défaut le moins contesté par eux-mêmes ? J'en vois beaucoup d'ici rougir modestement, (et c'est un noble effort) en convenant que j'ai raison.

Voulant donc faire le mien coupable, j'ai eu le respect généreux de ne lui prêter aucun des vices du peuple. Direz-vous que je ne le pouvais pas, que c'eût été blesser toutes les vraisemblances ? Concluez donc en faveur de ma pièce, puisqu'enfin je ne l'ai pas fait.

Le défaut même dont je l'accuse n'aurait produit aucun mouvement comique, si je ne lui avais gaiement opposé l'homme le plus dégourdi de sa nation, *le véritable Figaro*, qui, tout en défendant *Suzanne*, sa propriété, se moque des projets de son maître, et s'indigne très-plaisamment qu'il ose joûter de ruse avec lui, maître passé dans ce genre d'escrime.

Ainsi, d'une lutte assez vive entre l'abus de la

puiſſance, l'oubli des principes, la prodigalité & l'occaſion, tout ce que la ſéduction a de plus entraînant; et le feu, l'eſprit, les reſſources que l'infériorité piquée au jeu peut oppoſer à cette attaque, il naît dans ma pièce un jeu plaiſant d'intrigue, où l'*époux ſuborneur*, contrarié, laſſé, harraſſé, toujours arrêté dans ſes vues, eſt obligé trois fois dans cette journée de tomber aux pieds de ſa femme, qui, bonne, indulgente et ſenſible, finit par lui pardonner: c'eſt ce qu'elles font toujours. Qu'a donc cette moralité de blâmable, Meſſieurs?

La trouvez-vous un peu badine pour le ton grave que je prends? accueillez-en une plus ſévère qui bleſſe vos yeux dans l'ouvrage, quoique vous ne l'y cherchiez pas: c'eſt qu'un ſeigneur aſſez vicieux pour vouloir proſtituer à ſes caprices tout ce qui lui eſt ſubordonné, pour ſe jouer, dans ſes domaines, de la pudicité de toutes ſes jeunes vaſſales, doit finir, comme celui-ci, par être la riſée de ſes valets. Et c'eſt ce que l'auteur a très-fortement prononcé, lorſqu'en fureur au cinquième acte, *Almaviva*, croyant confondre une femme infidelle, montre à ſon jardinier un cabinet en lui criant: *Entres-y toi, Antonio; conduis devant ſon juge l'infame qui m'a déshonoré;* et que celui-ci lui répond: *Il y a, parguenne, une bonne providence! Vous en avez tant fait dans le pays, qu'il faut bien auſſi qu'à votre tour!* ....

Cette profonde moralité ſe fait ſentir dans tout l'ouvrage; et s'il convenait à l'auteur de démontrer aux adverſaires qu'à travers ſa forte leçon il a porté la conſidération pour la dignité du coupable, plus loin qu'on ne devait l'attendre de la fermeté de ſon pinceau,

je

je leur ferais remarquer que, croisé dans tous ses projets, le comte *Almaviva* se voit toujours humilié, sans être jamais avili.

En effet, si la Comtesse usait de ruse pour aveugler sa jalousie, dans le dessein de le trahir; devenue coupable elle-même, elle ne pourrait mettre à ses pieds son époux, sans le dégrader à nos yeux. La vicieuse intention de l'épouse brisant un lien respecté, l'on reprocherait justement à l'auteur d'avoir tracé des mœurs blâmables; car nos jugemens sur les mœurs se rapportent toujours aux femmes: on n'estime pas assez les hommes pour tant exiger d'eux sur ce point délicat. Mais, loin qu'elle ait ce vil projet, ce qu'il y a de mieux établi dans l'ouvrage est que nul ne veut faire une tromperie au Comte, mais seulement l'empêcher d'en faire a tout le monde. C'est la pureté des motifs qui sauve ici les moyens du reproche; et de cela seul, que la Comtesse ne veut que ramener son mari, toutes les confusions qu'il éprouve sont certainement très-morales; aucune n'est avilissante.

Pour que cette vérité vous frappe davantage, l'auteur oppose à ce mari peu délicat la plus vertueuse des femmes par goût et par principes.

Abandonnée d'un époux trop aimé, quand l'expose-t-on à vos regards? dans le moment critique où sa bienveillance pour un aimable enfant, son filleul, peut devenir un goût dangereux, si elle permet au ressentiment qui l'appuie de prendre trop d'empire sur elle. C'est pour faire mieux sortir l'amour vrai du devoir, que l'auteur la met un moment aux prises avec un goût naissant qui le combat. Oh! combien on s'est étayé de ce léger mouvement dramatique, pour nous

accuser d'indécence ! On accorde à la tragédie que toutes les reines, les princesses aient des passions bien allumées qu'elles combattent plus ou moins ; et l'on ne souffre pas que dans la comédie une femme ordinaire puisse lutter contre la moindre faiblesse. O grande *influence de l'affiche !* jugement sûr et conséquent ! avec la différence du genre, on blâme ici ce qu'on approuvait là. Et cependant en ces deux cas c'est toujours le même principe ; point de vertu sans sacrifice.

J'ose en appeler à vous, jeunes infortunées, que votre malheur attache à des *Almaviva !* Distingueriez-vous toujours votre vertu de vos chagrins, si quelqu'intérêt importun, tendant trop à les dissiper, ne vous avertissait enfin qu'il est temps de combattre pour elle ? Le chagrin de perdre un mari n'est pas ici ce qui nous touche; un regret aussi personnel est trop loin d'être une vertu ! Ce qui nous plaît dans la Comtesse, c'est de la voir lutter franchement contre un goût naissant qu'elle blâme, et des ressentimens légitimes. Les efforts qu'elle fait alors pour ramener son infidèle époux, mettant dans le plus heureux jour les deux sacrifices pénibles de son goût et de sa colère, on n'a nul besoin d'y penser pour applaudir à son triomphe ; elle est un modèle de vertu, l'exemple de son sexe, et l'amour du nôtre.

Si cette métaphysique de l'honnêteté des scènes, si ce principe avoué de toute décence théâtrale n'a point frappé nos juges à la représentation, c'est vainement que j'en étendrais ici le développement, les conséquences : un tribunal d'iniquité n'écoute point les défenses de l'accusé qu'il est chargé de perdre ; et ma

Comteſſe n'eſt point traduite au parlemement de la nation : c'eſt une commiſſion qui la juge.

On a vu la légère eſquiſſe de ſon aimable caractère dans la charmante pièce d'*Heureuſement*. Le goût naiſſant que la jeune femme éprouve pour ſon petit couſin l'officier, n'y parut blâmable à perſonne, quoique la tournure des ſcènes pût laiſſer à penſer que la ſoirée eût fini d'autre manière, ſi l'époux ne fût pas rentré, comme dit l'auteur, *heureuſement*. Heureuſement auſſi l'on n'avait pas le projet de calomnier cet auteur : chacun ſe livra de bonne foi à ce doux intérêt qu'inſpire une jeune femme honnête et ſenſible, qui réprime ſes premiers goûts : et notez que dans cette pièce l'époux ne parait qu'un peu ſot ; dans la mienne, il eſt infidèle ; ma Comteſſe a plus de mérite.

Auſſi, dans l'ouvrage que je défends, le plus véritable intérêt ſe porte-t-il ſur la Comteſſe : le reſte eſt dans le même eſprit.

Pourquoi *Suzanne* la camariſte, ſpirituelle, adroite et rieuſe, a-t-elle auſſi le droit de nous intéreſſer? C'eſt qu'attaquée par un ſéducteur puiſſant, avec plus d'avantage qu'il n'en faudrait pour vaincre une fille de ſon état, elle n'héſite pas à confier les intentions du Comte aux deux perſonnes les plus intéreſſées à bien ſurveiller ſa conduite, ſa maîtreſſe et ſon fiancé ; c'eſt que dans tout ſon rôle, preſque le plus long de la pièce, il n'y a pas une phraſe, un mot qui ne reſpire la ſageſſe et l'attachement à ſes devoirs : la ſeule ruſe qu'elle ſe permette eſt en faveur de ſa maîtreſſe, à qui ſon dévouement eſt cher, et dont tous les vœux ſont honnêtes.

Pourquoi, dans ſes libertés ſur ſon maître, *Figaro*

m'amuse-t-il au lieu de m'indigner? C'est que, l'opposé des valets, il n'est pas, et vous le savez, le malhonnête homme de la pièce : en le voyant forcé par son état de repousser l'insulte avec adresse, on lui pardonne tout, dès qu'on sait qu'il ne ruse avec son seigneur que pour garantir ce qu'il aime, et sauver sa propriété.

Donc, hors le Comte et ses agens, chacun fait dans la pièce à peu-près ce qu'il doit. Si vous les croyez malhonnêtes, parce qu'ils disent du mal les uns des autres, c'est une règle très-fautive. Voyez nos honnêtes gens du siècle ; on passe la vie à ne faire autre chose ! Il est même tellement reçu de déchirer sans pitié les absens, que moi, qui les défends toujours, j'entends murmurer très-souvent : quel diable d'homme, et qu'il est contrariant ! il dit du bien de tout le monde !

Est-ce mon Page enfin qui vous scandalise ? et l'immoralité qu'on reproche au fond de l'ouvrage serait-elle dans l'accessoire ? O censeurs délicats ! beaux esprits sans fatigue ! inquisiteurs pour la morale, qui condamnez en un clin d'œil les réflexions de cinq années, soyez justes une fois, sans tirer à conséquence. Un enfant de treize ans, aux premiers batemens du cœur, cherchant tout, sans rien démêler, idolâtre, ainsi qu'on l'est à cet âge heureux, d'un objet céleste pour lui, dont le hasard fit sa marraine, est-il un sujet de scandale? Aimé de tout le monde au château, vif, espiégle et brûlant, comme tous les enfans spirituels, par son agitation extrême il dérange dix fois, sans le vouloir, les coupables projets du Comte. Jeune adepte de la nature, tout ce qu'il voit a droit de l'agiter : peut-être il n'est plus un enfant ; mais il n'est pas encore un homme : et c'est le moment que j'ai choisi pour qu'il obtînt

de l'intérêt, fans forcer perfonne à rougir. Ce qu'il éprouve innocemment, il l'infpire par-tout de même. Direz-vous qu'on l'aime d'amour ? Cenfeurs ! ce n'eft pas-là le mot : vous êtes trop éclairés pour ignorer que l'amour, même le plus pur, a un motif intéreffé : on ne l'aime donc pas encore ; on fent qu'un jour on l'aimera. Et c'eft ce que l'auteur a mis avec gaieté dans la bouche de *Suzanne*, quand elle dit à cet enfant : *Oh! dans trois ou quatre ans je prédis que vous ferez le plus grand petit vaurien!* .....

Pour lui imprimer plus fortement le caractère de l'enfance, nous le fefons exprès tutoyer par *Figaro*. Suppofez-lui deux ans de plus, quel valet dans le château prendrait ces libertés ? Voyez-le à la fin de fon rôle ; à peine a-t-il un habit d'officier, qu'il porte la main à l'épée aux premières railleries du Comte fur le quiproquo d'un foufflet. Il fera fier, notre étourdi ! mais c'eft un enfant, rien de plus. N'ai-je pas vu nos dames dans les loges aimer mon Page à la folie ? Que lui voulaient-elles ? hélas ! rien : c'était de l'intérêt auffi ; mais comme celui de la Comteffe, un pur et naïf intérêt, un intérêt...... fans intérêt.

Mais eft-ce la perfonne du Page ou la confcience du Seigneur qui fait le tourment du dernier, toutes les fois que l'auteur les condamne à fe rencontrer dans la pièce ? Fixez ce léger aperçu, il peut vous mettre fur fa voie ; ou plutôt apprenez de lui que cet enfant n'eft amené que pour ajouter à la moralité de l'ouvrage, en vous montrant que l'homme le plus abfolu chez lui, dès qu'il fuit un projet coupable, peut être mis au défefpoir par l'être le moins important, par celui qui redoute le plus de fe rencontrer fur fa route.

Quand mon Page aura dix-huit ans, avec le caractère vif et bouillant que je lui ai donné, je ferai coupable à mon tour, si je le montre sur la scène : mais à treize ans qu'inspire-t-il ? quelque chose de sensible et doux, qui n'est ni amitié ni amour, et qui tient un peu de tous deux.

J'aurais de la peine à faire croire à l'innocence de ces impressions, si nous vivions dans un siècle moins chaste, dans un de ces siècles de calcul où, voulant tout prématuré, comme les fruits de leurs serres chaudes, les grands mariaient leurs enfans à douze ans, et fesaient plier la nature, la décence et le goût aux plus sordides convenances, en se hâtant sur-tout d'arracher de ces êtres non formés des enfans encore moins formables, dont le bonheur n'occupait personne, et qui n'étaient que le prétexte d'un certain trafic d'avantages qui n'avait nul rapport à eux, mais uniquement à leur nom. Heureusement nous en sommes bien loin : et le caractère de mon Page, sans conséquence pour lui-même, en a une relative au Comte que le moraliste aperçoit, mais qui n'a pas encore frappé le grand commun de nos jugeurs.

Ainsi, dans cet ouvrage chaque rôle important a quelque but moral. Le seul qui semble y déroger est le rôle de *Marceline*.

Coupable d'un ancien égarement dont son *Figaro* fut le fruit, elle devrait, dit-on, se voir au moins punie par la confusion de sa faute lorsqu'elle reconnaît son fils. L'auteur eût pu même en tirer une moralité plus profonde : dans les mœurs qu'il veut corriger, la faute d'une jeune fille séduite est celle des hommes et non la sienne. Pourquoi donc ne l'a-t-il pas fait ?

Il l'a fait, cenſeurs raiſonnables! étudiez la ſcène ſuivante qui feſait le nerf du troiſième acte, et que les comédiens m'ont prié de retrancher, craignant qu'un morceau ſi ſévère n'obſcurcît la gaieté de l'action.

Quand *Molière* a bien humilié la coquette ou la coquine du *Miſanthrope*, par la lecture publique de ſes lettres à tous ſes amans, il la laiſſa avilie ſous les coups qu'il lui a portés; il a raiſon; qu'en ferait-il? vicieuſe par goût et par choix, veuve aguerrie, femme de cour, ſans aucune excuſe d'erreur, et fléau d'un fort honnête homme, il l'abandonne à nos mépris, et telle eſt ſa moralité. Quant à moi, ſaiſiſſant l'aveu naïf de *Marceline*, au moment de la reconnaiſſance, je montrais cette femme humiliée, et *Bartholo* qui la refuſe, et *Figaro*, leur fils commun, dirigeant l'attention publique ſur les vrais fauteurs du déſordre où l'on entraîne ſans pitié toutes les jeunes filles du peuple, douées d'une jolie figure.

Telle eſt la marche de la ſcène.

BRID'OISON.

(*Parlant de Figaro qui vient de reconnaître ſa mère en Marceline.*)

C'eſt clair; i-il ne l'épouſera pas.

BARTHOLO.

Ni moi non plus.

MARCELINE.

Ni vous! et votre fils? vous m'aviez juré....

BARTHOLO.

J'étais fou. Si pareils ſouvenirs engageaient, on ſerait tenu d'épouſer tout le monde.

BRID'OISON.

E-et, ſi l'on y regardait de ſi près, per-erſonne n'épouſerait perſonne.

BARTHOLO.

Des fautes ſi connues ! une jeuneſſe déplorable !

MARCELINE, *s'échauffant par degrés.*

Oui, déplorable, et plus qu'on ne croit ! je n'entends pas nier mes fautes ; ce jour les a trop bien prouvées ! mais qu'il eſt dur de les expier après trente ans d'une vie modeſte ! j'étais née, moi, pour être ſage, et je la ſuis devenue ſitôt qu'on m'a permis d'uſer de ma raiſon. Mais dans l'âge des illuſions, de l'inexpérience et des beſoins, où les ſéducteurs nous aſſiégent, pendant que la miſère nous poignarde, que peut oppoſer une enfant à tant d'ennemis raſſemblés ? Tel nous juge ici ſévèrement, qui, peut-être, en ſa vie a perdu dix infortunées !

FIGARO.

Les plus coupables ſont les moins généreux ; c'eſt la règle.

MARCELINE, *vivement.*

Hommes plus qu'ingrats, qui flétriſſez par le mépris les jouets de vos paſſions, vos victimes ! c'eſt vous qu'il faut punir des erreurs de notre jeuneſſe ; vous et vos magiſtrats, ſi vains du droit de nous juger, et qui nous laiſſent enlever, par leur coupable négligence, tout honnête moyen de ſubſiſter. Eſt-il un ſeul état pour les malheureuſes filles ? Elles avaient un droit naturel à toute la parure des femmes : on y laiſſe former mille ouvriers de l'autre ſexe.

FIGARO, *en colère.*

Ils font broder juſqu'aux ſoldats !

MARCELINE, *exaltée.*

Dans les rangs mêmes plus élevés, les femmes

n'obtiennent de vous qu'une confidération dérifoire; leurrées de refpects apparens, dans une fervitude réelle; traitées en mineures pour nos biens, punies en majeures pour nos fautes! ah! fous tous les afpects, votre conduite avec nous fait horreur ou pitié!

FIGARO.

Elle a raifon!

LE COMTE, *à part.*

Que trop raifon!

BRID'OISON.

Elle a, mon-on Dieu, raifon.

MARCELINE.

Mais que nous font, mon fils, les refus d'un homme injufte? ne regarde pas d'où tu viens, vois où tu vas; cela feul importe à chacun. Dans quelques mois ta fiancée ne dépendra plus que d'elle même; elle t'acceptera, j'en réponds: vis entre une époufe, une mère tendres, qui te chériront à qui mieux mieux. Sois indulgent pour elles, heureux pour toi, mon fils; gai, libre, et bon pour tout le monde: il ne manquera rien à ta mère.

FIGARO.

Tu parles d'or, maman, et je me tiens à ton avis. Qu'on eft fot en effet! il y a des mille mille ans que le monde roule; et dans cet océan de durée où j'ai par hafard attrapé quelques chétifs trente ans qui ne reviendront plus, j'irais me tourmenter pour favoir à qui je les dois! tant pis pour qui s'en inquiéte. Paffer ainfi la vie à chamailler, c'eft pefer fur le collier fans relâche, comme les malheureux chevaux de la remonte des fleuves, qui ne repofent pas, même quand ils s'arrêtent, et qui tirent toujours quoiqu'ils ceffent de marcher. Nous attendrons.

J'AI bien regretté ce morceau ; et maintenant que la pièce eſt connue, ſi les comédiens avaient le courage de le reſtituer à ma prière, je penſe que le public leur en ſaurait beaucoup de gré. Ils n'auraient plus même à répondre comme je fus forcé de le faire à certains cenſeurs du beau monde, qui me reprochaient à la lecture de les intéreſſer pour une femme de mauvaiſes mœurs. — Non, Meſſieurs, je n'en parle pas pour excuſer ſes mœurs, mais pour vous faire rougir des vôtres ſur le point le plus deſtructeur de toute honnêteté publique ; *la corruption des jeunes perſonnes ;* et j'avais raiſon de le dire, que vous trouvez ma pièce trop gaie, parce qu'elle eſt ſouvent trop ſévère. Il n'y a que façon de s'entendre.

— Mais votre *Figaro* eſt un ſoleil tournant, qui brûle, en jailliſſant, les manchettes de tout le monde. — Tout le monde eſt exagéré. Qu'on me ſache gré du moins s'il ne brûle pas auſſi les doigts de ceux qui croient s'y reconnaître, au temps qui court on a beau jeu ſur cette matière au théâtre. M'eſt-il permis de compoſer en auteur qui ſort du collége, de toujours faire rire des enfans, ſans jamais rien dire à des hommes ? Et ne devez-vous pas me paſſer un peu de morale, en faveur de ma gaieté, comme on paſſe aux Français un peu de folie en faveur de leur raiſon ?

Si je n'ai verſé ſur nos ſottiſes qu'un peu de critique badine, ce n'eſt pas que je ne ſache en former de plus ſévères : quiconque a dit tout ce qu'il ſait dans ſon ouvrage, y a mis plus que moi dans le mien. Mais je garde une foule d'idées qui me preſſent pour un des ſujets les plus moraux du théâtre, aujourd'hui ſur mon chantier : *la Mère coupable ;* et ſi le dégoût donc

on m'abreuve me permet jamais de l'achever, mon projet étant d'y faire verser des larmes à toutes les femmes sensibles, j'élèverai mon langage à la hauteur de mes situations; j'y prodiguerai les traits de la plus austère morale, et je tonnerai fortement sur les vices que j'ai trop ménagés. Apprêtez-vous donc bien, Messieurs, à me tourmenter de nouveau; ma poitrine a déjà grondé; j'ai noirci beaucoup de papier au service de votre colère.

Et vous, honnêtes indifférens, qui jouissez de tout sans prendre parti sur rien: jeunes personnes modestes et timides, qui vous plaisez à ma *Folle Journée*, (et je n'entreprends sa défense que pour justifier votre goût) lorsque vous verrez dans le monde un de ces hommes tranchans critiquer vaguement la pièce, tout blâmer sans rien désigner, sur-tout la trouver indécente; examinez bien cet homme-là; sachez son rang, son état, son caractère; et vous connaîtrez sur le champ le mot qui l'a blessé dans l'ouvrage.

On sent bien que je ne parle pas de ces écumeurs littéraires, qui vendent leurs bulletins ou leurs affiches à tant de liards le paragraphe. Ceux-là, comme l'*abbé Bazille*, peuvent calomnier; *ils médiraient qu'on ne les croirait pas.*

Je parle moins encore de ces libellistes honteux, qui n'ont trouvé d'autre moyen de satisfaire leur rage, l'assassinat étant trop dangereux, que de lancer du cintre de nos salles, des vers infames contre l'auteur, pendant que l'on jouait sa pièce. Ils savent que je les connais: si j'avais eu dessein de les nommer, ç'aurait été au ministère public; leur supplice est de l'avoir craint, il suffit à mon ressentiment. Mais on n'imaginera jamais

jusqu'où ils ont osé élever les soupçons du public sur une aussi lâche épigramme ! semblables à ces vils charlatans du Pont-neuf, qui, pour accréditer leurs drogues, farcissent d'ordres, de cordons, le tableau qui leur sert d'enseigne.

Non, je cite nos importans, qui, blessés, on ne sait pourquoi, des critiques semées dans l'ouvrage, se chargent d'en dire du mal, sans cesser de venir aux noces.

C'est un plaisir assez piquant de les voir d'en bas au spectacle, dans le très-plaisant embarras de n'oser montrer ni satisfaction ni colère; s'avançant sur le bord des loges, prêts à se moquer de l'auteur, et se retirant aussitôt pour céler un peu de grimace; emportés par un mot de la scène, et soudainement rembrunis par le pinceau du moraliste; au plus léger trait de gaieté, jouer tristement les étonnés, prendre un air gauche en fesant les pudiques, et regardant les femmes dans les yeux, comme pour leur reprocher de soutenir un tel scandale; puis, aux grands applaudissemens, lancer sur le public un regard méprisant, dont il est écrasé; toujours prêts à lui dire, comme ce courtisan dont parle *Molière*, lequel outré du succès de l'*Ecole des Femmes*, criait des balcons au public, *ris donc, public, ris donc!* En vérité c'est un plaisir, et j'en ai joui bien des fois.

Celui-là m'en rappelle un autre. Le premier jour de *la Folle Journée*, on s'échauffait dans le foyer (même d'honnêtes plébéïens) sur ce qu'ils nommaient spirituellement, *mon audace*. Un petit vieillard sec et brusque, impatienté de tous ces cris, frappe le plancher de sa canne, et dit en s'en allant: *Nos Français sont comme*

les enfans qui braillent quand on les éberne. Il avait du ſens ce vieillard. Peut-être on pouvait mieux parler; mais pour mieux penſer, j'en défie.

Avec cette intention de tout blâmer, on conçoit que les traits les plus ſenſés ont été pris en mauvaiſe part. N'ai-je pas entendu vingt fois un murmure deſcendre des loges à cette réponſe de *Figaro:*

LE COMTE.

Une réputation déteſtable!

FIGARO.

Et ſi je vaux mieux qu'elle; y a-t-il beaucoup de ſeigneurs qui puiſſent en dire autant?

Je dis, moi, qu'il n'y en a point; qu'il ne ſaurait y en avoir, à moins d'une exception bien rare. Un homme obſcur, ou peu connu, peut valoir mieux que ſa réputation, qui n'eſt que l'opinion d'autrui. Mais, de même qu'un ſot en place en paraît une fois plus ſot, parce qu'il ne peut plus rien cacher; de même un grand ſeigneur, l'homme élevé en dignités, que la fortune et ſa naiſſance ont placé ſur le grand théâtre, et qui, en entrant dans le monde, eut toutes les préventions pour lui, vaut preſque toujours moins que ſa réputation, s'il parvient à la rendre mauvaiſe. Une aſſertion ſi ſimple et ſi loin du ſarcaſme devait-elle exciter le murmure? ſi ſon application paraît fâcheuſe aux grands peu ſoigneux de leur gloire, en quel ſens fait-elle épigramme ſur ceux qui méritent nos reſpects? et quelle maxime plus juſte au théâtre peut ſervir de frein aux puiſſans, et tenir lieu de leçon à ceux qui n'en reçoivent point d'autres?

Non qu'il faille oublier, (a dit un écrivain ſévère; et je me plais à le citer, parce que je ſuis de ſon avis,)

„ Non qu'il faille oublier, dit-il, ce qu'on doit aux
„ rangs élevés; il est juste au contraire que l'avantage
„ de la naissance soit le moins contesté de tous, parce
„ que ce bienfait gratuit de l'hérédité, relatif aux
„ exploits, vertus, ou qualités des aïeux de qui le
„ reçut, ne peut aucunement blesser l'amour propre
„ de ceux auxquels il fut refusé: parce que, dans une
„ monarchie, si l'on ôtait les rangs intermédiaires, il
„ y aurait trop loin du monarque aux sujets; bientôt
„ on n'y verrait qu'un despote et des esclaves: le
„ maintien d'une échelle graduée du laboureur au
„ potentat intéresse également les hommes de tous les
„ rangs, et peut-être est le plus ferme appui de la
„ constitution monarchique."

Mais quel auteur parlait ainsi? qui fesait cette profession de foi sur la noblesse, dont on me suppose si loin? C'était PIERRE-AUGUSTIN CARON DE BEAUMARCHAIS plaidant par écrit au parlement d'Aix, en 1778, une grande et sévère question, qui décida bientôt de l'honneur d'un noble et du sien. Dans l'ouvrage que je défends, on n'attaque point les Etats, mais les abus de chaque Etat: les gens seuls qui s'en rendent coupables ont intérêt à le trouver mauvais; voilà les rumeurs expliquées: mais quoi donc, les abus sont-ils devenus si sacrés, qu'on n'en puisse attaquer aucun sans lui trouver vingt défenseurs?

Un avocat célèbre, un magistrat respectable, iront-ils donc s'approprier le plaidoyer d'un *Bartholo*, le jugement d'un *Brid'oison?* Ce mot de *Figaro*, sur l'indigne abus des plaidoiries de nos jours, (*c'est dégrader le plus noble institut*) a bien montré le cas que je fais du noble métier d'avocat; et mon respect

pour la magiſtrature ne ſera pas plus ſuſpecté, quand on ſaura dans quelle école j'en ai recherché la leçon, quand on lira le morceau ſuivant, auſſi tiré d'un moraliſte, lequel parlant des magiſtrats, s'exprime en ces termes formels:

„ Quel homme aiſé voudrait, pour le plus mo„ dique honoraire, faire le métier cruel de ſe lever „ à quatre heures, pour aller au palais tous les jours „ s'occuper, ſous des formes preſcrites, d'intérêts qui „ ne sont jamais les ſiens, d'éprouver ſans ceſſe l'ennui „ de l'importunité, le dégoût des ſollicitations, le „ bavardage des plaideurs, la monotonie des audien„ ces, la fatigue des délibérations, et la contention „ d'eſprit néceſſaire aux prononcés des arrêts, s'il ne „ ſe croyait pas payé de cette vie laborieuſe et pénible, „ par l'eſtime et la conſidération publique? et cette „ eſtime eſt-elle autre choſe qu'un jugement, qui n'eſt „ même auſſi flatteur pour les bons magiſtrats, qu'en „ raiſon de ſa rigueur exceſſive contre les mauvais? „

Mais quel écrivain m'inſtruiſait ainſi par ſes leçons? Vous allez croire encore que c'eſt PIERRE-AUGUSTIN; vous l'avez dit; c'eſt lui, en 1773, dans ſon quatrième mémoire, en défendant juſqu'à la mort ſa triſte exiſtence attaquée par un ſoi-diſant magiſtrat. Je reſpecte donc hautement ce que chacun doit honorer; et je blâme ce qui peut nuire.

— Mais dans cette *Folle Journée*, au lieu de ſapper les abus, vous vous donnez des libertés très répréhenſibles au théâtre: votre monologue ſur-tout, contient, ſur les gens diſgraciés, des traits qui paſſent la licence! — Eh! croyez-vous, Meſſieurs, que j'euſſe un taliſman pour tromper, ſéduire, enchaîner la cenſure

et l'autorité, quand je leur foumis mon ouvrage? que je n'aye pas dû juftifier ce que j'avais ofé écrire? Que fais-je dire à *Figaro,* parlant à l'homme déplacé? *Que les fottifes imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours.* Eft-ce donc-là une vérité d'une conféquence dangereufe? Au lieu de ces inquifitions puériles et fatigantes, et qui feules donnent de l'importance à ce qui n'en aurait jamais, fi, comme en Angleterre, on était affez fage ici pour traiter les fottifes avec ce mépris qui les tue; loin de fortir du vil fumier qui les enfante, elles y pourriraiant en germant, et ne fe propageraient point. Ce qui multiplie les libelles, eft la faibleffe de les craindre: ce qui fait vendre les fottifes, eft la fottife de les défendre.

Et comment conclut *Figaro*? *Que fans la liberté de blâmer, il n'eft point d'éloge flatteur: et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits.* Sont-ce-là des hardieffes coupables, ou bien des aiguillons de gloire; des moralités infidieufes, ou des maximes réfléchies, auffi juftes qu'encourageantes?

Suppofez-les le fruit des fouvenirs. Lorfque fatisfait du préfent, l'auteur veille pour l'avenir, dans la critique du paffé, qui peut avoir droit de s'en plaindre? et fi, ne défignant ni temps, ni lieu, ni perfonnes, il ouvre la voie, au théâtre, à des réformes défirables, n'eft-ce pas aller à fon but?

La Folle Journée explique donc comment, dans un temps profpère, fous un roi jufte et des miniftres modérés, l'écrivain peut tonner fur les oppreffeurs, fans craindre de bleffer perfonne. C'eft pendant le règne

d'un

d'un bon prince qu'on écrit ſans danger l'hiſtoire des méchans rois ; et plus le gouvernement eſt ſage, eſt éclairé, moins la liberté de dire eſt en preſſe : chacun y feſant ſon devoir, on n'y craint pas les alluſions : nul homme en place ne redoutant ce qu'il eſt forcé d'eſtimer ; on n'affecte point alors d'opprimer chez nous cette même littérature, qui fait notre gloire au dehors et nous y donne une ſorte de primauté que nous ne pouvons tirer d'ailleurs.

En effet, à quel titre y prétendrions-nous ? Chaque peuple tient à ſon culte et chérit ſon gouvernement. Nous ne ſommes pas reſtés plus braves que ceux qui nous ont battus à leur tour. Nos mœurs plus douces, mais non meilleures, n'ont rien qui nous élève au-deſſus d'eux. Notre littérature ſeule, eſtimée de toutes les nations, étend l'empire de la langue françaiſe, et nous obtient de l'Europe entière une prédilection avouée, qui juſtifie, en l'honorant, la protection que le gouvernement lui accorde.

Et comme chacun cherche toujours le ſeul avantage qui lui manque, c'eſt alors qu'on peut voir dans nos académies l'homme de la cour ſiéger avec les gens de lettres, les talens perſonnels, et la conſidération héritée, ſe diſputer ce noble objet, et les archives académiques ſe remplir preſque également de papiers et de parchemins.

Revenons à *la Folle Journée.*

Un Monſieur de beaucoup d'eſprit, mais qui l'économiſe un peu trop, me diſait un ſoir au ſpectacle : Expliquez-moi donc, je vous prie, pourquoi, dans votre pièce, on trouve autant de phraſes négligées, qui ne ſont pas de votre ſtyle ? — De mon ſtyle, Monſieur ?

Si par malheur j'en avais un, je m'efforcerais de l'oublier quand je fais une comédie; ne connaissant rien d'insipide au théâtre comme ces fades camaïeux où tout est bleu, où tout est rose, où tout est l'auteur, quel qu'il soit.

Lorsque mon sujet me saisit, j'évoque tous mes personnages et les mets en situation : — Songe à toi, *Figaro*, ton maître va te deviner. — Sauvez-vous vite, *Chérubin*; c'est le Comte que vous touchez. — Ah! Comtesse, quelle imprudence avec un époux si violent! — ce qu'ils diront, je n'en sais rien; c'est ce qu'ils feront qui m'occupe. Puis; quand ils sont bien animés, j'écris sous leur dictée rapide, sûr qu'ils ne me tromperont pas, que je reconnaîtrai *Bazile*, lequel n'a pas l'esprit de *Figaro* qui n'a pas le ton noble du Comte qui n'a pas la sensibilité de la Comtesse qui n'a pas la gaieté de *Suzanne* qui n'a pas l'espièglerie du Page et sur-tout aucun d'eux la sublimité de *Brid'oison* : chacun y parle son langage : eh! que le dieu du naturel les préserve d'en parler d'autre! Ne nous attachons donc qu'à l'examen de leurs idées, et non à rechercher si j'ai dû leur prêter mon style.

Quelques malveillans ont voulu jeter de la défaveur sur cette phrase de *Figaro*: *Sommes-nous des soldats qui tuent et se font tuer pour des intérêts qu'ils ignorent? Je veux savoir, moi, pourquoi je me fâche*? A travers le nuage d'une conception indigeste, ils ont feint d'apercevoir, *que je répands une lumière décourageante sur l'état pénible du soldat; et il y a des choses qu'il ne faut jamais dire*: Voilà dans toute sa force l'argument de la méchanceté; reste à en prouver la bêtise.

Si, comparant la dureté du service à la modicité de

la paye, ou discutant tel autre inconvénient de la guerre, et comptant la gloire pour rien, je versais de la défaveur sur ce plus noble des affreux métiers, on me demanderait justement compte d'un mot indiscrètement échappé; mais, du soldat au colonel, au général exclusivement; quel imbécille homme de guerre a jamais eu la prétention qu'il dût pénétrer les secrets du cabinet, pour lesquels il fait la campagne? C'est de cela seul qu'il s'agit dans la phrase de *Figaro*. Que ce fou-là se montre, s'il existe; nous l'enverrons étudier sous le philosophe *Babouc*, lequel éclaircit disertement ce point de discipline militaire.

En raisonnant sur l'usage que l'homme fait de sa liberté dans les occasions difficiles, *Figaro* pouvait également opposer à sa situation tout état qui exige une obéissance implicite; et le cénobite zélé, dont le devoir est de tout croire, sans jamais rien examiner; comme le guerrier valeureux, dont la gloire est de tout affronter sur des ordres non motivés, *de tuer et se faire tuer pour des intérêts qu'il ignore*. Le mot de *Figaro* ne dit donc rien, sinon qu'un homme libre de ses actions doit agir sur d'autres principes que ceux dont le devoir est d'obéir aveuglément.

Qu'aurait-ce été, bon Dieu! si j'avais fait usage d'un mot qu'on attribue au *Grand Condé*, et que j'entends louer à outrance, par ces mêmes logiciens qui déraisonnent sur ma phrase? A les croire, le *Grand Condé* montra la plus noble présence d'esprit, lorsqu'arrêtant *Louis XIV*, prêt à pousser son cheval dans le Rhin, il dit à ce monarque: *Sire, avez-vous besoin du bâton de maréchal?*

Heureusement on ne prouve nulle part que ce grand

homme ait dit cette grande ſottiſe. C'eût été dire au roi devant toute ſon armée : Vous moquez-vous donc, Sire, de vous expoſer dans un fleuve ? Pour courir de pareils dangers, il faut avoir beſoin d'avancement ou de fortune ;

Ainſi l'homme le plus vaillant, le plus grand général du ſiècle aurait compté pour rien l'honneur, le patriotiſme et la gloire! un miſérable calcul d'intérêt eût été, ſelon lui, le ſeul principe de la bravoure! il eût dit là un affreux mot! et ſi j'en avais pris le ſens, pour l'enfermer dans quelque trait, je mériterais le reproche qu'on fait gratuitement au mien.

Laiſſons donc les cerveaux fumeux louer ou blâmer au haſard, ſans ſe rendre compte de rien; s'extaſier ſur une ſottiſe, qui n'a pu jamais être dite, et proſcrire un mot juſte et ſimple, qui ne montre que du bon ſens.

Un autre reproche aſſez fort, mais dont je n'ai pu me laver, eſt d'avoir aſſigné pour retraite à la Comteſſe un certain couvent d'*Urſulines*. *Urſulines!* a dit un ſeigneur joignant les mains avec éclat. *Urſulines!* a dit une dame en ſe renverſant de ſurpriſe ſur un jeune anglais de ſa loge. *Urſulines!* ah! Milord! ſi vous entendiez le français! .... Je ſens, je ſens beaucoup, Madame, dit le jeune homme en rougiſſant. — C'eſt qu'on n'a jamais mis au théâtre aucune femme aux *Urſulines!* Abbé, parlez-nous donc! l'Abbé, (toujours appuyée ſur l'anglais) comment trouvez-vous *Urſulines*? Fort indécent, répond l'abbé, ſans ceſſer de lorgner *Suzanne*; et tout le beau monde a répété : *Urſulines eſt fort indécent*. Pauvre auteur! on te croit jugé, quand chacun ſonge à ſon affaire. En vain

j'essayais d'établir que, dans l'événement de la scène, moins la Comtesse a dessein de se cloîtrer, plus elle doit le feindre, et faire croire à son époux que sa retraite est bien choisie: ils ont proscrit mes *Ursulines!* .. Dans le plus fort de la rumeur, moi, bon homme, j'avais été jusqu'à prier une des actrices, qui font le charme de ma pièce, de demander aux mécontens à quel autre couvent de filles ils estimaient qu'il fût *décent* que l'on fit entrer la Comtesse? A moi, cela m'était égal; je l'aurais mise où l'on aurait voulu; aux *Augustines*, aux *Célestines*, aux *Clairettes*, aux *Visitandines*, même aux *petites Cordelières*, tant je tiens peu aux *Ursulines!* Mais on agit si durement!

Enfin, le bruit croissant toujours; pour arranger l'affaire avec douceur, j'ai laissé le mot *Ursulines* à la place où je l'avais mis: chacun alors content de soi, de tout l'esprit qu'il avait montré, s'est apaisé sur *Ursulines*, et l'on a parlé d'autre chose.

Je ne suis point, comme l'on voit, l'ennemi de mes ennemis. En disant bien du mal de moi ils n'en ont point fait à ma pièce; et s'ils sentaient seulement autant de joie à la déchirer que j'eus de plaisir à la faire, il n'y aurait personne d'affligé. Le malheur est qu'ils ne rient point; et ils ne rient point à ma pièce, parce qu'on ne rit point à la leur. Je connais plusieurs amateurs, qui sont même beaucoup maigris depuis le succès du *Mariage*: excusons donc l'effet de leur colère.

A des moralités d'ensemble et de détail, répandues dans les flots d'une inaltérable gaieté; à un dialogue assez vif, dont la facilité nous cache le travail, si l'auteur a joint une intrigue aisément filée, où l'art se dérobe sous l'art, qui se noue et se dénoue sans cesse, à travers

une foule de ſituations comiques, de tableaux piquans et variés qui ſoutiennent, ſans la fatiguer, l'attention du public pendant les trois heures et demie que dure le même ſpectacle; (eſſai que nul homme de lettres n'avait encore oſé tenter!) que reſtait-il à faire à de pauvres méchans que tout cela irrite? attaquer, pourſuivre l'auteur par des injures verbales, manuſcrites, imprimées: c'eſt ce qu'on a fait ſans relâche. Ils ont même épuiſé juſqu'à la calomnie, pour tâcher de me perdre dans l'eſprit de tout ce qui influe en France ſur le repos d'un citoyen. Heureuſement que mon ouvrage eſt ſous les yeux de la nation, qui depuis dix grands mois le voit, le juge et l'apprécie. Le laiſſer jouer tant qu'il fera plaiſir, eſt la ſeule vengeance que je me ſois permiſe. Je n'écris point ceci pour les lecteurs actuels: le récit d'un mal trop connu touche peu; mais dans quatre-vingts ans il portera ſon fruit. Les auteurs de ce temps-là compareront leur ſort au nôtre; et nos enfans ſauront à quel prix on pouvait amuſer leurs pères.

Allons au fait; ce n'eſt pas tout cela qui bleſſe. Le vrai motif qui ſe cache, et qui dans les replis du cœur produit tous les autres reproches, eſt renfermé dans ce quatrain:

Pourquoi ce Figaro, qu'on va tant écouter,
Eſt-il avec fureur déchiré par les ſots?
Recevoir, prendre et demander;
Voilà le ſecret en trois mots.

En effet, *Figaro* parlant du métier de courtiſan, le définit dans ces termes ſévères. Je ne puis le nier, je l'ai dit. Mais reviendrai-je ſur ce point? Si c'eſt un

mal, le remède ferait pire : il faudrait poser méthodiquement ce que je n'ai fait qu'indiquer ; revenir à montrer qu'il n'y a point de synonyme en français, entre *l'homme de la cour*, *l'homme de cour*, *et le courtisan par métier.*

Il faudrait répéter qu'*homme de la cour* peint seulement un noble état ; qu'il s'entend de l'homme de qualité, vivant avec la noblesse et l'éclat que son rang lui impose ; que si cet *homme de la cour* aime le bien par goût, sans intérêt ; si, loin de jamais nuire à personne, il se fait estimer de ses maîtres, aimer de ses égaux, et respecter des autres ; alors cette acception reçoit un nouveau lustre, et j'en connais plus d'un que je nommerais avec plaisir, s'il en était question.

Il faudrait montrer qu'*homme de cour*, en bon français, est moins l'énoncé d'un état que le résumé d'un caractère adroit, liant, mais réservé ; pressant la main de tout le monde en glissant chemin à travers ; menant finement son intrigue avec l'air de toujours servir ; ne se fesant point d'ennemis, mais donnant près d'un fossé, dans l'occasion, de l'épaule au meilleur ami, pour assurer sa chûte et le remplacer sur la crête ; laissant à part tout préjugé qui pourrait ralentir sa marche ; souriant à ce qui lui déplait, et critiquant ce qu'il approuve, selon les hommes qui l'écoutent ; dans les liaisons utiles de sa femme ou de de sa maîtresse, ne voyant que ce qu'il doit voir ; enfin....

Prenant tout, pour le faire court,
En véritable *homme de cour.*

LA FONTAINE.

quelle un sbire, qui n'a pas l'air de vous regarder, vous donne du ſtilet au flanc, je ſuis de l'avis de celui-ci. Je conviens qu'à la vérité la génération paſſée reſſemblait beaucoup à ma pièce, que la génération future lui reſſemblera beaucoup auſſi, mais que pour la génération préſente elle ne lui reſſemble aucunement; que je n'ai jamais rencontré ni mari ſuborneur, ni ſeigneur libertin, ni courtiſan avide, ni juge ignorant paſſionné, ni avocat injuriant, ni gens médiocres avancés, ni traducteur baſſement jaloux; et que ſi des amès pures, qui ne s'y reconnaiſſent point du tout, s'irritent contre ma pièce et la déchirent ſans relâche, c'eſt uniquement par reſpect pour leurs grands-pères, et ſenſibilité pour leurs petits-enfans. J'eſpère, après cette déclaration, qu'on me laiſſera bien tranquille; ET J'AI FINI.

CARACTERES ET HABILLEMENS DE LA PIECE.

LE COMTE ALMAVIVA doit être joué très-noblement, mais avec grace et liberté. La corruption du cœur ne doit rien ôter au *bon ton* de ses manières. Dans les mœurs *de ce temps-là*, les grands traitaient en badinant toute entreprife fur les femmes. Ce rôle eft d'autant plus pénible à bien rendre, que le perfonnage eft toujours facrifié; mais joué par un comédien excellent, (M. *Molé*) il a fait reffortir tous les rôles, et affuré le fuccès de la pièce.

Son vêtement du premier et fecond actes eft un habit de chaffe, avec des bottines à mi-jambe, de l'ancien coftume efpagnol. Du troifième acte jufqu'à la fin, un habit fuperbe de ce coftume.

LA COMTESSE, agitée de deux fentimens contraires, ne doit montrer qu'une fenfibilité réprimée, ou une colère très-modérée; rien fur-tout qui dégrade aux yeux du fpectateur fon caractère aimable et vertueux. Ce rôle, un des plus difficiles de la pièce, a fait infiniment d'honneur au grand talent de mademoifelle *Saint-Val*, cadette.

Son vêtement du premier, fecond et quatrième actes, eft une lévite commode, et nul ornement fur la tête; elle eft chez elle et cenfée incommodée. Au cinquième acte, elle a l'habillement et la haute coiffure de *Suzanne*.

FIGARO. L'on ne peut trop recommander à l'acteur qui jouera ce rôle de bien se pénétrer de son esprit, comme l'a fait M. *Dazincourt*. S'il y voyait autre chose que de la raison assaisonnée de gaieté et de saillies, sur-tout s'il y mettait la moindre charge, il avilirait un rôle que le premier comique du théâtre, M. *Préville*, a jugé devoir honorer le talent de tout comédien qui saurait en saisir les nuances multipliées, et pourrait s'élever à son entière conception.

Son vêtement comme dans le *Barbier de Séville.*

SUZANNE. Jeune personne adroite, spirituelle et rieuse, mais non de cette gaieté presqu'effrontée de nos soubrettes corruptrices: son joli caractère est dessiné dans la préface, et c'est-là que l'actrice qui n'a point vu mademoiselle *Contat* doit l'étudier pour le bien rendre.

Son vêtement des quatre premiers actes est un juste blanc à basquines, très-élégant, la jupe de même, avec une toque, appelée depuis par nos marchandes, *à la Suzanne.* Dans la fête du quatrième acte, le Comte lui pose sur la tête une toque à long voile, à hautes plumes et à rubans blancs. Elle porte, au cinquième acte, la lévite de sa maîtresse, et nul ornement sur la tête.

MARCELINE est une femme d'esprit, née un peu vive, mais dont les fautes et l'expérience ont réformé le caractère. Si l'actrice qui le joue s'élève avec une fierté bien placée, à la hauteur très-morale qui suit la reconnaissance du troisième acte, elle ajoutera beaucoup à l'intérêt de l'ouvrage.

Son vêtement est celui des duègnes espagnoles, d'une couleur modeste, un bonnet noir sur la tête.

ANTONIO ne doit montrer qu'une demi-ivreſſe, qui ſe diſſipe par degrés, de ſorte qu'au cinquième acte on n'en aperçoive preſque plus.

Son vêtement eſt celui d'un payſan eſpagnol, où les manches pendent par derrière; un chapeau et des ſouliers blancs.

FANCHETTE eſt une enfant de douze ans, très-naïve. Son petit habit eſt un juſte brun avec des gances et des boutons d'argent, la jupe de couleur tranchante, et une toque noire à plumes ſur la tête. Il ſera celui des autres payſannes de la noce.

CHERUBIN. Ce rôle ne peut être joué, comme il l'a été, que par une jeune et très jolie femme; nous n'avons point à nos théâtres de très-jeune homme aſſez formé pour en bien ſentir les fineſſes. Timide à l'excès devant la Comteſſe, ailleurs un charmant poliſſon, un déſir inquiet et vague eſt le fond de ſon caractère. Il s'élance à la puberté, mais ſans projet, ſans connaiſſances, et tout entier à chaque événement: enfin il eſt ce que toute mère, au fond du cœur, voudrait peut-être que fût ſon fils, quoiqu'elle dût beaucoup en ſouffrir.

Son riche vêtement aux premier et ſecond actes, eſt celui d'un page de cour eſpagnole, blanc et brodé d'argent, le léger manteau bleu ſur l'épaule, et un chapeau chargé de plumes. Au quatrième acte, il a le corſet, la jupe et la toque des jeunes payſannes qui l'amènent. Au cinquième acte, un habit uniforme d'officier, une cocarde et une épée.

BARTHOLO. Le caractère et l'habit comme dans le *Barbier de Séville;* il n'eſt ici qu'un rôle ſecondaire.

BAZILE. Caractère et vêtement comme dans le *Barbier de Séville*. Il n'eſt auſſi qu'un rôle ſecondaire.

BRID'OISON doit avoir cette bonne et franche aſſurance des bêtes qui n'ont plus leur timidité. Son bégaiement n'eſt qu'une grace de plus, qui doit à peine être ſentie; et l'acteur ſe tromperait lourdement, et jouerait à contre-ſens, s'il y cherchait le plaiſant de ſon rôle. Il eſt tout entier dans l'oppoſition de la gravité de ſon état au ridicule du caractère; et moins l'acteur le chargera, plus il montrera de vrai talent.

Son habit eſt une robe de juge eſpagnol, moins ample que celle de nos procureurs, preſque une ſoutane: une groſſe perruque, une gonille ou rabat eſpagnol au col, et une longue baguette blanche à la main.

DOUBLE-MAIN. Vêtu comme le juge, mais la baguette blanche plus courte.

L'HUISSIER ou ALGUAZIL. Habit, manteau, épée de *Criſpin*, mais portée à ſon côté ſans ceinture de point de bottines, une chauſſure noire, une perruque blanche naiſſante et longue à mille boucles, une courte baguette blanche.

GRIPE-SOLEIL. Habit de payſan, les manches pendantes, veſte de couleur tranchée, chapeau blanc.

UNE JEUNE BERGERE. Son vêtement comme celui de *Fanchette*.

PEDRILLE. En veſte, gilet, ceinture, fouet et bottes de poſte, une réſille ſur la tête, chapeau de courrier.

PERSONNAGES MUETS. Les uns en habit de juges, d'autres en habits de payſans, les autres en habits de livrée.

Placement des acteurs.

POUR faciliter les jeux du théâtre, on a eu l'attention d'écrire, au commencement de chaque fcène, le nom des perfonnages dans l'ordre où le fpectateur les voit. S'ils font quelque mouvement grave dans la fcène, il eft défigné par un nouvel ordre de noms, écrit en marge à l'inftant qu'il arrive. Il eft important de conferver les bonnes pofitions théâtrales; le relâchement dans la tradition donnée par les premiers acteurs, en produit bientôt un total dans le jeu des pièces, qui finit par affimiler les troupes négligentes aux plus faibles comédiens de fociété.

Beaumarchais, dès la premiere piece qu'il a donée au théatre, a toujours noté soi=gneusement les moindres détails de la représentation, come chose importante; il faut l'en croire: il a pour lui l'expé=rience des succès.

LE MARIAGE DE FIGARO.

PERSONNAGES.

LE COMTE ALMAVIVA, *grand-Corrégidor d'Andalousie.* . . . M. Molé.
LA COMTESSE, *sa femme.* . . Mlle Saint-Val.
FIGARO, *valet-de-chambre du Comte, et concierge du château.* . . . . M. d'Azincourt.
SUZANNE, *première camariste de la Comtesse, et fiancée de Figaro.* . . Mlle Contat.
MARCELINE, *femme de charge.* . . Mme Bellecourt; et ensuite Mlle la Chassaigne.
ANTONIO, *jardinier du château, oncle de Suzanne et père de Fanchette.* . . M. Belmont.
FANCHETTE, *fille d'Antonio.* . Mlle Laurent.
CHERUBIN, *premier page du Comte.* . Mlle Olivier.
BARTHOLO, *médecin de Séville.* . M. Desessarts.
BAZILE, *maître de clavecin de la Comtesse.* M. Vanhove.
DON GUSMAN BRID'OISON, *lieutenant du siége.* . . . . . M. Préville. et ensuite M. Dugazon.
DOUBLEMAIN, *greffier, secrétaire de don Gusman* . . . . . M. Marsy.
UN HUISSIER-AUDIENCIER. . M. la Rochelle.
GRIPPE-SOLEIL, *jeune pastoureau.* M. Champville.
UNE JEUNE BERGERE. . . Mlle Dantier.
PEDRILLE, *piqueur du Comte.* . . M. Florence.

PERSONNAGES MUETS.

TROUPE DE VALETS.
TROUPE DE PAYSANNES.
TROUPE DE PAYSANS.

La scène est au château d'Aguas-Frescas, à trois lieues de Séville.

LA

FOLLE JOURNÉE,

OU

LE MARIAGE DE FIGARO.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une chambre à demi-démeublée : un grand fauteuil de malade est au milieu. Figaro, avec une toise, mesure le plancher. Suzanne attache à sa tête, devant une glace, le petit bouquet de fleur d'orange, appelé chapeau de la mariée.

SCENE PREMIERE.

FIGARO, SUZANNE.

FIGARO.

DIX-NEUF pieds sur vingt-six.

SUZANNE.

Tiens, Figaro, voilà mon petit chapeau : le trouves-tu mieux ainsi ?

FIGARO *lui prend les mains.*

Sans comparaison, ma charmante. O! que ce joli bouquet virginal, élevé sur la tête d'une belle fille, est doux le matin des noces à l'œil amoureux d'un époux !....

SUZANNE *se retire.*

Que mesures-tu donc là, mon fils ?

FIGARO.

Je regarde, ma petite Suzanne, si ce beau lit que Monseigneur nous donne aura bonne grace ici.

SUZANNE.

Dans cette chambre ?

FIGARO.

Il nous la cède.

SUZANNE.

Et moi je n'en veux point.

FIGARO.

Pourquoi ?

SUZANNE.

Je n'en veux point.

FIGARO.

Mais encore ?

SUZANNE.

Elle me déplaît.

FIGARO.

On dit une raison.

SUZANNE.

Si je n'en veux pas dire ?

FIGARO.

O! quand elles sont sûres de vous !

SUZANNE.

Prouver que j'ai raison ferait accorder que je puis avoir tort. Es-tu mon serviteur, ou non ?

FIGARO.

Tu prends de l'humeur contre la chambre du château la plus commode, et qui tient le milieu des deux appartemens. La nuit, si Madame est incommodée elle sonnera de son côté; zeste, en deux pas, tu es chez elle. Monseigneur veut-il quelque chose? il n'a qu'à tinter du sien; crac, en trois sauts me voilà rendu.

SUZANNE.

Fort bien! mais quand il aura *tinté* le matin, pour te donner quelque bonne et longue commission; zeste, en deux pas il est à ma porte; et crac, en trois sauts......

FIGARO.

Qu'entendez-vous par ces paroles?

SUZANNE.

Il faudrait m'écouter tranquillement.

FIGARO.

Eh qu'est-ce qu'il y a? Bon dieu!

SUZANNE.

Il y a, mon ami, que las de courtiser les beautés des environs, monsieur le comte Almaviva veut rentrer au château, mais non pas chez sa femme; c'est sur la tienne, entends-tu, qu'il a jeté ses vues, auxquelles il espère que ce logement ne nuira pas. Et c'est ce que le loyal Bazile, honnête agent de ses plaisirs, et mon noble maître à chan-

ter, me répète chaque jour en me donnant leçon.

FIGARO.

Bazile! ô mon mignon! ſi jamais volée de bois vert appliquée ſur une échine a duement redreſſé la moelle épinière à quelqu'un.....

SUZANNE.

Tu croyais, bon garçon! que cette dot qu'on me donne était pour les beaux yeux de ton mérite?

FIGARO.

J'avais aſſez fait pour l'eſpérer.

SUSANNE.

Que les gens d'eſprit ſont bêtes!

FIGARO.

On le dit.

SUZANNE.

Mais c'eſt qu'on ne veut pas le croire.

FIGARO.

On a tort.

SUZANNE.

Apprends qu'il la deſtine à obtenir de moi, ſecrètement, certain quart-d'heure, ſeul à ſeule, qu'un ancien droit du ſeigneur...... Tu ſais s'il était triſte!

FIGARO.

Je le ſais tellement que ſi monſieur le Comte en ſe mariant n'eût pas aboli ce droit honteux, jamais je ne t'euſſe épouſée dans ſes domaines.

SUZANNE.

Hé bien! s'il l'a détruit, il s'en repent; et c'eſt

de ta fiancée qu'il veut le racheter en ſecret aujourd'hui.

FIGARO *ſe frottant la tête.*

Ma tête s'amollit de ſurpriſe ; et mon front fertiliſé. . . . . .

SUZANNE.

Ne le frotte donc pas !

FIGARO.

Quel danger ?

SUZANNE *riant.*

S'il y venait un petit bouton ; des gens ſuperſtitieux. . . . . .

FIGARO.

Tu ris, friponne ! Ah ! s'il y avait moyen d'attrapper ce grand trompeur, de le faire donner dans un bon piége, et d'empocher ſon or !

SUZANNE.

De l'intrigue, et de l'argent ; te voilà dans ta ſphère.

FIGARO.

Ce n'eſt pas la honte qui me retient.

SUZANNE.

La crainte ?

FIGARO.

Ce n'eſt rien d'entreprendre une choſe dangereuſe ; mais d'échapper au péril en la menant à bien : car, d'entrer chez quelqu'un la nuit, de lui ſouffler ſa femme, et d'y recevoir cent coups de fouet pour la peine, il n'eſt rien plus aiſé ; mille

ſots coquins l'ont fait. Mais ...... (*on ſonne de l'intérieur.*)

SUZANNE.

Voilà Madame éveillée ; elle m'a bien recommandé d'être la première à lui parler le matin de mes noces.

FIGARO.

Y a-t-il encore quelque choſe là-deſſous ?

SUZANNE.

Le berger dit que cela porte bonheur aux épouſes délaiſſées. Adieu, mon petit Fi, Fi, Figaro ; rêve à notre affaire.

FIGARO.

Pour m'ouvrir l'eſprit, donne un petit baiſer.

SUZANNE.

A mon amant aujourd'hui ? Je t'en ſouhaite ! Et qu'en dirait demain mon mari ?

Figaro l'embraſſe.

SUZANNE.

Eh bien ! eh bien !

FIGARO.

C'eſt que tu n'as pas d'idée de mon amour.

SUZANNE *ſe déſrippant.*

Quand ceſſerez-vous, importun, de m'en parler du matin au ſoir ?

FIGARO *myſtérieuſement.*

Quand je pourrai te le prouver du ſoir juſqu'au matin. (*on ſonne une ſeconde fois.*)

SUZANNE *de loin, les doigts unis ſur ſa bouche.*

Voilà votre baiſer, Monſieur; je n'ai plus rien à vous.

FIGARO *court après elle.*

O! mais ce n'eſt pas ainſi que vous l'avez reçu.

SCENE II.

FIGARO *ſeul.*

LA charmante fille! toujours riante, verdiſſante, pleine de gaieté, d'eſprit, d'amour et de délices! mais ſage!.... (*il marche vivement en ſe frottant les mains.*) Ah, Monſeigneur! mon cher Monſeigneur! vous voulez m'en donner.... à garder? Je cherchais auſſi pourquoi m'ayant nommé concierge, il m'emmène à ſon ambaſſade, et m'établit courrier de dépêches. J'entends, monſieur le Comte: trois promotions à la fois; vous, compagnon miniſtre; moi, caſſecou politique, et Suzon, dame du lieu, l'ambaſſadrice de poche: et puis fouette courrier! pendant que je galoperais d'un côté, vous feriez faire de l'autre à ma belle un joli chemin! me crottant, m'échinant pour la gloire de votre famille; vous, daignant concourir à l'accroiſſement de la mienne! quelle douce réciprocité! Mais, Monſeigneur, il y a de l'abus. Faire à Londres en même-temps les affaires de votre maître et celles de votre valet! repréſenter à la fois le roi et moi dans une

cour étrangère ! c'eſt trop de moitié, c'eſt trop. — Pour toi, Bazile ! fripon mon cadet ! Je veux t'apprendre à clocher devant les boîteux ; je veux.... Non, diſſimulons avec eux pour les enferrer l'un par l'autre. Attention ſur la journée, monſieur Figaro ! D'abord avancer l'heure de votre petite fête, pour épouſer plus ſurement : écarter une Marceline qui de vous eſt friande en diable : empocher l'or et les préſens : donner le change aux petites paſſions de monſieur le Comte : étriller rondement monſieur du Bazile ; et....

SCENE III.

MARCELINE, BARTHOLO, FIGARO.

FIGARO *s'interrompt.*

.... HÉÉÉÉ, voilà le gros Docteur, la fête ſera complète. Hé, bon jour, cher Docteur de mon cœur. Eſt-ce ma noce avec Suzon qui vous attire au château ?

BARTHOLO *avec dédain.*

Ah, mon cher monſieur, point du tout.

FIGARO.

Cela ſerait bien généreux !

BARTHOLO.

Certainement, et par trop ſot.

FIGARO.

Moi qui eus le malheur de troubler la vôtre !

BARTHOLO.

Avez-vous autre chofe à nous dire ?

FIGARO.

On n'aura pas pris foin de votre mule !

BARTHOLO *en colère.*

Bavard enragé ! laiffez-nous.

FIGARO.

Vous vous fâchez, Docteur? les gens de votre état font bien durs ! pas plus de pitié des pauvres animaux.... en vérité.... que fi c'était des hommes ! Adieu, Marceline : avez-vous toujours envie de plaider contre moi ?

Pour n'aimer pas, faut-il qu'on fe haïffe?

Je m'en rapporte au Docteur.

BARTHOLO.

Qu'eft-ce que c'eft ?

FIGARO.

Elle vous le contera de refte. (*il fort.*)

SCENE IV.

MARCELINE, BARTHOLO.

BARTHOLO *le regarde aller.*

Ce drôle eft toujours le même ! et à moins qu'on ne l'écorche vif, je prédis qu'il mourra dans la peau du plus fier infolent....

MARCELINE *le retourne.*

Enfin vous voilà donc, éternel Docteur ? toujours ſi grave et compaſſé qu'on pourrait mourir en attendant vos ſecours, comme on s'eſt marié jadis malgré vos précautions.

BARTHOLO.

Toujours amère et provoquante ! Hé bien, qui rend donc ma préſence au château ſi néceſſaire ? Monſieur le Comte a-t-il eu quelque accident ?

MARCELINE.

Non, Docteur.

BARTHOLO.

La Roſine, ſa trompeuſe comteſſe, eſt-elle incommodée, dieu merci ?

MARCELINE.

Elle languit.

BARTHOLO.

Et de quoi ?

MARCELINE.

Son mari la néglige.

BARTHOLO *avec joie.*

Ah, le digne époux qui me venge !

MARCELINE.

On ne ſait comment définir le Comte ; il eſt jaloux et libertin.

BARTHOLO.

Libertin par ennui, jaloux par vanité ; cela va ſans dire.

MARCELINE.

Aujourd'hui, par exemple, il marie notre Suzanne à ſon Figaro qu'il comble en faveur de cette union....

BARTHOLO.

Que ſon Excellence a rendue néceſſaire !

MARCELINE.

Pas tout à fait; mais dont ſon Excellence voudrait égayer en ſecret l'événement avec l'épouſée....

BARTHOLO.

De monſieur Figaro ? c'eſt un marché qu'on peut conclure avec lui.

MARCELINE.

Bazile aſſure que non.

BARTHOLO.

Cet autre maraut loge ici? C'eſt une caverne! Eh qu'y fait-il ?

MARCELINE.

Tout le mal dont il eſt capable. Mais le pis que j'y trouve eſt cette ennuyeuſe paſſion qu'il a pour moi depuis ſi long-temps.

BARTHOLO.

Je me ferais débarraſſé vingt fois de ſa pourſuite.

MARCELINE.

De quelle manière ?

BARTHOLO.

En l'épouſant.

MARCELINE.

Railleur fade et cruel, que ne vous débarraſſez-vous de la mienne à ce prix ? ne le devez-vous pas ? où eſt le ſouvenir de vos engagemens ? qu'eſt devenu celui de notre petit Emanuel, ce fruit d'un amour oublié, qui devait nous conduire à des noces ?

BARTHOLO *ôtant ſon chapeau.*

Eſt-ce pour écouter ces ſornettes que vous m'avez fait venir de Séville ? Et cet accès d'hymen qui vous reprend ſi vif.....

MARCELINE.

Eh bien ! n'en parlons plus. Mais ſi rien n'a pu vous porter à la juſtice de m'épouſer, aidez-moi donc du moins à en épouſer un autre.

BARTHOLO.

Ah ! volontiers : parlons. Mais quel mortel abandonné du ciel et des femmes ?...

MARCELINE.

Et ! qui pourrait-ce être, Docteur, ſinon le beau, le gai, l'aimable Figaro ?

BARTHOLO.

Ce fripon-là ?

MARCELINE.

Jamais fâché, toujours en belle humeur, donnant le préſent à la joye, et s'inquiétant de l'avenir tout auſſi peu que du paſſé ; ſemillant, généreux ! généreux.....

BARTHOLO.

Comme un voleur.

MARCELINE.

Comme un ſeigneur. Charmant enfin; mais c'eſt le plus grand monſtre.

BARTHOLO.

Et ſa Suzanne ?

MARCELINE.

Elle ne l'aurait pas la ruſée, ſi vous vouliez m'aider, mon petit Docteur, à faire valoir un engagement que j'ai de lui.

BARTHOLO.

Le jour de ſon mariage ?

MARCELINE.

On en rompt de plus avancés : et ſi je ne craignais d'éventer un petit ſecret de femmes! ...

BARTHOLO.

En ont-elles pour le médecin du corps ?

MARCELINE.

Ah ! vous ſavez que je n'en ai pas pour vous. Mon ſexe eſt ardent, mais timide : un certain charme a beau nous attirer vers le plaiſir, la femme la plus aventurée ſent en elle une voix qui lui dit : ſois belle ſi tu peux, ſage ſi tu veux ; mais ſois conſidérée, il le faut. Or, puiſqu'il faut être au moins conſidérée ; que toute femme en ſent l'importance ; effrayons d'abord la Suzanne ſur la divulgation des offres qu'on lui fait.

BARTHOLO.

Où cela mènera-t-il?

MARCELINE.

Que la honte la prenant au collet, elle continuera de refuser le Comte, lequel pour se venger appuiera l'opposition que j'ai faite à son mariage: alors le mien devient certain.

BARTHOLO.

Elle a raison. Parbleu, c'est un bon tour que de faire épouser ma vieille gouvernante au coquin qui fit enlever ma jeune maîtresse.

MARCELINE, *vîte.*

Et qui croit ajouter à ses plaisirs, en trompant mes espérances.

BARTHOLO, *vîte.*

Et qui m'a volé dans le temps cent écus que j'ai sur le cœur.

MARCELINE.

Ah quelle volupté!....

BARTHOLO.

De punir un scélérat....

MARCELINE.

De l'épouser, Docteur, de l'épouser!

SCENE

SCENE V.

MARCELINE, BARTHOLO, SUZANNE.

SUZANNE, *un bonnet de femme avec un large ruban dans la main, une robe de femme fur le bras.*

L'ÉPOUSER! l'époufer! qui donc? mon Figaro?

MARCELINE, *aigrement.*

Pourquoi non? vous l'époufez bien!

BARTHOLO, *riant.*

Le bon argument de femme en colère! nous parlions, belle Suzon, du bonheur qu'il aura de vous poffféder.

MARCELINE.

Sans compter Monfeigneur dont on ne parle pas.

SUZANNE, *une révérence.*

Votre fervante, Madame; il y a toujours quelque chofe d'amer dans vos propos.

MARCELINE, *une révérence.*

Bien la vôtre, Madame; où donc eft l'amertume? n'eft-il pas jufte qu'un libéral feigneur partage un peu la joie qu'il procure à fes gens?

SUZANNE.

Qu'il procure?

MARCELINE.

Oui, Madame.

SUZANNE.

Heureusement la jalousie de Madame est aussi connue, que ses droits sur Figaro sont légers.

MARCELINE.

On eût pu les rendre plus forts, en les cimentant à la façon de Madame.

SUZANNE.

Oh cette façon, Madame, est celle des dames savantes.

MARCELINE.

Et l'enfant ne l'est pas du tout! Innocente comme un vieux juge.

BARTHOLO, *attirant Marceline.*

Adieu, jolie fiancée de notre Figaro.

MARCELINE, *une révérence.*

L'accordée secrète de Monseigneur.

SUZANNE, *une révérence.*

Qui vous estime beaucoup, Madame.

MARCELINE, *une révérence.*

Me fera-t-elle aussi l'honneur de me chérir un peu, Madame?

SUZANNE, *une révérence.*

A cet égard Madame n'a rien à désirer.

MARCELINE, *une révérence.*

C'est une si jolie personne que Madame!

SUZANNE, *une révérence.*

Hé mais assez pour désoler Madame.

MARCELINE, *une révérence.*

Sur-tout bien respectable!

SUZANNE, *une révérence.*

C'eſt aux duègnes à l'être.

MARCELINE, *outrée.*

Aux duègnes! aux duègnes!

BARTHOLO, *l'arrêtant.*

Marceline!

MARCELINE.

Allons, Docteur; car je n'y tiendrais pas. Bon jour, Madame. (*une révérence.*)

SCENE VI.

SUZANNE *ſeule.*

ALLEZ, Madame! allez, pédante! je crains auſſi peu vos efforts, que je mépriſe vos outrages. — Voyez cette vieille ſibylle! parce qu'elle a fait quelques études et tourmenté la jeuneſſe de Madame, elle veut tout dominer au château! (*elle jette la robe qu'elle tient, ſur une chaiſe.*) Je ne ſais plus ce que je venais prendre.

SCENE VII.

SUZANNE, CHERUBIN.

CHERUBIN, *accourant.*

AH, Suzon! depuis deux heures j'épie le moment de te trouver ſeule. Hélas! tu te maries, et moi je vais partir.

SUZANNE.

Comment mon mariage éloigne-t-il du château le premier Page de Monſeigneur ?

CHERUBIN, *piteuſement.*

Suzanne, il me renvoie.

SUZANNE *le contrefait.*

Chérubin, quelque ſottiſe !

CHERUBIN.

Il m'a trouvé hier au ſoir chez ta couſineFanchette à qui je feſais répéter ſon petit rôle d'innocente, pour la fête de ce ſoir : il s'eſt mis dans une fureur en me voyant ! — *ſortez*, m'a-t-il dit, *petit*...... Je n'oſe pas prononcer devant une femme le gros mot qu'il a dit : *ſortez ; et demain vous ne coucherez pas au château.* Si Madame, ſi ma belle marraine ne parvient pas à l'apaiſer ; c'eſt fait, Suzon, je ſuis à jamais privé du bonheur de te voir.

SUZANNE.

De me voir ! moi ? c'eſt mon tour ! ce n'eſt donc plus pour ma maîtreſſe que vous ſoupirez en ſecret ?

CHERUBIN.

Ah, Suzon, qu'elle eſt noble et belle ! mais qu'elle eſt impoſante !

SUZANNE.

C'eſt-à-dire que je ne le ſuis pas, et qu'on peut oſer avec moi......

CHERUBIN.

Tu ſais trop bien, méchante, que je n'oſe pas

ofer. Mais que tu es heureufe ! à tous momens la voir, lui parler, l'habiller le matin et la déshabiller le foir, épingle à épingle...... ah, Suzon ! je donnerais...... Qu'eft-ce que tu tiens donc là ?

SUZANNE *raillant.*

Hélas, l'heureux bonnet et le fortuné ruban qui renferment la nuit les cheveux de cette belle marraine....

CHERUBIN, *vivement.*

Son ruban de nuit ! donne-le-moi, mon cœur.

SUZANNE, *le retirant.*

Eh que non pas. — *Son cœur!* Comme il eft familier donc ! fi ce n'était pas un morveux fans conféquence..... (*Chérubin arrache le ruban.*) Ah, le ruban !

CHERUBIN *tourne autour du grand fauteuil.*

Tu diras qu'il eft égaré, gâté ; qu'il eft perdu. Tu diras tout ce que tu voudras.

SUZANNE *tourne après lui.*

Oh ! dans trois ou quatre ans, je prédis que vous ferez le plus grand petit vaurien !.... Rendez-vous le ruban ? (*elle veut le reprendre.*)

CHERUBIN *tire une romance de fa poche.*

Laiffe, ah, laiffe-le-moi, Suzon ; je te donnerai ma romance, et pendant que le fouvenir de ta belle maîtreffe attriftera tous mes momens, le tien y verfera le feul rayon de joie qui puiffe encore amufer mon cœur.

SUZANNE *arrache la romance.*

Amufer votre cœur, petit fcélérat! vous croyez parler à votre Fanchette : on vous furprend chez elle; et vous foupirez pour Madame; et vous m'en contez à moi, par-deffus le marché!

CHERUBIN *exalté.*

Cela eft vrai, d'honneur! Je ne fais plus ce que je fuis ; mais depuis quelque temps je fens ma poitrine agitée ; mon cœur palpite au feul afpect d'une femme; les mots *amour* et *volupté* le font treffaillir et le troublent. Enfin le befoin de dire à quelqu'un *je vous aime*, eft devenu pour moi fi preffant que je le dis tout feul, en courant dans le parc, à ta maîtreffe, à toi, aux arbres, aux nuages, au vent qui les emporte avec mes paroles perdues. — Hier je rencontrai Marceline....

SUZANNE *riant.*

Ha, ha, ha, ha!

CHERUBIN.

Pourquoi non ? elle eft femme! elle eft fille! une fille! une femme! ah que ces noms font doux! qu'ils font intéreffans!

SUZANNE.

Il devient fou!

CHERUBIN.

Fanchette eft douce; elle m'écoute au moins: tu ne l'es pas, toi!

SUZANNE.

C'eſt bien dommage ; écoutez donc, monſieur! (*Elle veut arracher le ruban.*)

CHERUBIN *tourne en fuyant.*

Ah! ouiche! on ne l'aura, vois-tu, qu'avec ma vie. Mais ſi tu n'es pas contente du prix, j'y joindrai mille baiſers.

(*Il lui donne chaſſe à ſon tour.*)

SUZANNE *tourne en fuyant.*

Mille ſoufflets ſi vous approchez. Je vais m'en plaindre à ma maîtreſſe; et loin de ſupplier pour vous, je dirai moi-même à Monſeigneur: c'eſt bien fait, Monſeigneur; chaſſez-nous cè petit voleur: renvoyez à ſes parens un petit mauvais ſujet qui ſe donne les airs d'aimer Madame, et qui veut toujours m'embraſſer par contre-coup.

CHERUBIN *voit le Comte entrer; il ſe jette derrière le fauteuil avec effroi.*

Je ſuis perdu.

SUZANNE.

Quelle frayeur?

SCENE VIII.

SUZANNE, LE COMTE, CHERUBIN *caché.*

SUZANNE *aperçoit le Comte.*

AH!..... (*elle s'approche du fauteuil pour maſquer Chérubin.*)

LE COMTE *s'avance.*

Tu es émue, Suzon ! tu parlais ſeule, et ton petit cœur paraît dans une agitation .... bien pardonnable, au reſte un jour comme celui-ci.

SUZANNE *troublée.*

Monſeigneur, que me voulez-vous ? Si l'on vous trouvait avec moi....

LE COMTE.

Je ferais déſolé qu'on m'y ſurprît; mais tu ſais tout l'intérêt que je prends à toi. Bazile ne t'a pas laiſſé ignorer mon amour. Je n'ai qu'un inſtant pour t'expliquer mes vues : écoute. (*il s'aſſied dans le fauteuil.*)

SUZANNE, *vivement.*

Je n'écoute rien.

LE COMTE *lui prend la main.*

Un ſeul mot. Tu ſais que le roi m'a nommé ſon ambaſſadeur à Londres. J'emmène avec moi Figaro ; je lui donne un excellent poſte : et comme le devoir d'une femme eſt de ſuivre ſon mari...

SUZANNE.

Ah, ſi j'oſais parler !

LE COMTE *la rapproche de lui.*

Parle, parle, ma chère : uſe aujourd'hui d'un droit que tu prends ſur moi pour la vie.

SUZANNE, *effrayée.*

Je n'en veux point, Monſeigneur, je n'en veux point. Quittez-moi, je vous prie.

LE COMTE.

Mais dis auparavant.

SUZANNE, *en colère.*

Je ne fais plus ce que je disais.

LE COMTE.

Sur le devoir des femmes.

SUZANNE.

Eh bien! lorsque Monseigneur enleva la sienne de chez le Docteur, et qu'il l'épousa par amour; lorsqu'il abolit pour elle un certain affreux droit du seigneur......

LE COMTE, *gaiement.*

Qui fesait bien de la peine aux filles! ah Suzette! Ce droit charmant! si tu venais en jaser sur la brune au jardin, je mettrais un tel prix à cette légère faveur.

BAZILE *parle en dehors.*

Il n'est pas chez lui, Monseigneur.

LE COMTE *se lève.*

Quelle est cette voix?

SUZANNE.

Que je suis malheureuse!

LE COMTE.

Sors, pour qu'on n'entre pas.

SUZANNE, *troublée.*

Que je vous laisse ici?

BAZILE *crie en dehors.*

Monseigneur était chez Madame, il en est sorti: je vais voir.

LE COMTE.

Et pas un lieu pour ſe cacher! ah! derrière ce fauteuil..... aſſez mal: mais renvoie-le bien vîte.

SUZANNE *lui barre le chemin, il la pouſſe doucement, elle recule, et ſe met ainſi entre lui et le petit Page; mais pendant que le Comte s'abaiſſe et prend ſa place, Chérubin tourne et ſe jette effrayé ſur le fauteuil à genoux, et s'y blottit. Suzanne prend la robe qu'elle apportait; en couvre le Page et ſe met dans le fauteuil.*

SCENE IX.

LE COMTE et CHERUBIN, *cachés*, SUZANNE, BAZILE.

BAZILE.

N'AURIEZ-VOUS pas vu Monſeigneur, Mademoiſelle?

SUZANNE, *bruſquement.*

Hé pourquoi l'aurais-je vu? laiſſez-moi.

BAZILE *s'approche.*

Si vous étiez plus raiſonnable, il n'y aurait rien d'étonnant à ma queſtion. C'eſt Figaro qui le cherche.

SUZANNE.

Il cherche donc l'homme qui lui veut le plus de mal après vous!

LE COMTE *à part.*

Voyons un peu comme il me ſert.

BAZILE.

Défirer du bien à une femme, eft-ce vouloir du mal à fon mari ?

SUZANNE.

Non, dans vos affreux principes, agent de corruption.

BAZILE.

Que vous demande-t-on ici que vous n'alliez prodiguer à un autre ? Grace à la douce cérémonie, ce qu'on vous défendait hier, on vous le prefcrira demain.

SUZANNE.

Indigne !

BAZILE.

De toutes les chofes férieufes, le mariage étant la plus bouffonne, j'avais penfé....

SUZANNE *outrée.*

Des horreurs. Qui vous permet d'entrer ici ?

BAZILE.

Là, là, mauvaife ! Dieu vous apaife ! il n'en fera que ce que vous voulez : mais ne croyez pas non plus que je regarde monfieur Figaro comme l'obftacle qui nuit à Monfeigneur ; et fans le petit Page....

SUZANNE *timidement.*

Don Chérubin ?

BAZILE *la contrefait.*

Cherubino di amore, qui tourne autour de vous fans ceffe, et qui ce matin encore rodait ici pour

y entrer quand je vous ai quittée. Dites que cela n'eſt pas vrai ?

SUZANNE.

Quelle impoſture ! allez-vous-en, méchant homme !

BAZILE.

On eſt un méchant homme parce qu'on y voit clair. N'eſt-ce pas pour vous auſſi cette romance dont il fait myſtère ?

SUZANNE *en colère.*

Ah ! oui, pour moi !....

BAZILE.

A moins qu'il ne l'ait compoſée pour Madame ! En effet, quand il ſert à table on dit qu'il la regarde avec des yeux !.... mais peſte, qu'il ne s'y joue pas ; Monſeigneur eſt *brutal* ſur l'article.

SUZANNE *outrée.*

Et vous bien ſcélérat, d'aller ſemant de pareils bruits pour perdre un malheureux enfant tombé dans la diſgrace de ſon maître.

BAZILE.

L'ai-je inventé ? je le dis parce que tout le monde en parle.

LE COMTE *ſe lève.*

Comment, tout le monde en parle !

SUZANNE.

Ah Ciel !

BAZILE.

Ha, ha !

Chérubin *dans le fauteuil*, le Comte, Suzanne, Bazile.

LE COMTE.

Courez, Bazile, et qu'on le chaſſe.

BAZILE.

Ah ! que je ſuis fâché d'être entré !

SUZANNE *troublée.*

Mon Dieu ! mon Dieu !

LE COMTE, *à Bazile.*

Elle eſt ſaiſie. Aſſeyons-la dans ce fauteuil.

SUZANNE *le repouſſe vivement.*

Je ne veux pas m'aſſeoir. Entrer ainſi librement, c'eſt indigne !

LE COMTE.

Nous ſommes deux avec toi, ma chère. Il n'y a plus le moindre danger.

BAZILE.

Moi, je ſuis déſolé de m'être égayé ſur le Page puiſque vous l'entendiez : je n'en uſais ainſi que pour pénétrer ſes ſentimens, car au fond....

LE COMTE.

Cinquante piſtoles, un cheval, et qu'on le renvoie à ſes parens.

BAZILE.

Monſeigneur, pour un badinage ?

LE COMTE.

Un petit libertin que j'ai ſurpris encore hier avec la fille du jardinier.

BAZILE.

Avec Fanchette ?

LE COMTE.

Et dans ſa chambre.

SUZANNE *outrée.*

Où Monſeigneur avait ſans doute affaire auſſi !

LE COMTE *gaiement.*

J'en aime aſſez la remarque.

BAZILE.

Elle eſt d'un bon augure.

LE COMTE *gaiement.*

Mais non : j'allais chercher ton oncle Antonio mon ivrogne de jardinier, pour lui donner des ordres. Je frappe, on eſt long-temps à m'ouvrir; ta couſine a l'air empêtré ; je prends un ſoupçon, je lui parle, et tout en cauſant j'examine. Il y avait derrière la porte une eſpèce de rideau, de porte-manteau, de je ne ſais pas quoi qui couvrait des hardes ; ſans faire ſemblant de rien je vais doucement, doucement lever ce rideau, (*pour imiter le geſte il lève la robe du fauteuil*) et je vois .... (*il aperçoit le Page.*) Ah ! ....

BAZILE.

Ha, ha !

LE COMTE.

Ce tour-ci vaut l'autre.

BAZILE.

Encore mieux.

Suzanne.
Chérubin, *dans le fauteuil.*
Le Comte.
Bazile.

LE COMTE *à Suzanne.*

A merveille, Mademoiſelle : à peine fiancée vous

faites de ces apprêts ? c'était pour recevoir mon Page que vous défiriez d'être feule ? et vous, Monfieur, qui ne changez point de conduite, il vous manquait de vous adreffer, fans refpect pour votre Marraine, à fa première camarifte, à la femme de votre ami ! mais je ne fouffrirai pas que Figaro, qu'un homme que j'eftime et que j'aime, foit victime d'une pareille tromperie : était-il avec vous, Bazile ?

SUZANNE *outrée.*

Il n'y a ni tromperie, ni victime. Il était-là lorfque vous me parliez.

LE COMTE *emporté.*

Puiffes-tu mentir en le difant. Son plus cruel ennemi n'oferait lui fouhaiter ce malheur.

SUZANNE.

Il me priait d'engager Madame à vous demander fa grace. Votre arrivée l'a fi fort troublé, qu'il s'eft mafqué de ce fauteuil.

LE COMTE *en colère.*

Rufe d'enfer ! je m'y fuis affis en entrant.

CHERUBIN.

Hélas, Monfeigneur, j'étais tremblant derrière.

LE COMTE.

Autre fourberie ! je viens de m'y placer moi-même.

CHERUBIN.

Pardon, mais c'eft alors que je me fuis blotti dedans.

LE COMTE *plus outré.*

C'eſt donc une couleuvre que ce petit.... ſerpent là ! il nous écoutait !

CHERUBIN.

Au contraire, Monſeigneur, j'ai fait ce que j'ai pu pour ne rien entendre.

LE COMTE.

O perfidie ! (*à Suzanne*) tu n'épouſeras pas Figaro.

BAZILE.

Contenez-vous : on vient.

LE COMTE *tirant Chérubin du fauteuil et le mettant ſur ſes pieds.*

Il reſterait-là devant toute la terre !

SCENE IX.

CHERUBIN, SUZANNE, FIGARO, LA COMTESSE, LE COMTE, FANCHETTE, BAZILE; beaucoup de valets, payſannes, payſans vêtus en blanc.

FIGARO *tenant une toque de femme, garnie de plumes blanches et de rubans blancs, parle à la Comteſſe.*

IL n'y a que vous, Madame, qui puiſſiez nous obtenir cette faveur.

LA COMTESSE.

Vous le voyez, monſieur le Comte : ils me ſuppoſent un crédit que je n'ai point; mais comme leur demande n'eſt pas déraiſonnable....

LE COMTE *embarrassé.*

Il faudrait qu'elle le fût beaucoup......

FIGARO *bas à Suzanne.*

Soutiens bien mes efforts.

SUZANNE *bas à Figaro.*

Qui ne mèneront à rien.

FIGARO *bas.*

Va toujours.

LE COMTE *à Figaro.*

Que voulez-vous ?

FIGARO.

Monseigneur, vos vassaux touchés de l'abolition d'un certain droit fâcheux, que votre amour pour Madame....

LE COMTE.

Eh bien, ce droit n'existe plus : que veux-tu dire?

FIGARO *malignement.*

Qu'il est bien temps que la vertu d'un si bon maître éclate ; elle m'est d'un tel avantage aujourd'hui, que je désire être le premier à la célébrer à mes noces.

LE COMTE *plus embarrassé.*

Tu te moques, ami ! l'abolition d'un droit honteux n'est que l'acquit d'une dette envers l'honnêteté. Un Espagnol peut vouloir conquérir la beauté par des soins ; mais en exiger le premier le plus doux emploi comme une servile redevance, ah ! c'est la tyrannie d'un Vandale, et non le droit avoué d'un noble Castillan.

FIGARO *tenant Suzanne par la main.*

Permettez donc que cette jeune créature, de qui votre ſageſſe a préſervé l'honneur, reçoive de votre main publiquement la toque virginale, ornée de plumes et de rubans blancs, ſymbole de la pureté de vos intentions : — adoptez-en la cérémonie pour tous les mariages, et qu'un quatrain chanté en chœur rappelle à jamais le ſouvenir....

LE COMTE *embarraſſé.*

Si je ne ſavais pas qu'amoureux, poëte, et muſicien ſont trois titres d'indulgence pour toutes les folies....

FIGARO.

Joignez-vous à moi, mes amis.

Tous enſemble.

Monſeigneur! Monſeigneur!

SUZANNE *au Comte.*

Pourquoi fuir un éloge que vous méritez ſi bien?

LE COMTE *à part.*

La perfide!

FIGARO.

Regardez-la donc, Monſeigneur; jamais plus jolie fiancée ne montrera la grandeur de votre ſacrifice.

SUZANNE.

Laiſſe-là ma figure, et ne vantons que ſa vertu.

LE COMTE *à part.*

C'eſt un jeu que tout ceci.

LA COMTESSE.

Je me joins à eux, monſieur le Comte; et cette cérémonie me ſera toujours chère, puiſqu'elle doit ſon motif à l'amour charmant que vous aviez pour moi.

LE COMTE.

Que j'ai toujours, Madame; et c'eſt à ce titre que je me rends.

Tous enſemble.

Vivat.

LE COMTE *à part.*

Je ſuis pris. (*haut*) Pour que la cérémonie eut un peu plus d'éclat, je voudrais ſeulement qu'on la remît à tantôt. (*à part*) Feſons vite chercher Marceline.

FIGARO *à Chérubin.*

Hé bien, eſpiègle! vous n'applaudiſſez pas?

SUZANNE.

Il eſt au déſeſpoir; Monſeigneur le renvoie.

LA COMTESSE.

Ah! Monſieur, je vous demande ſa grace.

LE COMTE.

Il ne la mérite point.

LA COMTESSE.

Hélas! il eſt ſi jeune!

LE COMTE.

Pas tant que vous le croyez.

CHERUBIN *tremblant.*

Pardonner généreufement, n'eft pas le droit du feigneur auquel vous avez renoncé en époufant Madame.

LA COMTESSE.

Il n'a renoncé qu'à celui qui vous affligeait tous.

SUZANNE.

Si Monfeigneur avait cédé le droit de pardonner, ce ferait furement le premier qu'il voudrait racheter en fecret.

LE COMTE *embarraffé.*

Sans doute.

LA COMTESSE.

Hé, pourquoi le racheter ?

CHERUBIN *au Comte.*

Je fus léger dans ma conduite, il eft vrai, Monfeigneur; mais jamais la moindre indifcrétion dans mes paroles....

LE COMTE *embarraffé.*

Hé bien, c'eft affez....

FIGARO.

Qu'entend-il ?

LE COMTE *vivement*

C'eft affez, c'eft affez, tout le monde exige fon pardon, je l'accorde, et j'irai plus loin. Je lui donne une compagnie dans ma légion.

Tous enfemble.

Vivat.

LE COMTE.

Mais c'eſt à condition qu'il partira ſur le champ pour joindre en Catalogne.

FIGARO.

Ah ! Monſeigneur, demain.

LE COMTE *inſiſte.*

Je le veux.

CHERUBIN.

J'obéis.

LE COMTE.

Saluez votre marraine, et demandez ſa protection.

CHERUBIN *met un genou en terre devant la Comteſſe, et ne peut parler.*

LA COMTESSE *émue.*

Puiſqu'on ne peut vous garder ſeulement aujourd'hui, partez, jeune homme. Un nouvel état vous appelle ; allez le remplir dignement. Honorez votre bienfaiteur. Souvenez-vous de cette maiſon, où votre jeuneſſe a trouvé tant d'indulgence. Soyez ſoumis, honnête et brave ; nous prendrons part à vos ſuccès. (*Chérubin ſe relève, et retourne à ſa place.*)

LE COMTE.

Vous êtes bien émue, Madame !

LA COMTESSE.

Je ne m'en défends pas. Qui ſait le ſort d'un enfant jeté dans une carrière auſſi dangereuſe ? il eſt allié de mes parens ; et de plus, il eſt mon filleul.

LE COMTE *à part.*

Je vois que Bazile avait raiſon. (*haut*) Jeune

homme, embraſſez Suzanne..... pour la dernière fois.

FIGARO.

Pourquoi celà, Monſeigneur? il viendra paſſer ſes hivers. Baiſe-moi donc auſſi, Capitaine. (*il l'embraſſe.*) Adieu, mon petit Chérubin. Tu vas mener un train de vie bien différent, mon enfant: dame! tu ne roderas plus tout le jour au quartier des femmes: plus d'échaudés, de goûtés à la crême; plus de main chaude ou de colinmaillard. De bons ſoldats, morbleu! bazanés, mal vêtus; un grand fuſil bien lourd; tourne à droite, tourne à gauche; en avant, marche à la gloire; et ne vas pas broncher en chemin, à moins qu'un bon coup de feu....

SUZANNE.

Fi donc, l'horreur!

LA COMTESSE.

Quel pronoſtic!

LE COMTE.

Où donc eſt Marceline? il eſt bien ſingulier qu'elle ne ſoit pas des vôtres!

FANCHETTE.

Monſeigneur, elle a pris le chemin du bourg, par le petit ſentier de la ferme.

LE COMTE.

Et elle en reviendra?

BAZILE.

Quand il plaira à Dieu.

FIGARO.

S'il lui plaisait qu'il ne lui plût jamais....

FANCHETTE.

Monsieur le Docteur lui donnait le bras.

LE COMTE *vivement.*

Le Docteur est ici?

BAZILE.

Elle s'en est d'abord emparé....

LE COMTE *à part.*

Il ne pouvait venir plus à propos.

FANCHETTE.

Elle avait l'air bien échauffé, elle parlait tout haut en marchant, puis elle s'arrêtait, et fesait comme ça, de grand bras... et monsieur le Docteur lui fesait comme ça de la main, en l'apaisant : elle paraissait si courroucée! elle nommait mon cousin Figaro.

LE COMTE *lui prend la main.*

Cousin.... futur.

FANCHETTE *montrant Chérubin.*

Monseigneur, nous avez-vous pardonné d'hier?...

LE COMTE *interrompt.*

Bon jour, bon jour, petite.

FIGARO.

C'est son chien d'amour qui la berce; elle aurait troublé notre fête.

LE COMTE *à part.*

Elle la troublera je t'en répons. (*haut*) Allons,

Madame, entrons. Bazile, vous pafferez chez moi.

SUZANNE, *à Figaro.*

Tu me rejoindras, mon fils ?

FIGARO, *bas à Suzanne.*

Eft-il bien enfilé ?

SUZANNE *bas.*

Charmant garçon.

(Ils fortent tous.)

SCENE XI.

CHERUBIN, FIGARO, BAZILE.

(Pendant qu'on fort, Figaro les arrête tous deux et les ramène.)

FIGARO.

AH çà, vous autres! la cérémonie adoptée, ma fête de ce foir en eft la fuite; il faut bravement nous recorder: ne fefons point comme ces acteurs qui ne jouent jamais fi mal que le jour où la critique eft le plus éveillée. Nous n'avons point de lendemain qui nous excufe, nous. Sachons bien nos rôles aujourd'hui.

BAZILE *malignement.*

Le mien eft plus difficile que tu ne crois.

FIGARO, *fefant fans qu'il le voie le gefte de le roffer.*

Tu es loin auffi de favoir tout le fuccès qu'il te vaudra.

CHERUBIN.

Mon ami, tu oublies que je pars.

FIGARO.

Et toi tu voudrais bien refter!

CHERUBIN.

Ah! fi je le voudrais!

FIGARO.

Il faut rufer. Point de murmure à ton départ. Le manteau de voyage à l'épaule; arrange ouvertement ta trouffe, et qu'on voye ton cheval à la grille: un temps de galop jufqu'à la Ferme: reviens à pied par les derrières; Monfeigneur te croira parti; tiens-toi feulement hors de fa vue; je me charge de l'apaifer après la fête.

CHERUBIN.

Mais Fanchette qui ne fait pas fon rôle!

BAZILE.

Que diable lui apprenez-vous donc, depuis huit jours que vous ne la quittez pas?

FIGARO.

Tu n'as rien à faire aujourd'hui, donne-lui par grace une leçon.

BAZILE.

Prenez garde, jeune homme, prenez garde! le père n'eft pas fatisfait; la fille a été fouffletée; elle n'étudie pas avec vous: Chérubin! Chérubin,

vous lui causerez des chagrins ! *tant va la cruche à l'eau....*

FIGARO.

Ah voilà notre imbécille, avec ses vieux proverbes ! Hé bien ! pédant ! que dit la sagesse des nations ? *tant va la cruche à l'eau qu'à la fin....*

BAZILE.

Elle s'emplit.

FIGARO *en s'en allant.*

Pas si bête, pourtant, pas si bête.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre repréſente une chambre à coucher ſuperbe, un grand lit en alcove, une eſtrade au-devant. La porte pour entrer s'ouvre et ſe ferme à la troiſième couliſſe à droite, celle d'un cabinet à la première couliſſe à gauche. Une porte dans le fond va chez les femmes. Une fenêtre s'ouvre de l'autre côté.

SCENE PREMIERE.

SUZANNE, LA COMTESSE, *entrent par la porte à droite.*

LA COMTESSE *ſe jette dans une bergère.*

FERME la porte, Suzanne, et conte moi tout dans le plus grand détail.

SUZANNE.

Je n'ai rien caché à Madame.

LA COMTESSE.

Quoi, Suzon, il voulait te ſéduire?

SUZANNE.

Oh que non. Monſeigneur n'y met pas tant de façon avec ſa ſervante : il voulait m'acheter.

LA COMTESSE.

Et le petit Page était préſent?

SUZANNE.

C'eſt-à-dire, caché derrière le grand fauteuil. Il venait me prier de vous demander ſa grâce.

LA COMTESSE.

Hé, pourquoi ne pas s'adreſſer à moi-même? eſt-ce que je l'aurais refuſé, Suzon?

SUZANNE.

C'eſt ce que j'ai dit: mais ſes regrets de partir, et ſur-tout de quitter Madame! *Ah! Suzon, qu'elle eſt noble et belle! mais qu'elle eſt impoſante!*

LA COMTESSE.

Eſt-ce que j'ai cet air-là, Suzon? moi qui l'ai toujours protégé.

SUZANNE.

Puis il a vu votre ruban de nuit que je tenais, il s'eſt jeté deſſus....

LA COMTESSE *ſouriant.*

Mon ruban?.... quelle enfance!

SUZANNE.

J'ai voulu le lui ôter; Madame, c'était un lion; ſes yeux brillaient.... tu ne l'auras qu'avec ma vie, diſait-il, en forçant ſa petite voix douce et grêle.

LA COMTESSE *rêvant.*

Hé bien, Suzon?

SUZANNE.

Hé bien, Madame, eſt-ce qu'on peut faire finir ce petit démon-là? ma marraine par-ci; je voudrais bien par l'autre; et parce qu'il n'oſerait ſeulement baiſer la robe de Madame, il voudrait toujours m'embraſſer moi.

LA COMTESSE *rêvant.*

Laiſſons.... laiſſons ces folies.... Enfin, ma pauvre Suzanne, mon époux a fini par te dire?

SUZANNE.

Que ſi je ne voulais pas l'entendre, il allait protéger Marceline.

LA COMTESSE *ſe lève et ſe promène, en ſe ſervant fortement de l'éventail.*

Il ne m'aime plus du tout.

SUZANNE.

Pourquoi tant de jalouſie?

LA COMTESSE.

Comme tous les maris, ma chère! uniquement par orgueil. Ah je l'ai trop aimé! je l'ai laſſé de mes tendreſſes, et fatigué de mon amour; voilà mon ſeul tort avec lui: mais je n'entends pas que cet honnête aveu te nuiſe, et tu épouſeras Figaro. Lui ſeul peut nous y aider: viendra-t-il?

SUZANNE.

Dès qu'il verra partir la chaſſe.

LA COMTESSE *ſe ſervant de l'éventail.*

Ouvre un peu la croiſée ſur le jardin. Il fait une chaleur ici!....

SUZANNE.

C'eſt que Madame parle et marche avec action. (*Elle va ouvrir la croiſée du fond.*)

LA COMTESSE *rêvant long-temps.*

Sans cette conſtance à me fuir.... les hommes ſont bien coupables!

SUZANNE *crie de la fenêtre.*

Ah! voilà Monſeigneur qui traverſe à cheval le grand potager, ſuivi de Pédrille, avec deux, trois, quatre levriers.

LA COMTESSE.

Nous avons du temps devant nous. (*elle s'aſſied.*) On frappe, Suzon?

SUZANNE *court ouvrir en chantant.*

Ah, c'eſt mon Figaro! ah, c'eſt mon Figaro!

SCENE II.

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE *aſſiſe.*

SUZANNE.

MON cher ami! viens donc. Madame eſt dans une impatience!....

FIGARO.

Et toi, ma petite Suzanne? — Madame n'en doit prendre aucune. Au fait, de quoi s'agit-il? d'une miſère. Monſieur le Comte trouve notre jeune femme aimable, il voudrait en faire ſa maîtreſſe; et c'eſt bien naturel.

SUZANNE.

Naturel?

FIGARO.

Puis il m'a nommé courrier de dépêches, et Suzon conſeiller d'ambaſſade. Il n'y a pas là d'étourderie.

SUZANNE.

Tu finiras ?

FIGARO.

Et parce que Suzanne, ma fiancée, n'accepte pas le diplôme, il va favoriſer les vues de Marceline ; quoi de plus ſimple encore ? Se venger de ceux qui nuiſent à nos projets en renverſant les leurs ; c'eſt ce que chacun fait ; ce que nous allons faire nous-mêmes. Hé bien, voilà tout pourtant.

LA COMTESSE.

Pouvez-vous, Figaro, traiter ſi légèrement un deſſein qui nous coûte à tous le bonheur ?

FIGARO.

Qui dit cela, Madame ?

SUZANNE.

Au lieu de t'affliger de nos chagrins......

FIGARO.

N'eſt-ce pas aſſez que je m'en occupe ? Or, pour agir auſſi méthodiquement que lui, tempérons d'abord ſon ardeur de nos poſſeſſions, en l'inquiétant ſur les ſiennes.

LA COMTESSE.

C'eſt bien dit ; mais comment ?

FIGARO.

C'eſt déjà fait, Madame : un faux avis donné ſur vous......

LA COMTESSE.

Sur moi! la tête vous tourne.

FIGARO.

Oh! c'eſt à lui qu'elle doit tourner.

LA COMTESSE.

Un homme auſſi jaloux!....

FIGARO.

Tant mieux: pour tirer parti des gens de ce caractère, il ne faut qu'un peu leur fouetter le ſang; c'eſt ce que les femmes entendent ſi bien! Puis les tient-on fâchés tout rouge, avec un brin d'intrigue on les mène où l'on veut, par le nez, dans le Guadalquivir. Je vous ai fait rendre à Bazile un billet inconnu, lequel avertit Monſeigneur qu'un galant doit chercher à vous voir aujourd'hui pendant le bal.

LA COMTESSE.

Et vous vous jouez ainſi de la vérité ſur le compte d'une femme d'honneur......

FIGARO.

Il y en a peu, Madame, avec qui je l'euſſe oſé, crainte de rencontrer juſte.

LA COMTESSE.

Il faudra que je l'en remercie!

FIGARO.

FIGARO.

Mais dites-moi s'il n'eſt pas charmant de lui avoir taillé ſes morceaux de la journée ; de façon qu'il paſſe à rôder, à jurer après ſa dame, le temps qu'il deſtinait à ſe complaire avec la nôtre ? Il eſt déjà tout dérouté : galopera-t-il celle-ci ? ſurveillera-t-il celle-là ? dans ſon trouble d'eſprit, tenez, tenez, le voilà qui court la plaine, et force un lièvre qui n'en peut mais. L'heure du mariage arrive en poſte ; il n'aura pas pris de parti contre ; et jamais il n'oſera s'y oppoſer devant Madame.

SUZANNE.

Non ; mais Marceline, le bel eſprit, oſera le faire, elle.

FIGARO.

Brrrr. Cela m'inquiète bien, ma foi ! Tu feras dire à Monſeigneur que tu te rendras ſur la brune au jardin.

SUZANNE.

Tu comptes ſur celui-là ?

FIGARO.

O dame ! écoutez donc ; les gens qui ne veulent rien faire de rien, n'avancent rien et ne ſont bons à rien. Voilà mon mot.

SUZANNE.

Il eſt joli !

LA COMTESSE.

Comme ſon idée : vous conſentiriez qu'elle s'y rendît.

FIGARO.

Point du tout. Je fais endoſſer un habit de Suzanne à quelqu'un: ſurpris par nous au rendez-vous, le Comte pourra-t-il s'en dédire?

SUSANNE.

A qui mes habits?

FIGARO.

Chérubin.

LA COMTESSE.

Il eſt parti.

FIGARO.

Non pas pour moi: veut-on me laiſſer faire?

SUZANNE.

On peut s'en fier à lui pour mener une intrigue.

FIGARO.

Deux, trois, quatre à la fois; bien embrouillées, qui ſe croiſent. J'étais né pour être courtiſan.

SUZANNE.

On dit que c'eſt un métier ſi difficile!

FIGARO.

Recevoir, prendre, et demander; voilà le ſecret en trois mots.

LA COMTESSE.

Il a tant d'aſſurance, qu'il finit par m'en inſpirer.

FIGARO.

C'eſt mon deſſein.

SUZANNE.

Tu diſais donc?

FIGARO.

Que pendant l'abſence de Monſeigneur, je vais vous envoyer le Chérubin: coïffez-le, habillez-le; je le renferme et l'endoctrine; et puis danſez, Monſeigneur. *il ſort.*

SCENE III.

SUZANNE, LA COMTESSE *aſſiſe.*

LA COMTESSE, *tenant ſa boîte à mouches.*

Mon Dieu, Suzon, comme je ſuis faite!... ce jeune homme qui va venir!...

SUZANNE.

Madame ne veut donc pas qu'il en réchappe?

LA COMTESSE *rêve devant ſa petite glace.*

Moi?.... tu verras comme je vais le gronder.

SUZANNE.

Feſons-lui chanter ſa romance. (*Elle la met ſur la Comteſſe.*)

LA COMTESSE.

Mais, c'eſt qu'en vérité, mes cheveux ſont dans un déſordre....

SUZANNE *riant.*

Je n'ai qu'à reprendre ces deux boucles, Madame le grondera bien mieux.

LA COMTESSE *revenant à elle.*

Qu'eſt-ce que vous dites donc, Mademoiſelle?

SCENE IV.

CHERUBIN, *l'air honteux;* SUZANNE, LA COMTESSE *assise.*

SUZANNE.

ENTREZ, monsieur l'Officier; on est visible.

CHERUBIN *avance en tremblant.*

Ah, que ce nom m'afflige, Madame! il m'apprend qu'il faut quitter des lieux.... une marraine si.... bonne!....

SUZANNE.

Et si belle!

CHERUBIN *avec un soupir.*

Ah! oui.

SUZANNE *le contrefait.*

Ah! oui. Le bon jeune homme! avec ses longues paupières hypocrites. Allons, bel oiseau bleu, chantez la romance à Madame.

LA COMTESSE *la déplie.*

De qui.... dit-on qu'elle est?

SUZANNE.

Vous voyez la rougeur du coupable: en a-t-il un pied sur les joues?

CHERUBIN.

Est-ce qu'il est défendu... de chérir.......

SUZANNE *lui met le point sous le nez.*

Je dirai tout, vaurien!

LA COMTESSE.

Là..... chante-t-il?

CHERUBIN.

O Madame, je suis si tremblant!....

SUZANNE *en riant.*

Et gnian, gnian, gnian, gnian, gnian, gnian, gnian; dès que Madame le veut, modeste auteur! je vais l'accompagner.

LA COMTESSE.

Prends ma guitare. (*La Comtesse assise, tient le papier pour suivre. Suzanne est derrière son fauteuil, et prélude en regardant la musique par-dessus sa maîtresse. Le petit page est devant elle, les yeux baissés. Ce tableau est juste la belle estampe d'après Vanloo, appelée* la Conversation espagnole.

ROMANCE.

Chérubin.
La Comtesse.
Suzanne.

AIR: *Marlbroug s'en vat-en guerre.*

PREMIER COUPLET.

Mon coursier hors d'haleine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
J'errais de plaine en plaine
Au gré du destrier.

IIe COUPLET.

Au gré du destrier,
Sans varlet, n'écuyer;

(*) Là près d'une Fontaine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine !)
Songeant à ma marraine,
Sentais mes pleurs couler.

IIIe COUPLET.

Sentais mes pleurs couler,
Prêt à me déſoler ;
Je gravais ſur un frêne,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine !)
Sa lettre dans la mienne ;
Le Roi vint à paſſer.

IVe COUPLET.

Le Roi vint à paſſer ;
Ses Barons, ſon Clergier.
Beau Page, dit la Reine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine !)
Qui vous met à la gêne ?
Qui vous fait tant plorer ?

Ve COUPLET.

Qui vous fait tant plorer ?
Nous faut le déclarer.
Madame et Souveraine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine !)
J'avais une marraine
Que toujours adorai. (**)

(*) Au ſpectacle on a commencé la romance à ce vers, en diſant : *Auprès d'une Fontaine.*

(**) Ici la Comteſſe arrête le Page en fermant le papier. Le reſte ne ſe chante pas au théâtre.

VI[e] COUPLET.

Que toujours adorai;
Je ſens que j'en mourrai.
Beau Page, dit la Reine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
N'eſt-il qu'une marraine?
Je vous en ſervirai.

VII[e] COUPLET.

Je vous en ſervirai;
Mon Page vous ferai;
Puis à ma jeune Hélène,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Fille d'un Capitaine,
Un jour vous marierai.

VIII[e] COUPLET.

Un jour vous marierai. —
Nenni n'en faut parler;
Je veux, traînant ma chaîne,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Mourir de cette peine;
Mais non m'en conſoler.

LA COMTESSE.

Il y a de la naïveté .... du ſentiment même.

SUZANNE *va poſer la guitare ſur un fauteuil.*

O! pour du ſentiment, c'eſt un jeune homme qui.... Ah çà, monſieur l'Officier, vous a-t-on dit que pour égayer la ſoirée, nous voulons ſavoir d'avance ſi un de mes habits vous ira paſſablement?

Chérubin. Suzanne. La Comteſſe.

LA COMTESSE.

J'ai peur que non.

SUZANNE *se mesure avec lui.*

Il est de ma grandeur. Otons d'abord le manteau. (*elle le détache.*)

LA COMTESSE.

Et si quelqu'un entrait?

SUZANNE.

Est-ce que nous fesons du mal donc? Je vais fermer la porte: (*elle court*) mais c'est la coïffure que je veux voir.

LA COMTESSE.

Sur ma toilette, une baigneuse à moi. (*Suzanne entre dans le cabinet dont la porte est au bord du théâtre.*)

SCENE V.

CHERUBIN, LA COMTESSE *assise.*

LA COMTESSE.

JUSQU'À l'instant du bal le Comte ignorera que vous soyez au château. Nous lui dirons après, que le temps d'expédier votre brevet nous a fait naître l'idée...

CHERUBIN *le lui montre.*

Hélas, Madame, le voici; Bazile me l'a remis de sa part.

LA COMTESSE.

Déjà? l'on a craint d'y perdre une minute. (*elle lit.*) Ils se sont tant pressés, qu'ils ont oublié d'y mettre son cachet. (*elle le lui rend.*)

SCENE VI.

CHERUBIN, LA COMTESSE, SUZANNE.

SUZANNE *entre avec un grand bonnet.*

Le cachet, à quoi ?

LA COMTESSE.

A ſon brevet.

SUZANNE.

Déjà ?

LA COMTESSE.

C'eſt ce que je diſais. Eſt-ce là ma baigneuſe ?

SUZANNE *s'aſſied près de la Comteſſe.*

Et la plus belle de toutes. (*elle chante avec des épingles dans ſa bouche.*

Tournez-vous donc envers ici, Chérubin.
Jean de Lyra, mon bel ami. Suzanne. La Comteſſe.

Chérubin ſe met à genoux. (*elle le coïffe*) Madame, il eſt charmant !

LA COMTESSE.

Arrange ſon collet d'un air un peu plus féminin.

SUZANNE *l'arrange.*

Là ... mais voyez donc ce morveux, comme il eſt joli en fille ! j'en ſuis jalouſe, moi ! *elle lui prend le menton.*) Voulez-vous bien n'être pas joli comme ça?

LA COMTESSE.

Qu'elle eſt folle ! Il faut relever la manche, afin

que l'amadis prenne mieux ..... (*elle le retrousse.*) Qu'est-ce qu'il a donc au bras ? un ruban !

SUZANNE.

Et un ruban à vous. Je suis bien aise que Madame l'ait vu. Je lui avais dit que je le dirais, déjà ! Oh ! si Monseigneur n'était pas venu, j'aurais bien repris le ruban ; car je suis presque aussi forte que lui.

LA COMTESSE.

Il y a du sang (*elle détache le ruban*).

CHERUBIN *honteux.*

Ce matin, comptant partir, j'arrangeais la gourmette de mon cheval ; il a donné de la tête, et la bossette m'a effleuré le bras.

LA COMTESSE.

On n'a jamais mis un ruban ....

SUZANNE.

Et sur-tout un ruban volé. — Voyons donc ce que la bossette ... la courbette... la cornette du cheval... Je n'entends rien à tous ces noms-là. — Ah qu'il a le bras blanc ! c'est comme une femme ! plus blanc que le mien ! regardez donc, Madame ? (*elle les compare.*)

LA COMTESSE *d'un ton glacé.*

Occupez-vous plutôt de m'avoir du taffetas gommé, dans ma toilette.

Suzanne lui pousse la tête, en riant; il tombe sur les deux mains. (*Elle entre dans le cabinet au bord du théâtre.*)

SCENE VII.

CHERUBIN *à genoux*, LA COMTESSE *assise*.

LA COMTESSE *reste un moment sans parler, les yeux sur son ruban. Chérubin la dévore de ses regards.*

POUR mon ruban, Monsieur.... comme c'est celui dont la couleur m'agrée le plus.... j'étais fort en colère de l'avoir perdu.

SCENE VIII.

CHERUBIN *à genoux*, LA COMTESSE *assise*, SUZANNE.

SUZANNE *revenant.*

ET la ligature à son bras? (*elle remet à la Comtesse du taffetas gommé et des ciseaux.*

LA COMTESSE.

En allant lui chercher tes hardes, prends le ruban d'un autre bonnet.

(*Suzanne sort par la porte du fond, en emportant le manteau du Page.*)

SCENE IX.

CHERUBIN *à genoux*, LA COMTESSE *assise*.

CHERUBIN, *les yeux baissés.*

CELUI qui m'est ôté m'aurait guéri en moins de rien.

LA COMTESSE.

Par quelle vertu ? (*lui montrant le taffetas.*) ceci vaut mieux.

CHERUBIN *héſitant.*

Quand un ruban.... a ſerré la tête.... ou touché la peau d'une perſonne.....

LA COMTESSE *coupant la phraſe.*

....! Etrangère, il devient bon pour les bleſſures ? J'ignorais cette propriété. Pour l'éprouver, je garde celui-ci qui vous a ſerré le bras. A la première égratignure.... de mes femmes, j'en ferai l'eſſai.

CHERUBIN *pénétré.*

Vous le gardez, et moi je pars.

LA COMTESSE.

Non pour toujours.

CHERUBIN.

Je ſuis ſi malheureux !

LA COMTESSE *émue.*

Il pleure à préſent ! c'eſt ce vilain Figaro avec ſon pronoſtic !

CHERUBIN *exalté.*

Ah ! je voudrais toucher au terme qu'il m'a prédit ! sûr de mourir à l'inſtant, peut-être ma bouche oſerait....

LA COMTESSE *l'interrompt et lui eſſuie les yeux avec ſon mouchoir.*

Taiſez-vous, taiſez-vous, enfant. Il n'y a pas

un brin de raiſon dans tout ce que vous dites. (*On frappe à la porte, elle élève la voix*) Qui frappe ainſi chez moi?

SCENE X.

CHERUBIN, LA COMTESSE, LE COMTE *en dehors.*

LE COMTE *en dehors.*

POURQUOI donc enfermée?

LA COMTESSE *troublée ſe lève.*

C'eſt mon époux! grands Dieux!.... (*à Chérubin qui s'eſt levé auſſi*) vous ſans manteau, le col et les bras nus! ſeul avec moi! cet air de déſordre, un billet reçu, ſa jalouſie!...

LE COMTE *en dehors.*

Vous n'ouvrez pas?

LA COMTESSE.

C'eſt que.... je ſuis ſeule.

LE COMTE *en dehors.*

Seule! avec qui parlez-vous donc?

LA COMTESSE *cherchant.*

!... Avec vous ſans doute.

CHERUBIN *à part.*

Après les ſcènes d'hier et de ce matin, il me tuerait ſur la place. (*il court au cabinet de toilette, y entre et tire la porte ſur lui.*)

SCENE XI.

LA COMTESSE *seule, en ôte la clef et court ouvrir au Comte.*

AH quelle faute ! quelle faute !

SCENE XII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE *un peu sévère.*

VOUS n'êtes pas dans l'usage de vous enfermer !

LA COMTESSE *troublée.*

Je .... je chiffonnais ...... oui, je chiffonnais avec Suzanne ; elle est passée un moment chez elle.

LE COMTE *l'examine.*

Vous avez l'air et le ton bien altérés !

LA COMTESSE.

Cela n'est pas étonnant.... pas étonnant du tout .... je vous assure.... nous parlions de vous.... elle est passée, comme je vous dis.

LE COMTE.

Vous parliez de moi.... Je suis ramené par l'inquiétude ; en montant à cheval, un billet qu'on m'a remis, mais auquel je n'ajoute aucune foi, m'a .... pourtant agité.

LA COMTESSE.

Comment, Monsieur ? .... quel billet ?

LE COMTE.

Il faut avouer, Madame, que vous ou moi sommes entourés d'êtres.... bien méchans ! On me donne avis que dans la journée quelqu'un, que je crois absent, doit chercher à vous entretenir.

LA COMTESSE.

Quel que soit cet audacieux, il faudra qu'il pénètre ici, car mon projet est de ne pas quitter ma chambre de tout le jour.

LE COMTE.

Ce soir, pour la noce de Suzanne ?

LA COMTESSE.

Pour rien au monde ; je suis très-incommodée.

LE COMTE.

Heureusement le Docteur est ici.

(le Page fait tomber une chaise dans le cabinet.)

Quel bruit entends-je ?

LA COMTESSE *plus troublée.*

Du bruit ?

LE COMTE.

On a fait tomber un meuble.

LA COMTESSE.

Je.... je n'ai rien entendu, pour moi.

LE COMTE.

Il faut que vous soyez furieusement préoccupée !

LA COMTESSE.

Préoccupée ! de quoi ?

LE COMTE.

Il y a quelqu'un dans ce cabinet, Madame.

LA COMTESSE.

Hé .... qui voulez-vous qu'il y ait, Monſieur ?

LE COMTE.

C'eſt moi qui vous le demande ; j'arrive.

LA COMTESSE.

Hé mais.... Suzanne apparemment qui range.

LE COMTE.

Vous avez dit qu'elle était paſſée chez elle !

LA COMTESSE.

Paſſée.... ou entrée là ; je ne ſais lequel.

LE COMTE.

Si c'eſt Suzanne, d'où vient le trouble où je vous vois ?

LA COMTESSE.

Du trouble pour ma camariſte ?

LE COMTE.

Pour votre camariſte, je ne ſais ; mais pour du trouble aſſurément.

LA COMTESSE.

Aſſurément, Monſieur, cette fille vous trouble et vous occupe beaucoup plus que moi.

LE COMTE *en colère.*

Elle m'occupe à tel point, Madame, que je veux la voir à l'inſtant.

LA COMTESSE.

Je crois en effet que vous le voulez ſouvent ; mais voilà bien les ſoupçons les moins fondés....

SCENE

SCENE XIII.

LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE *entre avec des hardes et pousse la porte du fond.*

LE COMTE.

Ils en seront plus aisés à détruire. (*il parle au cabinet.*) — Sortez, Suzon, je vous l'ordonne. (*Suzanne s'arrête auprès de l'alcove dans le fond.*)

LA COMTESSE.

Elle est presque nue, Monsieur: vient-on troubler ainsi des femmes dans leur retraite? Elle essayait des hardes que je lui donne en la mariant; elle s'est enfuie, quand elle vous a entendu.

LE COMTE.

Si elle craint tant de se montrer, au moins elle peut parler. (*il se tourne vers la porte du cabinet.*) Répondez-moi, Suzanne; êtes-vous dans ce cabinet?

(*Suzanne, restée au fond, se jette dans l'alcove et s'y cache.*)

LA COMTESSE *vivement, parlant au cabinet.*

Suzon, je vous défends de répondre. (*au Comte*) On n'a jamais poussé si loin la tyrannie!

LE COMTE *s'avance au cabinet.*

Oh bien, puisqu'elle ne parle pas, vêtue ou non, je la verrai.

LA COMTESSE *ſe met au devant.*

Par-tout ailleurs je ne puis l'empêcher ; mais j'eſpère auſſi que chez moi....

LE COMTE.

Et moi j'eſpère ſavoir dans un moment quelle eſt cette Suzanne myſtérieuſe. Vous demander la clef ſerait, je le vois, inutile ! mais il eſt un moyen sûr de jeter en dedans cette légère porte. Holà quelqu'un ? La Comtesse.

Attirer vos gens, et faire un ſcandale public d'un ſoupçon qui nous rendrait la fable du château ?

LE COMTE.

Fort bien, Madame ; en effet j'y ſuffirai ; je vais à l'inſtant prendre chez moi ce qu'il faut... (*Il marche pour ſortir et revient.*) Mais pour que tout reſte au même état, voudrez-vous bien m'accompagner ſans ſcandale et ſans bruit, puiſqu'il vous déplait tant ?.... une choſe auſſi ſimple, apparemment, ne me fera pas refuſée !

LA COMTESSE *troublée.*

Eh ! Monſieur, qui ſonge à vous contrarier ?

LE COMTE.

Ah ! j'oubliais la porte qui va chez vos femmes ; il faut que je la ferme auſſi pour que vous ſoyez pleinement juſtifiée. (*il va fermer la porte du fond et en ôte la clef.*)

LA COMTESSE *à part.*

O ciel! étourderie funeste!

LE COMTE *revenant à elle.*

Maintenant que cette chambre est close, acceptez mon bras, je vous prie; (*il élève la voix*) et quant à la Suzanne du cabinet, il faudra qu'elle ait la bonté de m'attendre, et le moindre mal qui puisse lui arriver à mon retour....

LA COMTESSE.

En vérité, Monsieur, voilà bien la plus odieuse aventure....(*le comte l'emmène et ferme la porte à la clef.*)

SCENE XIV.

SUZANNE, CHERUBIN.

SUZANNE *sort de l'alcove, accourt au cabinet et parle à la serrure.*

OUVREZ, Chérubin, ouvrez vite, c'est Suzanne; ouvrez et sortez.

CHERUBIN *sort.* Cherubin. Suzanne.

Ah! Suzon, quelle horrible scène!

SUZANNE.

Sortez, vous n'avez pas une minute.

CHERUBIN *effrayé.*

Eh par où sortir?

SUZANNE.

Je n'en sais rien, mais sortez.

CHERUBIN.

S'il n'y a pas d'iſſue ?

SUZANNE.

Après la rencontre de tantôt il vous écraſerait ! et nous ſerions perdues. ---- Courez conter à Figaro...

CHERUBIN.

La fenêtre du jardin n'eſt peut-être pas bien haute.

(il court y regarder.)

SUZANNE *avec effroi.*

Un grand étage ! impoſſible ! ah ma pauvre maîtreſſe ! et mon mariage , ô Ciel !

CHERUBIN *revient.*

Elle donne ſur la melonière ; quitte à gâter une couche ou deux.

SUZANNE *le retient et s'écrie :*

Il va ſe tuer !

CHERUBIN *exalté.*

Dans un goufre allumé, Suzon ! oui je m'y jetterais plutôt que de lui nuire.... Et ce baiſer va me porter bonheur. *(il l'embraſſe et court ſauter par la fenêtre.)*

SCENE XV.

SUZANNE *ſeule, un cri de frayeur.*

AH ! .... *(Elle tombe aſſiſe un moment. Elle va péniblement regarder à la fenêtre et revient.)* Il eſt déjà bien loin. O le petit garnement ! auſſi leſte que

joli! si celui-là manque de femmes.... Prenons sa place au plutôt. (*en entrant dans le cabinet.*) Vous pouvez à présent, monsieur le Comte, rompre la cloison si cela vous amuse; au diantre qui répond un mot. (*elle s'y enferme.*)

SCENE XVI.

LE COMTE, LA COMTESSE *rentrent dans la chambre.*

LE COMTE, *une pince à la main, qu'il jette sur le fauteuil.*

Tout est bien comme je l'ai laissé. Madame, en m'exposant à briser cette porte, réfléchissez aux suites: encore une fois, voulez-vous l'ouvrir?

LA COMTESSE.

Eh, Monsieur, quelle horrible humeur peut altérer ainsi les égards entre deux époux? Si l'amour vous dominait au point de vous inspirer ces fureurs, malgré leur déraison je les excuserais; j'oublierais, peut-être en faveur du motif, ce qu'elles ont d'offensant pour moi. Mais la seule vanité peut-elle jeter dans cet excès un galant homme?

LE COMTE.

Amour ou vanité, vous ouvrirez la porte; ou je vais à l'instant....

LA COMTESSE *au devant.*

Arrêtez, Monsieur, je vous prie. Me croyez-vous capable de manquer à ce que je me dois?

LE COMTE.

Tout ce qu'il vous plaira, Madame ; mais je verrai qui eſt dans ce cabinet.

LA COMTESSE *effrayée.*

Hé bien, Monſieur, vous le verrez. Ecoutez-moi... tranquillement.

LE COMTE.

Ce n'eſt donc pas Suzanne ?

LA COMTESSE *timidement.*

Au moins n'eſt ce pas non plus une perſonne.... dont vous deviez rien redouter.... nous diſpoſions une plaiſanterie.... bien innocente en vérité, pour ce ſoir.... et je vous jure....

LE COMTE.

Et vous me jurez ?

LA COMTESSE.

Que nous n'avions pas plus deſſein de vous offenſer l'un que l'autre.

LE COMTE *vite.*

L'un que l'autre ? c'eſt un homme.

LA COMTESSE.

Un enfant, Monſieur.

LE COMTE.

Hé qui donc ?

LA COMTESSE.

A peine oſai-je le nommer !

LE COMTE *furieux.*

Je le tuerai.

LA COMTESSE.

Grands Dieux !

LE COMTE.

Parlez donc.

LA COMTESSE.

Ce jeune.... Chérubin....

LE COMTE.

Chérubin ! l'insolent ! voilà mes soupçons et le billet expliqués.

LA COMTESSE *joignant les mains.*

Ah ! Monsieur, gardez de penser.....

LE COMTE *frappant du pied.*

(*à part.*) Je trouverai par-tout ce maudit Page ! (*haut.*) Allons, Madame, ouvrez ; je sais tout maintenant. Vous n'auriez pas été si émue en le congédiant ce matin ; il serait parti quand je l'ai ordonné ; vous n'auriez pas mis tant de fausseté dans votre conte de Suzanne ; il ne se serait pas si soigneusement caché, s'il n'y avait rien de criminel.

LA COMTESSE.

Il a craint de vous irriter en se montrant.

LE COMTE, *hors de lui, crie au cabinet.*

Sors donc, petit malheureux !

LA COMTESSE *le prend à bras le corps, en l'éloignant.*

Ah ! Monsieur, Monsieur, votre colère me fait trembler pour lui. N'en croyez pas un injuste soupçon, de grace ; et que le désordre où vous l'allez trouver.....

LE COMTE.

Du désordre !

LA COMTESSE.

Hélas oui ; prêt à s'habiller en femme, une coiffure à moi sur la tête, en veste et sans manteau, le col ouvert, les bras nus ; il allait essayer.....

LE COMTE.

Et vous vouliez garder votre chambre ! Indigne épouse ! ah ! vous la garderez.... long-temps ; mais il faut avant que j'en chasse un insolent, de manière à ne plus le rencontrer nulle part.

LA COMTESSE *se jette à genoux les bras élevés.*

Monsieur le Comte, épargnez un enfant ; je ne me consolerais pas d'avoir causé.....

LE COMTE.

Vos frayeurs aggravent son crime.

LA COMTESSE.

Il n'est pas coupable, il partait : c'est moi qui l'ai fait appeler.

LE COMTE *furieux.*

Levez-vous. Otez-vous..... Tu es bien audacieuse d'oser me parler pour un autre.

LA COMTESSE.

Eh bien ! je m'ôterai, Monsieur, je me lèverai ; je vous remettrai même la clef du cabinet : mais, au nom de votre amour.....

LE COMTE.

De mon amour ! perfide !

LA COMTESSE *se lève et lui présente la clef.*

Promettez-moi que vous laisserez aller cet enfant sans lui faire aucun mal ; et puisse après tout votre courroux tomber sur moi, si je ne vous convaincs pas.....

LE COMTE *prenant la clef.*

Je n'écoute plus rien.

LA COMTESSE *se jette sur une bergère, un mouchoir sur les yeux.*

O ciel ! il va périr !

LE COMTE *ouvre la porte et recule.*

C'est Suzanne !

SCENE XVII.

LA COMTESSE, LE COMTE, SUZANNE.

SUZANNE *sort en riant.*

Je le tuerai, je le tuerai. Tuez-le donc ce méchant Page !

LE COMTE *à part.*

Ah quelle école ! (*regardant la Comtesse qui est restée stupéfaite.*) Et vous aussi, vous jouez l'étonnement ?... Mais peut-être elle n'y est pas seule. (*il entre.*)

SCENE XVIII.

LA COMTESSE *assise*, SUZANNE.

SUZANNE *accourt à sa maîtresse.*

REMETTEZ-VOUS, Madame, il est bien loin, il a fait un saut.....

LA COMTESSE.

Ah, Suzon, je suis morte.

SCENE XIX.

LA COMTESSE *assise*, SUZANNE, LE COMTE.

LE COMTE *sort du cabinet d'un air confus. Après un court silence.*

IL n'y a personne, et pour le coup j'ai tort.— Madame..... vous jouez fort bien la comédie.

SUZANNE *gaiement.*

Et moi, Monseigneur ?

LA COMTESSE, *son mouchoir sur sa bouche pour se remettre, ne parle pas.*

Suzanne. La Comtesse *assise.* Le Comte.

LE COMTE *s'approche.*

Quoi, Madame, vous plaisantiez ?

LA COMTESSE *se remettant un peu.*

Eh ! pourquoi non, Monsieur ?

LE COMTE.

Quel affreux badinage ! et par quel motif, je vous prie ?....

LA COMTESSE.

Vos folies méritent-elles de la pitié ?

LE COMTE.

Nommer folies ce qui touche à l'honneur !

LA COMTESSE *affurant fon ton par degrés.*

Me fuis-je unie à vous pour être éternellement dévouée à l'abandon et à la jaloufie, que vous feul ofez concilier ?

LE COMTE.

Ah ! Madame, c'eft fans ménagement.

SUZANNE.

Madame n'avait qu'à vous laiffer appeler les gens.

LE COMTE.

Tu as raifon, et c'eft à moi de m'humilier.... Pardon, je fuis d'une confufion !....

SUZANNE.

Avouez, Monfeigneur, que vous la méritez un peu!

LE COMTE.

Pourquoi donc ne fortais-tu pas lorfque je t'appelais ? mauvaife !

SUZANNE.

Je me r'habillais de mon mieux, à grand renfort d'épingles, et Madame qui me le défendait avait bien raifon pour le faire.

LE COMTE.

Au lieu de rappeler mes torts, aide-moi plutôt à l'apaifer.

LA COMTESSE.

Non, Monfieur; un pareil outrage ne fe couvre point. Je vais me retirer aux Urfulines, et je vois trop qu'il en eft temps.

LE COMTE.

Le pourriez-vous fans quelques regrets ?

SUZANNE.

Je fuis fure, moi, que le jour du départ ferait la veille des larmes.

LA COMTESSE.

Eh ! quand cela ferait, Suzon ; j'aime mieux le regretter que d'avoir la baffeffe de lui pardonner ; il m'a trop offenfée.

LE COMTE.

Rofine !....

LA COMTESSE.

Je ne la fuis plus cette Rofine que vous avez tant pourfuivie ! je fuis la pauvre comteffe Almaviva, la trifte femme délaiffée, que vous n'aimez plus.

SUZANNE.

Madame !

LE COMTE *fuppliant.*

Par pitié.

LA COMTESSE.

Vous n'en aviez aucune pour moi.

LE COMTE.

Mais auffi ce billet.... il m'a tourné le fang !

LA COMTESSE.

Je n'avais pas consenti qu'on l'écrivît.

LE COMTE.

Vous le saviez ?

LA COMTESSE.

C'est cet étourdi de Figaro.....

LE COMTE.

Il en était ?

LA COMTESSE.

.... Qui l'a remis à Bazile.

LE COMTE.

Qui m'a dit le tenir d'un paysan. O perfide chanteur! lame à deux tranchans ! c'est toi qui paieras pour tout le monde.

LA COMTESSE.

Vous demandez pour vous un pardon que vous refusez aux autres : voilà bien les hommes ! Ah! si jamais je consentais à pardonner en faveur de l'erreur où vous a jeté ce billet, j'exigerais que l'amnistie fût générale.

LE COMTE.

Hé bien, de tout mon cœur, Comtesse. Mais comment réparer une faute aussi humiliante?

LA COMTESSE *se lève.*

Elle l'était pour tous deux.

LE COMTE.

Ah! dites pour moi seul. — Mais je suis encore à

concevoir comment les femmes prennent ſi vîte et ſi juſte l'air et le ton des circonſtances. Vous rougiſſiez, vous pleuriez, votre viſage était défait..... D'honneur il l'eſt encore.

LA COMTESSE *s'efforçant de ſourire.*

Je rougiſſais..... du reſſentiment de vos ſoupçons. Mais les hommes ſont-ils aſſez délicats pour diſtinguer l'indignation d'une ame honnête outragée, d'avec la confuſion qui naît d'une accuſation méritée ?

LE COMTE *ſouriant.*

Et ce Page en déſordre, en veſte et preſque nu.....

LA COMTESSE *montrant Suzanne.*

Vous le voyez devant vous. N'aimez-vous pas mieux l'avoir trouvé que l'autre ? en général, vous ne haïſſez pas de rencontrer celui-ci.

LE COMTE *riant plus fort.*

Et ces prières, ces larmes feintes.....

LA COMTESSE.

Vous me faites rire, et j'en ai peu d'envie.

LE COMTE.

Nous croyons valoir quelque choſe en politique, et nous ne ſommes que des enfans. C'eſt vous, c'eſt vous, Madame, que le Roi devrait envoyer en ambaſſade à Londres! Il faut que votre ſexe ait fait une étude bien réfléchie de l'art de ſe compoſer pour réuſſir à ce point!

LA COMTESSE.

C'eſt toujours vous qui nous y forcez.

SUZANNE.

Laiſſez-nous priſonniers ſur parole, et vous verrez ſi nous ſommes gens d'honneur.

LA COMTESSE.

Briſons là, monſieur le Comte. J'ai peut-être été trop loin; mais mon indulgence, en un cas auſſi grave, doit au moins m'obtenir la vôtre.

LE COMTE.

Mais vous répéterez que vous me pardonnez.

LA COMTESSE.

Eſt-ce que je l'ai dit, Suzon?

SUZANNE.

Je ne l'ai pas entendu, Madame.

LE COMTE.

Hé bien, que ce mot vous échappe.

LA COMTESSE.

Le méritez-vous donc, ingrat?

LE COMTE.

Oui, par mon repentir.

SUZANNE.

Soupçonner un homme dans le cabinet de Madame!

LE COMTE.

Elle m'en a ſi ſévèrement puni!

SUZANNE.

Ne pas s'en fier à elle quand elle dit que c'eſt ſa camariſte!

LE COMTE.

Roſine, êtes-vous donc implacable?

LA COMTESSE.

Ah! Suzon! que je ſuis faible! quel exemple je te donne! (*tendant la main au Comte*) On ne croira plus à la colère des femmes.

SUZANNE.

Bon! Madame, avec eux ne faut-il pas toujours en venir là?

LE COMTE *baiſe ardemment la main de ſa femme.*

SCENE XX.

SUZANNE, FIGARO, LA COMTESSE, LE COMTE.

FIGARO *arrivant tout eſſouflé.*

On diſait Madame incommodée. Je ſuis vite accouru....je vois avec joie qu'il n'en eſt rien.

LE COMTE *sèchement.*

Vous êtes fort attentif!

FIGARO.

Et c'eſt mon devoir. Mais puiſqu'il n'en eſt rien, Monſeigneur, tous vos jeunes vaſſaux des deux ſexes ſont en bas avec les violons et les cornemuſes,

attendant

attendant pour m'accompagner, l'inftant où vous permettrez que je mène ma fiancée.....

LE COMTE.

Et qui furveillera la Comteffe au château ?

FIGARO.

La veiller! elle n'eft pas malade.

LE COMTE.

Non; mais cet homme abfent qui doit l'entretenir?

FIGARO.

Quel homme abfent ?

LE COMTE.

L'homme du billet que vous avez remis à Bazile.

FIGARO.

Qui dit cela?

LE COMTE.

Quand je ne le faurais pas d'ailleurs, fripon! ta phyfionomie qui t'accufe me prouverait déjà que tu mens.

FIGARO.

S'il eft ainfi, ce n'eft pas moi qui mens, c'eft ma phyfionomie.

SUZANNE.

Va, mon pauvre Figaro ! n'ufes pas ton éloquence en défaites; nous avons tout dit.

FIGARO.

Et quoi dit? vous me traitez comme Bazile!

SUZANNE.

Que tu avais écrit le billet de tantôt pour faire

accroire à Monſeigneur, quand il entrerait, que le petit Page était dans ce cabinet où je me ſuis enfermée.

LE COMTE.

Qu'as-tu à répondre ?

LA COMTESSE.

Il n'y a rien plus rien à cacher, Figaro; le badinage eſt conſommé.

FIGARO *cherchant à deviner.*

Le badinage.... eſt conſommé ?

LE COMTE.

Oui, conſommé. Que dis-tu là-deſſus ?

FIGARO.

Moi ! je dis.... que je voudrais bien qu'on en pût dire autant de mon mariage; et ſi vous l'ordonnez...

LE COMTE.

Tu conviens donc enfin du billet ?

FIGARO.

Puiſque Madame le veut, que Suzanne le veut, que vous le voulez vous-même, il faut bien que je le veuille auſſi : mais à votre place, en vérité, Monſeigneur, je ne croirais pas un mot de tout ce que nous vous diſons.

LE COMTE.

Toujours mentir contre l'évidence ! à la fin cela m'irrite.

LA COMTESSE *en riant.*

Eh, ce pauvre garçon ! pourquoi voulez-vous, Monſieur, qu'il diſe une fois la vérité ?

FIGARO *bas à Suzanne.*

Je l'avertis de ſon danger ; c'eſt tout ce qu'un honnête homme peut faire.

SUZANNE *bas.*

As-tu vu le petit Page ?

FIGARO *bas.*

Encore tout froiſſé.

SUZANNE *bas.*

Ah, Pécaïre !

LA COMTESSE.

Allons, monſieur le Comte, ils brûlent de s'unir : leur impatience eſt naturelle ! entrons pour la cérémonie.

LE COMTE *à part.*

Et Marceline, Marceline.... (*haut*) je voudrais être.... au moins vêtu.

LA COMTESSE.

Pour nos gens ! eſt-ce que je le ſuis ?

SCENE XXI.

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE, LE COMTE, ANTONIO.

ANTONIO, *demi-gris, tenant un pot de giroflées écraſées.*

MONSEIGNEUR ! Monſeigneur !

F 2

LE COMTE.

Que me veux-tu, Antonio ?

ANTONIO.

Faites donc une fois griller les croifées qui donnent fur mes couches. On jette toutes fortes de chofes par ces fenêtres ; et tout à l'heure encore on vient d'en jeter un homme.

LE COMTE.

Par ces fenêtres ?

ANTONIO.

Regardez comme on arrange mes giroflées !

SUZANNE *bas à Figaro.*

Alerte, Figaro ! alerte.

FIGARO.

Monfeigneur, il eft gris dès le matin.

ANTONIO.

Vous n'y êtes pas. C'eft un petit refte d'hier. Voilà comme on fait des jugemens.... ténébreux.

LE COMTE *avec feu.*

Cet homme ! cet homme ! où eft-il ?

ANTONIO.

Où il eft ?

LE COMTE.

Oui.

ANTONIO.

C'eft ce que je dis. Il faut me le trouver, déjà. Je fuis votre domeftique ; il n'y a que moi qui prends

ſoin de votre jardin ; il y tombe un homme, et vous ſentez.... que ma réputation en eſt effleurée.

SUZANNE *bas à Figaro.*

Détourne, détourne.

FIGARO.

Tu boiras donc toujours ?

ANTONIO.

Et ſi je ne buvais pas, je deviendrais enragé.

LA COMTESSE.

Mais en prendre ainſi ſans beſoin.....

ANTONIO.

Boire ſans ſoif et faire l'amour en tout temps, Madame ; il n'y a que çà qui nous diſtingue des autres bêtes.

LE COMTE *vivement.*

Répons-moi donc, où je vais te chaſſer.

ANTONIO.

Eſt-ce que je m'en irais ?

LE COMTE.

Comment donc ?

ANTONIO *ſe touchant le front.*

Si vous n'avez pas aſſez de çà pour garder un bon domeſtique, je ne ſuis pas aſſez bête, moi, pour renvoyer un ſi bon maître.

LE COMTE *le ſecoue avec colère.*

On a, dis-tu, jeté un homme par cette fenêtre ?

ANTONIO.

Oui, mon Excellence, tout à l'heure, en vefte blanche, et qui s'eft enfui, jarni, courant......

LE COMTE *impatienté.*

Après ?

ANTONIO.

J'ai bien voulu courir après; mais je me fuis donné contre la grille une fi fière gourde à la main, que je ne peux plus remuer ni pied ni patte de ce doigt-là.

(*levant le doigt.*)

LA COMTESSE.

Au moins tu reconnaîtrais l'homme ?

ANTONIO.

Oh! que oui-dà!... fi je l'avais vu, pourtant.

SUZANNE *bas à Figaro.*

Il ne l'a pas vu.

FIGARO.

Voilà bien du train pour un pot de fleurs! combien te faut-il, pleurard! avec ta giroflée? Il eft inutile de chercher, Monfeigneur; c'eft moi qui ai fauté.

LE COMTE.

Comment c'eft vous !

ANTONIO.

Combien te faut-il, pleurard? Votre corps a donc bien grandi depuis ce temps-là? car je vous ai trouvé beaucoup plus moindre et plus fluet!

FIGARO.

Certainement; quand on ſaute on ſe pelotone...

ANTONIO.

M'eſt avis que c'était plutôt..... qui dirait, le gringalet de Page.

LE COMTE.

Chérubin, tu veux dire ?

FIGARO.

Oui, revenu tout exprès avec ſon cheval, de la porte de Séville, où peut-être il eſt déjà.

ANTONIO.

O! non, je ne dis pas çà, je ne dis pas çà; je n'ai pas vu ſauter de cheval, car je le dirai de même.

LE COMTE.

Quelle patience!

FIGARO.

J'étais dans la chambre des femmes en veſte blanche : il fait un chaud!.... J'attendais là ma Suzanette, quand j'ai ouï tout à coup la voix de Monſeigneur et le grand bruit qui ſe feſait: je ne ſais quelle crainte m'a ſaiſi à l'occaſion de ce billet; et s'il faut avouer ma bêtiſe, j'ai ſauté ſans réflexion ſur les couches, où je me ſuis même un peu foulé le pied droit. (*il frotte ſon pied.*)

ANTONIO.

Puiſque c'eſt vous, il eſt juſte de vous rendre ce brinborion de papier qui a coulé de votre veſte en tombant.

LE COMTE *ſe jette deſſus.*

Donne-le moi. (*il ouvre le papier et le referme.*)

FIGARO, *à part.*

Je ſuis pris.

LE COMTE *à Figaro.*

La frayeur ne vous aura pas fait oublier ce que contient ce papier ni comment il ſe trouvait dans votre poche ?

FIGARO *embarraſſé fouille dans ſes poches et en tire des papiers.*

Non ſurement .... mais c'eſt que j'en ai tant ; il faut répondre à tout .... (*il regarde un des papiers.*) Ceci ? ah ! c'eſt une lettre de Marceline en quatre pages ; elle eſt belle ! .... Ne ferait-ce pas la requête de ce pauvre braconnier en priſon ? ... non, la voici.... J'avais l'état des meubles du petit château dans l'autre poche....

(*Le Comte r'ouvre le papier qu'il tient.*)

LA COMTESSE, *bas à Suzanne.*

Ah dieux ! Suzon, c'eſt le brevet d'officier.

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Tout eſt perdu, c'eſt le brevet.

LE COMTE *replie le papier.*

Hé bien ! l'homme aux expédiens, vous ne devinez pas ?

Antonio.
Figaro.
Suzanne.
La Comteſſe.
Le Comte.

ANTONIO *s'approchant de Figaro.*

Monſeigneur dit ſi vous ne devinez pas?

FIGARO *le repouſſe.*

Fi donc, vilain, qui me parle dans le nez!

L E C O M T E.

Vous ne vous rappelez pas ce que ce peut être ?

F I G A R O.

A h a h a h a h ! *Povero* ! ce fera le brevet de ce malheureux enfant qu'il m'avait remis, et que j'ai oublié de lui rendre. Oh oh oh oh ! étourdi que je fuis ! que fera-il fans fon brevet ? Il faut courir.....

L E C O M T E.

Pourquoi vous l'aurait-il remis ?

F I G A R O *embarraffé*.

Il.... défirait qu'on y fît quelque chofe.

L E C O M T E *regarde fon papier*.

Il n'y manque rien.

L A C O M T E S S E, *bas à Suzanne*.

Le cachet.

S U Z A N N E, *bas à Figaro*.

Le cachet y manque.

L E C O M T E *à Figaro*.

Vous ne répondez pas ?

F I G A R O.

C'eft.... qu'en effet il y manque peu de chofe. Il dit que c'eft l'ufage.

L E C O M T E.

L'ufage ! l'ufage ! l'ufage de quoi ?

F I G A R O.

D'y appofer le fceau de vos armes. Peut-être auffi que cela ne valait pas la peine.



LE COMTE *r'ouvre le papier et le chiffonne de colère.*

Allons, il eſt écrit que je ne ſaurai rien. (*à part.*) C'eſt ce Figaro qui les mène, et je ne m'en vengerais pas !

(*il veut ſortir avec dépit.*)

FIGARO *l'arrêtant.*

Vous ſortez ſans ordonner mon mariage ?

SCENE XXII.

BAZILE, BARTHOLO, MARCELINE, FIGARO, LE COMTE, GRIPE-SOLEIL, LA COMTESSE, SUZANNE, ANTONIO, *Valets du Comte, ſes Vaſſaux.*

MARCELINE *au Comte.*

Ne l'ordonnez pas, Monſeigneur; avant de lui faire grace, vous nous devez juſtice. Il a des engagemens avec moi.

LE COMTE, *à part.*

Voilà ma vengeance arrivée.

FIGARO.

Des engagemens ? de quelle nature ? expliquez-vous ?

MARCELINE.

Oui, je m'expliquerai, malhonnête !

(*La Comteſſe s'aſſied ſur une bergère; Suzanne eſt derrière elle.*)

LE COMTE.

De quoi s'agit-il, Marceline ?

MARCELINE.

D'une obligation de mariage.

FIGARO.

Un billet, voilà tout, pour de l'argent prêté.

MARCELINE *au Comte.*

Sous condition de m'épouſer. Vous êtes un grand ſeigneur, le premier juge de la province......

LE COMTE.

Préſentez-vous au tribunal ; j'y rendrai juſtice à tout le monde.

BAZILE *montrant Marceline.*

En ce cas, votre grandeur permet que je faſſe auſſi valoir mes droits ſur Marceline ?

LE COMTE, *à part.*

Ah ! voilà mon fripon du billet.

FIGARO.

Autre fou de la même eſpèce !

LE COMTE *en colère à Bazile.*

Vos droits ! vos droits ! il vous convient bien de parler devant moi, maître ſot !

ANTONIO *frappant dans ſa main.*

Il ne l'a, ma foi, pas manqué du premier coup : c'eſt ſon nom.

LE COMTE.

Marceline, on ſuſpendra tout juſqu'à l'examen

de vos titres, qui fe fera publiquement dans la grand'falle d'audience. Honnête Bazile ! agent fidèle et fûr ! allez au bourg chercher les gens du fiége.

BAZILE.

Pour fon affaire ?

LE COMTE.

Et vous m'amènerez le payfan du billet.

BAZILE.

Eft-ce que je le connais ?

LE COMTE.

Vous réfiftez !

BAZILE.

Je ne fuis pas entré au château pour en faire les commiffions.

LE COMTE.

Quoi donc ?

BAZILE.

Homme à talent fur l'orgue du village, je montre le clavecin à Madame, à chanter à fes femmes, la mandoline aux pages ; et mon emploi, fur-tout, eft d'amufer votre compagnie avec ma guitare, quand il vous plaît me l'ordonner.

GRIPE-SOLEIL *s'avance.*

J'irai bien, Monfigneu, fi cela vous plaira ?

LE COMTE.

Quel eft ton nom et ton emploi ?

GRIPE-SOLEIL.

Je fuis Gripe-Soleil, mon bon figneu ; le petit

patouriau des chèvres, commandé pour le feu d'artifice. C'eſt fête aujourd'hui dans le troupiau; et je ſais ous-ce-qu'eſt toute l'enragée boutique à procès du pays.

LE COMTE.

Ton zèle me plaît; vas-y; mais vous, (*à Bazile*) accompagnez Monſieur en jouant de la guitare, et chantant pour l'amuſer en chemin; il eſt de ma compagnie.

GRIPE-SOLEIL *joyeux.*

Oh, moi, je ſuis de la....

(*Suzanne l'apaiſe de la main en lui montrant la Comteſſe.*)

BAZILE *ſurpris.*

Que j'accompagne Gripe-Soleil en jouant?...

LE COMTE.

C'eſt votre emploi: partez, ou je vous chaſſe.

(*Il ſort.*)

SCENE XXIII.

Les Acteurs précédens, excepté le Comte.

BAZILE *à lui-même.*

AH! je n'irai pas lutter contre le pot de fer, moi qui ne ſuis....

FIGARO.

Qu'une cruche.

BAZILE, *à part.*

Au lieu d'aider à leur mariage, je m'en vais aſſurer le mien avec Marceline. (*à Figaro.*) Ne conclus rien, crois-moi, que je ne ſois de retour. (*il va prendre la guitare ſur le fauteuil du fond.*)

FIGARO *le ſuit.*

Conclure! oh! va, ne crains rien; quand même tu ne reviendrais jamais.... tu n'as pas l'air en train de chanter; veux-tu que je commence?... allons, gai! haut la-mi-la pour ma fiancée. (*il ſe met en marche à reculons, danſe en chantant la ſéguedille ſuivante; Bazile accompagne, et tout le monde le ſuit.*)

SEGUEDILLE: *air noté.*

Je préfère à richeſſe
La ſageſſe
De ma Suzon;
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon.
Auſſi ſa gentilleſſe
Eſt maîtreſſe
De ma raiſon;
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon.

(*Le bruit s'éloigne, on n'entend pas le reſte.*)

SCENE XXIV.

SUZON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE *dans sa bergère.*

Vous voyez, Suzanne, la jolie scène que votre étourdi m'a value avec son billet.

SUZANNE.

Ah! Madame, quand je suis rentrée du cabinet, si vous aviez vu votre visage! il s'est terni tout à coup; mais ce n'a été qu'un nuage; et par degrés vous êtes devenue rouge, rouge, rouge!

LA COMTESSE.

Il a donc sauté par la fenêtre?

SUZANNE.

Sans hésiter, le charmant enfant! léger.... comme une abeille.

LA COMTESSE.

Ah ce fatal jardinier! Tout cela m'a remuée au point.... que je ne pouvois rassembler deux idées.

SUZANNE.

Ah! Madame, au contraire; et c'est-là que j'ai vu combien l'usage du grand monde donne d'aisance aux dames comme il faut, pour mentir sans qu'il y paraisse.

LA COMTESSE.

Crois-tu que le Comte en soit la dupe? et s'il trouvait cet enfant au château!

SUZANNE.

Je vais recommander de le cacher ſi bien....

LA COMTESSE.

Il faut qu'il parte. Après ce qui vient d'arriver, vous croyez bien que je ne ſuis pas tentée de l'envoyer au jardin à votre place.

SUZANNE.

Il eſt certain que je n'irai pas non plus. Voilà donc mon mariage encore une fois.....

LA COMTESSE *ſe lève.*

Attends... Au lieu d'un autre ou de toi, ſi j'y allais moi-même.

SUZANNE.

Vous, Madame?

LA COMTESSE.

Il n'y aurait perſonne d'expoſé.... le Comte alors ne pourrait nier.... Avoir puni ſa jalouſie et lui prouver ſon infidélité! cela ferait.... Allons, le bonheur d'un premier haſard m'enhardit à tenter le ſecond. Fais-lui ſavoir promptement que tu te rendras au jardin; mais ſur-tout que perſonne.....

SUZANNE.

Ah! Figaro.

LA COMTESSE.

Non, non; il voudrait mettre ici du ſien.... Mon maſque de velours et ma canne, que j'aille y rêver ſur la terraſſe. (*Suzanne entre dans le cabinet de toilette.*)

SCENE

SCENE XXV.

LA COMTESSE *seule.*

Il eſt aſſez effronté mon petit projet! (*elle ſe retourne.*) Ah le ruban! mon joli ruban! je t'oubliais! (*elle le prend ſur ſa bergère et le roule.*) Tu ne me quitteras plus.... tu me rappelleras la ſcène où ce malheureux enfant.... Ah! monſieur le Comte, qu'avez-vous fait? ... et moi, que fais-je en ce moment?

SCENE XXVI.

LA COMTESSE, SUZANNE.

(*La Comteſſe met furtivement le ruban dans ſon ſein.*)

SUZANNE.

Voici la canne et votre loup.

LA COMTESSE.

Souviens-toi que je t'ai défendu d'en dire un mot à Figaro.

SUZANNE *avec joie.*

Madame, il eſt charmant votre projet. Je viens d'y réfléchir. Il rapproche tout, termine tout, embraſſe tout; et quelque choſe qui arrive, mon mariage eſt maintenant certain. (*elle baiſe la main de ſa maîtreſſe.*)

(*Elles ſortent.*)

Fin du ſecond acte.

Pendant l'entr'acte, des valets arrangent la ſalle d'audience : on apporte les deux banquettes à doſſier des avocats, que l'on place aux deux côtés du théâtre, de façon que le paſſage ſoit libre par derrière. On poſe une eſtrade à deux marches dans le milieu du théâtre vers le fond, ſur laquelle on place le fauteuil du Comte. On met la table du greffier et ſon tabouret de côté ſur le devant, et des ſiéges pour Brid'oiſon et d'autres juges, des deux côtés de l'eſtrade du Comte.

ACTE III.

Le théâtre représente une salle du château, appelée salle du trône, et servant de salle d'audience, ayant sur le côté une impériale en dais, et dessous, le portrait du roi.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, PEDRILLE *en veste et botté, tenant un paquet cacheté.*

LE COMTE, *vîte.*

M'AS-TU bien entendu?

PEDRILLE.

Excellence, oui. (*il sort.*)

SCENE II.

LE COMTE *seul, criant.*

PEDRILLE?

SCENE III.

LE COMTE, PEDRILLE *revient.*

PEDRILLE.

EXCELLENCE?

LE COMTE.

On ne t'a pas vu?

PEDRILLE.

Ame qui vive.

LE COMTE.

Prenez le cheval barbe.

PEDRILLE.

Il eſt à la grille du potager, tout ſellé.

LE COMTE.

Ferme, d'un trait, juſqu'à Séville.

PEDRILLE.

Il n'y a que trois lieues, elles ſont bonnes.

LE COMTE.

En deſcendant, ſachez ſi le Page eſt arrivé.

PEDRILLE.

Dans l'hôtel ?

LE COMTE.

Oui ; ſur-tout depuis quel temps ?

PEDRILLE.

J'entends.

LE COMTE.

Remets-lui ſon brevet, et reviens vîte.

PEDRILLE.

Et s'il n'y était pas ?

LE COMTE.

Revenez plus vîte, et m'en rendez compte : allez.

SCENE IV.

LE COMTE *ſeul, marche en rêvant.*

J'AI fait une gaucherie en éloignant Bazile !.... la

colère n'eſt bonne à rien. — Ce billet remis par lui, qui m'avertit d'une entrepriſe ſur la comteſſe ; la Camariſte enfermée quand j'arrive ; la maitreſſe affectée d'une terreur fauſſe ou vraie ; un homme qui ſaute par la fenêtre, et l'autre après qui avoue.... ou qui prétend que c'eſt lui..... le fil m'échappe. Il y a là-dedans une obſcurité..... Des libertés chez mes vaſſaux, qu'importe à gens de cette étoffe ? Mais la Comteſſe ! ſi quelque inſolent attentait.... où m'égarai-je ? En vérité quand la tête ſe monte, l'imagination la mieux réglée devient folle comme un rêve ! — Elle s'amuſait ; ces ris étouffés, cette joie mal éteinte ! — Elle ſe reſpecte, et mon honneur..... où diable on l'a placé ! De l'autre part où ſuis-je ? Cette friponne de Suzanne a-t-elle trahi mon ſecret ? comme il n'eſt pas encore le ſien.... Qui donc m'enchaîne à cette fantaiſie ? j'ai voulu vingt fois y renoncer...... Etrange effet de l'irréſolution ! ſi je la voulais ſans débat, je la déſirerais mille fois moins. — Ce Figaro ſe fait bien attendre ! il faut le ſonder adroitement, (*Figarò paraît dans le fond ; il s'arrête*) et tâcher, dans la converſation que je vais avoir avec lui, de démêler, d'une manière détournée, s'il eſt inſtruit ou non de mon amour pour Suzanne ;

SCENE V.

LE COMTE, FIGARO.

FIGARO *à part.*

Nous y voilà.

LE COMTE.

..... s'il en fait par elle un seul mot.....

FIGARO, *à part.*

Je m'en suis douté.

LE COMTE.

..... je lui fait épouser la vieille,

FIGARO, *à part.*

Les amours de monsieur Bazile.

LE COMTE.

.... et voyons ce que nous ferons de la jeune.

FIGARO, *à part.*

Ah ! ma femme, s'il vous plaît.

LE COMTE *se retourne.*

Hein ? quoi ? qu'est-ce que c'est ?

FIGARO *s'avance.*

Moi, qui me rends à vos ordres.

LE COMTE.

Et pourquoi ces mots ?

FIGARO.

Je n'ai rien dit.

LE COMTE *répète.*

Ma femme, s'il vous plaît ?

FIGARO.

C'eſt.... la fin d'une réponſe que je faiſais: *allez le dire à ma femme, s'il vous plaît:*

LE COMTE *ſe promène.*

Sa femme!.... Je voudrais bien ſavoir quelle affaire peut arrêter Monſieur, quand je le fais appeler?

FIGARO *feignant d'aſſurer ſon habillement.*

Je m'étais ſali ſur ces couches en tombant; je me changeais.

LE COMTE.

Faut-il une heure?

FIGARO.

Il faut le temps.

LE COMTE.

Les domeſtiques ici.... ſont plus longs à s'habiller que les maîtres!

FIGARO.

C'eſt qu'ils n'ont point de valets pour les y aider.

LE COMTE.

.... Je n'ai pas trop compris ce qui vous avait forcé tantôt de courir un danger inutile, en vous jetant....

FIGARO.

Un danger! on dirait que je me ſuis engouffré tout vivant....

LE COMTE.

Eſſayez de me donner le change, en feignant de le prendre, inſidieux valet! vous entendez

fort bien que ce n'eſt pas le danger qui m'inquiéte, mais le motif.

FIGARO.

Sur un faux avis, vous arrivez furieux, renverſant tout, comme le torrent de *la Morena;* vous cherchez un homme; il vous le faut, ou vous allez briſer les portes, enfoncer les cloiſons; je me trouve-là par haſard; qui ſait dans votre emportement ſi....

LE COMTE *interrompant.*

Vous pouviez fuir par l'eſcalier.

FIGARO.

Et vous, me prendre au corridor.

LE COMTE *en colère.*

Au corridor! (*à part*) je m'emporte, et nuis à ce que je veux ſavoir.

FIGARO, *à part.*

Voyons-le venir, et jouons ſerré.

LE COMTE *radouci.*

Ce n'eſt pas ce que je voulais dire, laiſſons cela. J'avais.... oui, j'avais quelqu'envie de t'emmener à Londres, courrier de dépêches.... mais toutes réflexions faites.....

FIGARO.

Monſeigneur a changé d'avis?

LE COMTE.

Premièrement, tu ne ſais pas l'anglais.

FIGARO.

Je ſais *God-dam.*

LE COMTE.

Je n'entends pas.

FIGARO.

Je dis que je ſais *God-dam.*

LE COMTE.

Hé bien?

FIGARO.

Diable! c'eſt une belle langue que l'anglais; il en faut peu pour aller loin: avec *God-dam* en Angleterre, on ne manque de rien nulle part. —— Voulez-vous tâter d'un poulet gras? entrez dans une taverne, et faites ſeulement ce geſte au garçon; (*il tourne la broche*) *God-dam!* on vous apporte un pied de bœuf ſalé ſans pain. C'eſt admirable! Aimez-vous à boire un coup d'excellent Bourgogne ou de Clairet? rien que celui-ci; (*il débouche une bouteille*) *God-dam!* on vous ſert un pot de bierre en bel étain, la mouſſe aux bords: quelle ſatisfaction! Rencontrez-vous une de ces jolies perſonnes qui vont trottant menu, les yeux baiſſés, coudes en arrière, en tortillant un peu des hanches; mettez mignardement tous les doigts unis ſur la bouche; ah! *God-dam!* elle vous ſangle un ſoufflet de crocheteur: preuve qu'elle entend. Les Anglais, à la vérité, ajoutent par-ci, par-là quelques autres mots en converſant; mais il eſt

bien aisé de voir que *God-dam* est le fond de la langue ; et si Monseigneur n'a pas d'autre motif de me laisser en Espagne.....

LE COMTE, *à part.*

Il veut venir à Londres ; elle n'a pas parlé.

FIGARO, *à part.*

Il croit que je ne sais rien ; travaillons-le un peu dans son genre.

LE COMTE.

Quel motif avait la comtesse pour me jouer un pareil tour ?

FIGARO.

Ma foi, Monseigneur, vous le savez mieux que moi.

LE COMTE.

Je la préviens sur tout, et la comble de présens.

FIGARO.

Vous lui donnez, mais vous êtes infidèle. Sait-on gré du superflu à qui nous prive du nécessaire ?

LE COMTE.

..... Autrefois tu me disais tout.

FIGARO.

Et maintenant je ne vous cache rien.

LE COMTE.

Combien la Comtesse t'a-t-elle donné pour cette belle association ?

FIGARO.

Combien me donnâtes-vous pour la tirer des

mains du Docteur! tenez, Monſeigneur, n'humilions pas l'homme qui nous ſert bien, crainte d'en faire un mauvais valet.

LE COMTE.

Pourquoi faut-il qu'il y ait toujours du louche en ce que tu fais ?

FIGARO.

C'eſt qu'on en voit par-tout quand on cherche des torts.

LE COMTE.

Une réputation déteſtable !

FIGARO.

Et ſi je vaux mieux qu'elle ? y a-t-il beaucoup de ſeigneurs qui puiſſent en dire autant ?

LE COMTE.

Cent fois je t'ai vu marcher à la fortune, et jamais aller droit.

FIGARO.

Comment voulez-vous ? la foule eſt là : chacun veut courir, on ſe preſſe, on pouſſe, on coudoie, on renverſe, arrive qui peut ; le reſte eſt écraſé. Auſſi, c'eſt fait ; pour moi j'y renonce.

LE COMTE.

A la fortune ? (*à part*) Voici du neuf.

FIGARO.

(*à part*) A mon tour maintenant. (*haut*) Votre Excellence m'a gratifié de la conciergerie du châ-

teau ; c'eſt un fort joli ſort : à la vérité je ne ſerai pas le courrier étrenné des nouvelles intéreſſantes ; mais en revanche, heureux avec ma femme au fond de l'Andalouſie.....

LE COMTE.

Qui t'empêcherait de l'emmener à Londres ?

FIGARO.

Il faudrait la quitter ſi ſouvent, que j'aurais bientôt du mariage par-deſſus la tête.

LE COMTE.

Avec du caractère et de l'eſprit, tu pourrais un jour t'avancer dans les bureaux.

FIGARO.

De l'eſprit pour s'avancer ? Monſeigneur ſe rit du mien. Médiocre et rampant ; et l'on arrive à tout.

LE COMTE.

.... Il ne faudrait qu'étudier un peu ſous moi la politique.

FIGARO.

Je la ſais.

LE COMTE.

Comme l'anglais, le fond de la langue !

FIGARO.

Oui, s'il y avait de quoi ſe vanter. Mais feindre d'ignorer ce qu'on ſait, de ſavoir tout ce qu'on ignore ; d'entendre ce qu'on ne comprend pas, de ne point ouïr ce qu'on entend ; ſur-tout

de pouvoir au-delà de ses forces : avoir souvent pour grand secret de cacher qu'il n'y en a point : s'enfermer pour tailler des plumes, et paraître profond quand on n'est, comme on dit, que vide et creux : jouer bien ou mal un personnage ; répandre des espions et pensionner des traîtres ; amolir des cachets ; intercepter des lettres ; et tâcher d'anoblir la pauvreté des moyens par l'importance des objets : voilà toute la politique, ou je meure !

LE COMTE.

Eh ! c'est l'intrigue que tu définis !

FIGARO.

La politique, l'intrigue, volontiers ; mais comme je les crois un peu germaines, en fasse qui voudra. *J'aime mieux ma mie au gué*, comme dit la chanson du bon roi.

LE COMTE *à part.*

Il veut rester. J'entends.... Suzanne m'a trahi.

FIGARO, *à part.*

Je l'enfile, et le paye en sa monnaie.

LE COMTE.

Ainsi tu espères gagner ton procès contre Marceline ?

FIGARO.

Me feriez-vous un crime de refuser une vieille fille, quand votre Excellence se permet de nous souffler toutes les jeunes ?

LE COMTE *raillant.*

Au tribunal, le magiſtrat s'oublie, et ne voit plus que l'ordonnance.

FIGARO.

Indulgente aux grands, dure aux petits.....

LE COMTE.

Crois-tu donc que je plaiſante?

FIGARO.

Eh! qui le ſait, Monſeigneur? *Tempo e galant'upmo,* dit l'Italien; il dit toujours la vérité: c'eſt lui qui m'apprendra qui me veut du mal ou du bien.

LE COMTE *à part.*

Je vois qu'on lui a tout dit; il épouſera la duègne.

FIGARO *à part.*

Il a joué au fin avec moi; qu'a-t-il appris?

SCENE VI.

LE COMTE, UN LAQUAIS, FIGARO.

LE LAQUAIS *annonçant.*

DOM Guſman Brid'oiſon.

LE COMTE.

Brid'oiſon?

FIGARO.

Eh! ſans doute. C'eſt le juge ordinaire; le lieutenant du ſiége; votre prud'homme.

LE COMTE.

Qu'il attende.

(*Le laquais ſort.*)

SCENE VII.

LE COMTE, FIGARO.

FIGARO *reste un moment à regarder le Comte qui rêve.*

EST-CE-LA ce que Monſeigneur voulait ?

LE COMTE *revenant à lui.*

Moi ? .... je diſais d'arranger ce ſalon pour l'audience publique.

FIGARO.

Hé, qu'eſt-ce qu'il manque ? le grand fauteuil pour vous, de bonnes chaiſes aux prud'hommes, le tabouret du greffier, deux banquettes aux avocats, le plancher pour le beau monde, et la canaille derrière. Je vais renvoyer les frotteurs.

(*Il ſort.*)

SCENE VIII.

LE COMTE *ſeul.*

LE maraut m'embarraſſait ! en diſputant, il prend ſon avantage, il vous ſerre, vous enveloppe... Ah friponne et fripon ! vous vous entendez pour me jouer ? ſoyez amis, ſoyez amans, ſoyez ce qu'il vous plaira, j'y conſens ; mais, parbleu, pour époux....

SCENE IX.

SUZANNE, LE COMTE.

SUZANNE, *eſſouflée.*

MONSEIGNEUR.... pardon, Monſeigneur.

LE COMTE *avec humeur.*

Qu'eſt-ce qu'il y a, Mademoiſelle?

SUZANNE.

Vous êtes en colère!

LE COMTE.

Vous voulez quelque choſe apparemment?

SUZANNE *timidement.*

C'eſt que ma maîtreſſe a ſes vapeurs. J'accourais vous prier de nous prêter votre flacon d'éther. Je l'aurais rapporté dans l'inſtant.

LE COMTE *le lui donne.*

Non, non, gardez-le pour vous-même. Il ne tardera pas à vous être utile.

SUZANNE.

Eſt-ce que les femmes de mon état ont les vapeurs, donc? c'eſt un mal de condition qu'on ne prend que dans les boudoirs.

LE COMTE.

Une fiancée bien épriſe, et qui perd ſon futur....

SUSANNE.

En payant Marceline, avec la dot que vous m'avez promiſe.....

LE COMTE.

Que je vous ai promiſe, moi?

SUZANNE *baiſſant les yeux.*

Monſeigneur, j'avais cru l'entendre.

LE

LE COMTE.

Oui, si vous consentiez à m'entendre vous-même.

SUZANNE *les yeux baissés.*

Et n'est-ce pas mon devoir d'écouter son Excellence ?

LE COMTE.

Pourquoi donc, cruelle fille ! ne me l'avoir pas dit plutôt ?

SUZANNE.

Est-il jamais trop tard pour dire la vérité ?

LE COMTE.

Tu te rendrais sur la brune au jardin ?

SUZANNE.

Est-ce que je ne m'y promène pas tous les soirs ?

LE COMTE.

Tu m'as traité ce matin si durement !

SUZANNE.

Ce matin ? — et le Page derrière le fauteuil ?

LE COMTE.

Elle a raison, je l'oubliais. Mais pourquoi ce refus obstiné, quand Bazile, de ma part ? . . . .

SUZANNE.

Quelle nécessité qu'un Bazile ? . . . .

LE COMTE.

Elle a toujours raison. Cependant il y a un certain Figaro à qui je crains bien que vous n'ayez tout dit !

SUZANNE.

Dame! oui, je lui dis tout, — hors ce qu'il faut lui taire.

LE COMTE *en riant.*

Ah charmante! et tu me le promets? si tu manquais à ta parole, entendons-nous, mon cœur: point de rendez-vous; point de dot, point de mariage.

SUZANNE *fesant la révérence.*

Mais aussi; point de mariage, point de droit du seigneur, Monseigneur.

LE COMTE.

Où prend-elle ce qu'elle dit? d'honneur j'en raffollerai! mais ta maîtresse attend le flacon.....

SUZANNE *riant en rendant le flacon.*

Aurais-je pu vous parler sans un prétexte?

LE COMTE *veut l'embrasser.*

Délicieuse créature!

SUZANNE *s'échappe.*

Voilà du monde.

LE COMTE *à part.*

Elle est à moi. (*il s'enfuit.*)

SUZANNE.

Allons vite rendre compte à Madame.

SCENE X.

SUZANNE, FIGARO.

FIGARO.

SUZANNE, Suzanne! où cours-tu donc si vîte en quittant Monseigneur?

SUZANNE.

Plaide à présent, si tu le veux; tu viens de gagner ton procès. (*elle s'enfuit.*)

FIGARO *la suit.*

Ah! mais, dis donc....

SCENE XI.

LE COMTE *rentre seul.*

TU viens de gagner ton procès! — Je donnais-là dans un bon piége! O mes chers insolens! je vous punirai de façon.... Un bon arrêt, bien juste.... mais s'il allait payer la duègne.... avec quoi?... s'il payait..... Eeeeh! n'ai-je pas le fier Antonio, dont le noble orgueil dédaigne en Figaro un inconnu pour sa nièce? En caressant cette manie..... pourquoi non? dans le vaste champ de l'intrigue, il faut savoir tout cultiver, jusqu'à la vanité d'un sot. (*il appelle*) Anto... (*il voit entrer Marceline, etc.*)

(*Il sort.*)

SCENE XII.

BARTHOLO, MARCELINE, BRID'OISON.

MARCELINE *à Brid'oison.*

MONSIEUR, écoutez mon affaire.

BRID'OISON *en robe, et bégayant un peu.*

Eh bien! pa-arlons-en verbalement.

BARTHOLO.

C'est une promesse de mariage.

MARCELINE.

Accompagnée d'un prêt d'argent.

BRID'OISON.

J'en-entends, *et cætera*, le reste.

MARCELINE.

Non, Monsieur, point d'*et cætera.*

BRID'OISON.

J'en-entends : vous avez la somme?

MARCELINE.

Non, Monsieur, c'est moi qui l'ai prêtée.

BRID'OISON.

J'en-entends bien, vou-ous redemandez l'argent?

MARCELINE.

Non, Monsieur; je demande qu'il m'épouse.

BRID'OISON.

Hé mais, j'en-entends fort bien; et lui, veu-eut-il vous épouser?

MARCELINE.

Non, Monsieur; voilà tout le procès!

BRID'OISON.

Croyez-vous que je ne l'en-entende pas, le procès ?

MARCELINE.

Non, Monsieur : (*à Bartholo*) où sommes-nous ? (*à Brid'oison*) Quoi ! c'est vous qui nous jugerez ?

BRID'OISON.

Est-ce que j'ai a-acheté ma charge pour autre chose ?

MARCELINE, *en soupirant.*

C'est un grand abus que de les vendre !

BRID'OISON.

Oui, l'on-on ferait mieux de nous le donner pour rien. Contre qui plai-aidez-vous ?

SCENE XIII.

BARTHOLO, MARCELINE, BRID'OISON, FIGARO *rentre en se frottant les mains.*

MARCELINE, *montrant Figaro.*

MONSIEUR, contre ce malhonnête-homme.

FIGARO, *très-gaiement, à Marceline.*

Je vous gêne, peut-être. — Monseigneur revient dans l'instant, monsieur le Conseiller.

BRID'OISON.

J'ai vu ce ga-arçon-là quelque part.

FIGARO.

Chez madame votre femme, à Séville, pour la servir, monsieur le Conseiller.

BRID'OISON.

Dan-ans quel temps ?

FIGARO.

Un peu moins d'un an avant la naiſſance de monſieur votre fils le cadet, qui eſt un bien joli enfant, je m'en vante.

BRID'OISON.

Oui, c'eſt le plus jo-oli de tous. On dit que tu-u fais ici des tiennes ?

FIGARO.

Monſieur eſt bien bon. Ce n'eſt-là qu'une miſère.

BRID'OISON.

Une promeſſe de mariage ! A-ah ! le pauvre benêt !

FIGARO.

Monſieur.: ...

BRID'OISON.

A-t-il vu mon-on ſecrétaire, ce bon garçon ?

FIGARO.

N'eſt-ce pas Double-main, le greffier ?

BRID'OISON.

Oui, c'eſt qu'il mange à deux rateliers.

FIGARO.

Manger ! je ſuis garant qu'il dévore. Oh que oui, je l'ai vu, pour l'extrait et pour le ſupplément d'extrait ; comme cela ſe pratique, au reſte.

BRID'OISON.

On-on doit remplir les formes.

FIGARO.

Assurément, Monsieur : si le fond des procès appartient aux plaideurs, on sait bien que la forme est le patrimoine des tribunaux.

BRID'OISON.

Ce garçon-là n'è-est pas si niais que je l'avais cru d'abord. Hé bien, l'ami, puisque tu en sais tant ; nou-ous aurons soin de ton affaire.

FIGARO.

Monsieur, je m'en rapporte à votre équité, quoique vous soyez de notre justice.

BRID'OISON.

Hein ? .... Oui, je suis de la-a justice. Mais si tu dois, et que tu-u ne payes pas ?...

FIGARO.

Alors Monsieur voit bien que c'est comme si je ne devais pas.

BRID'OISON.

San-ansdoute.—Hé mais, qu'est-ce donc qu'il dit?

SCENE XIV.

BARTHOLO, MARCELINE, LE COMTE, BRID'OISON, FIGARO, UN HUISSIER.

L'HUISSIER, *précédant le Comte, crie.*

MONSEIGNEUR, Messieurs.

LE COMTE.

En robe ici, seigneur Brid'oison ! ce n'est qu'une affaire domestique : l'habit de ville était trop bon.

BRID'OISON.

C'è-eſt vous qui l'êtes, monſieur le Comte. Mais je ne vais jamais ſan-ans elle ; parce que la forme, voyez-vous ; la forme ! Tel rit d'un juge en habit court, qui-i tremble au ſeul aſpect d'un procureur en robe. La forme, la-a forme !

LE COMTE, *à l'huiſſier.*

Faites entrer l'audience.

L'HUISSIER *va ouvrir en glapiſſant.*

L'audience.

SCENE XV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, ANTONIO, LES VALETS DU CHATEAU, LES PAYSANS ET PAYSANNES *en habits de fête ;* LE COMTE *s'aſſied ſur le grand fauteuil*, BRID'OISON *ſur une chaiſe à côté ;* LE GREFFIER *ſur le tabouret derrière ſa table ;* LES JUGES, LES AVOCATS *ſur les banquettes ;* MARCELINE *à côté de* BARTHOLO ; FIGARO *ſur l'autre banquette ;* LES PAYSANS ET VALETS *debout derrière.*

BRID'OISON *à Double-main.*

DOUBLE-MAIN, a-appelez les cauſes.

DOUBLE-MAIN *lit un papier.*

Noble, très-noble, infiniment noble, *dom Pédro George, Hidalgo, baron de Los altos, y montes fieros, y otros montes :* contre *Alonzo Calderon*, jeune au-

teur dramatique. Il eſt queſtion d'une comédie mort-née, que chacun déſavoue et rejette ſur l'autre.

LE COMTE.

Ils ont raiſon tous deux. Hors de cour. S'ils font enſemble un autre ouvrage, pour qu'il marque un peu dans le grand monde, ordonné que le noble y mettra ſon nom, le poëte ſon talent.

DOUBLE-MAIN *lit un autre papier.*

André Pétrutchio, laboureur ; contre le receveur de la province. Il s'agit d'un forcement arbitraire.

LE COMTE.

L'affaire n'eſt pas de mon reſſort. Je ſervirai mieux mes vaſſeaux, en les protégeant près du roi. Paſſez.

DOUBLE-MAIN *en prend un troiſième.*

(*Bartholo et Figaro ſe lèvent.*)

Barbe-Agar-Raab-Magdelène-Nicole-Marceline de Verte-allure, fille majeure ; (*Marceline ſe lève et ſalue*) contre *Figaro*.... nom de baptême en blanc ?

FIGARO.

Anonyme.

BRID'OISON.

A-anonyme ! Què-el patron eſt-ce-là ?

FIGARO.

C'eſt le mien.

DOUBLE-MAIN *écrit.*

Contre anonyme *Figaro*. Qualités ?

FIGARO.

Gentilhomme.

LE COMTE.

Vous êtes gentilhomme ? (*le greffier écrit.*)

FIGARO.

Si le ciel l'eût voulu, je ferais fils d'un prince.

LE COMTE, *au greffier.*

Allez.

L'HUSSIER, *glapissant.*

Silence, Meſſieurs.

DOUBLE-MAIN *lit.*

.... Pour cauſe d'oppoſition faite au mariage dudit *Figaro*, par ladite *de Verte-allure.* Le docteur *Bartholo* plaidant pour la demandereſſe, et ledit *Figaro* pour lui-même ; ſi la cour le permet, contre le vœu de l'uſage, et la jurisprudence du ſiége.

FIGARO.

L'uſage, maître Double-main, eſt ſouvent un abus ; le client un peu inſtruit fait toujours mieux ſa cauſe que certains avocats, qui, ſuant à froid, criant à tue tête, et connaiſſant tout, hors le fait, s'embarraſſent auſſi peu de ruiner le plaideur, que d'ennuyer l'auditoire et d'endormir Meſſieurs ; plus bourſoufflés après, que s'ils euſſent compoſé l'*oratio pro Murena :* moi je dirai le fait en peu de mots. Meſſieurs....

DOUBLE-MAIN.

En voilà beaucoup d'inutiles, car vous n'êtes

pas demandeur, et n'avez que la défenſe : avancez, Docteur, et liſez la promeſſe.

FIGARO.

Oui, promeſſe !

BARTHOLO *mettant ſes lunettes.*

Elle eſt préciſe.

BRID'OISON.

I-il faut la voir.

DOUBLE-MAIN.

Silence donc, Meſſieurs.

L'HUISSIER, *glapiſſant.*

Silence.

BARTHOLO *lit.*

Je ſouſſigné, reconnais avoir reçu de damoiſelle, etc.... *Marceline de Verte-allure, dans le château d'Aguas-Freſcas, la ſomme de deux mille piaſtres fortes cordonnées, laquelle ſomme je lui rendrai à ſa réquiſition, dans ce château; et je l'épouſerai, par forme de reconnaiſſance, etc.* ſigné *Figaro*, tout court. Mes concluſions ſont au payement du billet, et à l'exécution de la promeſſe, avec dépens. (*il plaide*) Meſſieurs.... jamais cauſe plus intéreſſante ne fut ſoumiſe au jugement de la cour ! et depuis *Alexandre le grand*, qui promit mariage à la belle *Thaleſtris*.....

LE COMTE, *interrompant.*

Avant d'aller plus loin, Avocat, convient-on de la validité du titre ?

BRID'OISON, *à Figaro.*

Qu'oppo...qu'oppo-ofez-vous à cette lecture ?

FIGARO.

Qu'il y a, Meffieurs, malice, erreur, ou diftraction dans la manière dont on a lu la pièce ; car il n'eft pas dit dans l'écrit : *laquelle fomme je lui rendrai*, *ET je l'épouferai ; mais, laquelle fomme je lui rendrai*, *OU je l'épouferai ;* ce qui eft bien différent.

LE COMTE.

Y a-t-il ET dans l'acte, ou bien OU ?

BARTHOLO.

Il y a ET.

FIGARO.

Il y a OU.

BRID'OISON.

Dou-ouble-main, lifez vous-même.

DOUBLE-MAIN, *prenant le papier.*

Et c'eft le plus sûr ; car fouvent les parties déguifent en lifant. (*il lit*) E e e *damoifelle* e e e *de Verte-allure* e e e. Ha ! *laquelle fomme je lui rendrai à fa réquifition, dans ce château... ET... OU... ET... OU...* Le mot eft fi mal écrit... il y a un pâté.

BRID'OISON.

Un pâ-âté ? je fais ce que c'eft.

BARTHOLO, *plaidant.*

Je foutiens, moi, que c'eft la conjonction copulative ET qui lie les membres co-relatifs de la phrafe : je paierai la demoifelle, ET je l'épouferai.

FIGARO *plaidant.*

Je foutiens, moi, que c'eft la conjonction alternative OU qui fépare lefdits membres; je paierai la donzelle, OU je l'épouferai: à pédant, pédant et demi; qu'il s'avife de parler latin, j'y fuis grec; je l'extermine.

LE COMTE.

Comment juger pareille queftion?

BARTHOLO.

Pour la trancher, Meffieurs, et ne plus chicaner fur un mot, nous paffons qu'il y ait OU.

FIGARO.

J'en demande acte.

BARTHOLO.

Et nous y adhérons. Un fi mauvais refuge ne fauvera pas le coupable: examinons le titre en ce fens. (*il lit*) *Laquelle fomme je lui rendrai dans ce château où je l'épouferai;* c'eft ainfi qu'on dirait, Meffieurs: *Vous vous ferez faigner dans ce lit où vous refterez chaudement,* c'eft dans lequel. *Il prendra deux gros de rhubarbe où vous mêlerez un peu de tamarin,* dans lefquels vous mêlerez. Ainfi, *château* où *je l'épouferai*, Meffieurs, *c'eft château dans lequel....*

FIGARO.

Point du tout: la phrafe eft dans le fens de celle-ci: Ou *la maladie vous tuera*, ou *ce fera le médecin*; ou bien *le médecin*; c'eft inconteftable.

Autre exemple : Ou *vous n'écrirez rien qui plaise*, ou *les sots vous dénigreront* ; ou bien *les sots* ; le sens est clair ; car, audit cas, *sots ou méchans* sont le substantif qui gouverne. Maître Bartholo croit-il donc que j'aye oublié ma syntaxe ? ainsi, je la paierai dans ce château, *virgule, ou* je l'épouserai.....

BARTHOLO, *vîte.*

Sans virgule.

FIGARO, *vîte.*

Elle y est. C'est, *virgule*, Messieurs, ou bien je l'épouserai.

BARTHOLO, *regardant le papier : vîte.*

Sans virgule, Messieurs.

FIGARO, *vîte.*

Elle y était, Messieurs. D'ailleurs, l'homme qui épouse est-il tenu de rembourser ?

BARTHOLO, *vîte.*

Oui ; nous nous marions séparés de biens.

FIGARO, *vîte.*

Et nous de corps, dès que mariage n'est pas quittance. (*les juges se lèvent et opinent tout bas.*)

BARTHOLO.

Plaisant acquittement !

DOUBLE-MAIN.

Silence, Messieurs.

L'HUISSIER, *glapissant.*

Silence.

BARTHOLO.

Un pareil fripon appelle cela payer ſes dettes!

FIGARO.

Eſt-ce votre cauſe, Avocat, que vous plaidez?

BARTHOLO.

Je défends cette demoiſelle.

FIGARO.

Continuez à déraiſonner; mais ceſſez d'injurier. Lorſque, craignant l'emportement des plaideurs, les tribunaux ont toléré qu'on appelât des tiers, ils n'ont pas entendu que ces défenſeurs modérés deviendraient impunément des inſolens privilégiés. C'eſt dégrader le plus noble inſtitut. (*Les juges continuent d'opiner bas.*)

ANTONIO, *à Marceline, montrant les juges.*

Qu'ont-ils tant à balbucifier?

MARCELINE.

On a corrompu le grand juge, il corrompt l'autre, et je perds mon procès.

BARTHOLO, *bas, d'un ton ſombre.*

J'en ai peur.

FIGARO, *gaiement.*

Courage, Marceline.

DOUBLE-MAIN *ſe lève; à Marceline.*

Ah, c'eſt trop fort! je vous dénonce; et pour l'honneur du tribunal, je demande qu'avant faire droit ſur l'autre affaire, il ſoit prononcé ſur celle-ci.

LE COMTE *s'assied.*

Non, Greffier, je ne prononcerai point sur mon injure personnelle : un juge espagnol n'aura point à rougir d'un excès, digne au plus, des tribunaux asiatiques : c'est assez des autres abus ! J'en vais corriger un second en vous motivant mon arrêt : tout juge qui s'y refuse, est un grand ennemi des lois ! Que peut requérir la demanderesse ? mariage à défaut de payement ; les deux ensemble impliqueraient.

DOUBLE-MAIN.

Silence, Messieurs.

L'HUISSIER, *glapissant.*

Silence.

LE COMTE.

Que nous répond le défendeur ? qu'il veut garder sa personne ; à lui permis.

FIGARO, *avec joie.*

J'ai gagné.

LE COMTE.

Mais comme le texte dit : *laquelle somme je payerai à la première réquisition, ou bien j'épouserai, etc.* La cour condamne le défendeur à payer deux mille piastres fortes à la demanderesse, ou bien à l'épouser dans le jour. (*il se lève.*)

FIGARO *stupéfait.*

J'ai perdu.

ANTONIO, *avec joie.*

Superbe arrêt.

FIGARO.

FIGARO.

En quoi ſuperbe ?

ANTONIO.

En ce que tu n'es plus mon neveu. Grand merci, Monſeigneur.

L'HUISSIER, *glapiſſant.*

Paſſez, Meſſieurs. (*le peuple ſort.*)

ANTONIO.

Je m'en vas tout conter à ma nièce. (*il ſort.*)

SCENE XVI.

LE COMTE, *allant de côté et d'autre;* MARCELINE, BARTHOLO, FIGARO, BRID'OISON.

MARCELINE *s'aſſied.*

Ah ! je reſpire.

FIGARO.

Et moi, j'étouffe.

LE COMTE, *à part.*

Au moins je ſuis vengé, cela ſoulage.

FIGARO, *à part.*

Et ce Bazile qui devait s'oppoſer au mariage de Marceline, voyez comme il revient ! — (*au Comte qui ſort*) Monſeigneur, vous nous quittez ?

LE COMTE.

Tout eſt jugé.

FIGARO, *à Brid'oiſon.*

C'eſt ce gros enflé de Conſeiller....

BRID'OISON.

Moi, gro-os enflé!

FIGARO.

Sans doute. Et je ne l'épouferai pas: je fuis gentilhomme une fois. (*le Comte s'arrête.*)

BARTHOLO.

Vous l'épouferez.

FIGARO.

Sans l'aveu de mes nobles parens?

BARTHOLO.

Nommez-les, montrez-les.

FIGARO.

Qu'on me donne un peu de temps: je fuis bien près de les revoir; il y a quinze ans que je les cherche.

BARTHOLO.

Le fat! c'eft quelqu'enfant trouvé!

FIGARO.

Enfant perdu, Docteur; ou plutôt enfant volé.

LE COMTE *revient.*

Volé, perdu, la preuve? il crierait qu'on lui fait injure!

FIGARO.

Monfeigneur, quand les langes à dentelles, tapis brodés et joyaux d'or trouvés fur moi par les brigands, n'indiqueraient pas ma haute naiffance, la précaution qu'on avait prife de me faire des mar-

ques diſtinctives, témoignerait aſſez combien j'étais un fils précieux : et cet hiéroglyphe à mon bras... (*il veut ſe dépouiller le bras droit.*)

MARCELINE, *ſe levant vivement.*

Une ſpatule à ton bras droit ?

FIGARO.

D'où ſavez-vous que je dois l'avoir?

MARCELINE.

Dieux ! c'eſt lui !

FIGARO.

Oui, c'eſt moi.

BARTHOLO, *à Marceline.*

Et qui? lui!

MARCELINE, *vivement.*

C'eſt Emmanuel.

BARTHOLO, *à Figaro.*

Tu fus enlevé par des Bohémiens ?

FIGARO, *exalté.*

Tout près d'un château. Bon Docteur, ſi vous me rendez à ma noble famille, mettez un prix à ce ſervice; des monceaux d'or n'arrêteront pas mes illuſtres parens.

BARTHOLO, *montrant Marceline.*

Voilà ta mère.

FIGARO.

.... Nourrice ?

BARTHOLO.

Ta propre mère.

LE COMTE.

Sa mère !

FIGARO.

Expliquez-vous.

MARCELINE, *montrant Bartholo.*

Voilà ton père.

FIGARO, *désolé.*

Oh oh oh ! aye de moi.

MARCELINE.

Est-ce que la nature ne te l'a pas dit mille fois ?

FIGARO.

Jamais.

LE COMTE, *à part.*

Sa mère.

BRID'OISON.

C'est clair, i-il ne l'épousera pas.

☞ BARTHOLO.

Ni moi non plus.

MARCELINE.

Ni vous ! et votre fils ? vous m'aviez juré....

BARTHOLO.

J'étais fou. Si pareils souvenirs engageaient, on serait tenu d'épouser tout le monde.

BRID'OISON.

E-et si l'on y regardait de si près, per-ersonne n'épouserait personne.

☞ Ce qui suit, enfermé entre ces deux index, a été retranché par les Comédiens français aux représentations de Paris.

BARTHOLO.

Des fautes ſi connues ! une jeuneſſe déplorable !

MARCELINE, *s'échauffant par degrés.*

Oui, déplorable, et plus qu'on ne croit ! je n'entends pas nier mes fautes, ce jour les a trop bien prouvées ! mais qu'il eſt dur de les expier après trente ans d'une vie modeſte ! j'étais née, moi, pour être ſage, et je la ſuis devenue ſitôt qu'on m'a permis d'uſer de ma raiſon. Mais dans l'âge des illuſions, de l'expérience et des beſoins, où les féducteurs nous aſſiégent, pendant que la miſère nous poignarde, que peut oppoſer une enfant à tant d'ennemis raſſemblés ? Tel nous juge ici ſévèrement, qui, peut-être, en ſa vie a perdu dix infortunées !

FIGARO.

Les plus coupables ſont les moins généreux ; c'eſt la règle.

MARCELINE, *vivement.*

Hommes plus qu'ingrats, qui flétriſſez par le mépris les jouets de vos paſſions, vos victimes ! c'eſt vous qu'il faut punir des erreurs de notre jeuneſſe ; vous et vos magiſtrats, ſi vains du droit de nous juger, et qui nous laiſſent enlever, par leur coupable négligence, tout honnête moyen de ſubſiſter. Eſt-il un ſeul état pour les malheureuſes filles ? Elles avaient un droit naturel à toute la

parure des femmes : on y laiſſe former mille ouvriers de l'autre ſexe.

FIGARO, *en colère.*

Ils font broder juſqu'aux ſoldats !

MARCELINE *exaltée.*

Dans les rangs mêmes plus élevés, les femmes n'obtiennent de vous qu'une conſidération dériſoire ; leurées de reſpects apparens, dans une ſervitude réelle ; traitées en mineures pour nos biens, punies en majeures pour nos fautes ! ah ! ſous tous les aſpects, votre conduite avec nous fait horreur ou pitié !

FIGARO.

Elle a raiſon !

LE COMTE *à part.*

Que trop raiſon !

BRID'OISON.

Elle a, mon-on Dieu, raiſon.

MARCELINE.

Mais que nous font, mon fils, les refus d'un homme injuſte ? ne regarde pas d'où tu viens, vois où tu vas ; cela ſeul importe à chacun. Dans quelques mois ta fiancée ne dépendra plus que d'elle-même ; elle t'acceptera, j'en réponds ; vis entre une épouſe, une mère tendres, qui te chériront à qui mieux mieux. Sois indulgent pour elles, heureux pour toi, mon fils ; gai, libre, et bon pour tout le monde : il ne manquera rien à ta mère.

FIGARO.

Tu parles d'or, maman, et je me tiens à ton avis. Qu'on est sot en effet ! il y a des mille mille ans que le monde roule ; et dans cet océan de durée où j'ai par hasard attrapé quelques chétifs trente ans qui ne reviendront plus, j'irais me tourmenter pour savoir à qui je les dois ! tant pis pour qui s'en inquiète. Passer ainsi la vie à chamailler, c'est peser sur le collier sans relâche, comme les malheureux chevaux de la remonte des fleuves, qui ne reposent pas, même quand ils s'arrêtent, et qui tirent toujours quoiqu'ils cessent de marcher. Nous attendrons.

LE COMTE.

Sot événement qui me dérange !

BRID'OISON ; *à Figaro.*

Et la noblesse et le château ? vous impo-osez à la justice ?

FIGARO.

Elle allait me faire faire une belle sottise, la justice ! après que j'ai manqué, pour ces maudits cent écus, d'assommer vingt fois Monsieur, qui se trouve aujourd'hui mon père ! mais puisque le ciel a sauvé ma vertu de ces dangers, mon père, agréez mes excuses..... Et vous, ma mère, embrassez-moi..., le plus maternellement que vous pourrez.

(*Marceline lui saute au cou.*)

SCENE XVII.

BARTHOLO, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON, SUZANNE, ANTONIO, LE COMTE.

SUZANNE, *accourant, une bourse à la main.*

Monseigneur, arrêtez; qu'on ne les marie pas: je viens payer Madame avec la dot que ma maîtresse me donne.

LE COMTE, *à part.*

Au diable la maîtresse! Il semble que tout conspire.... (*Il sort.*)

SCENE XVIII.

BARTHOLO, ANTONIO, SUZANNE, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON.

ANTONIO, *voyant Figaro embrasser sa mère, dit à Suzanne.*

A! oui, payer! Tiens, tiens.

SUZANNE *se retourne.*

J'en vois assez: sortons, mon oncle.

FIGARO, *l'arrêtant.*

Non, s'il vous plaît. Que vois-tu donc?

SUZANNE.

Ma bêtise et ta lâcheté.

FIGARO.

Pas plus de l'une que de l'autre.

S U·Z A N N E *en colère.*

Et que tu l'épouſes à gré, puiſque tu la careſſes.

F I G A R O, *gaiement.*

Je la careſſe; mais je ne l'épouſe pas.

(*Suzanne veut ſortir, Figaro la retient.*)

S U Z A N N E *lui donne un ſoufflet.*

Vous êtes bien inſolent d'oſer me retenir!

F I G A R O, *à la compagnie.*

C'eſt-il çà de l'amour? Avant de nous quitter, je t'en ſupplie, enviſage bien cette chère femme-là.

S U Z A N N E.

Je la regarde.

F I G A R O.

Et tu la trouves?

S U Z A N N E.

Affreuſe.

F I G A R O.

Et vive la jalouſie! elle ne vous marchande pas.

M A R C E L I N E, *les bras ouverts.*

Embraſſe ta mère, ma jolie Suzanette. Le méchant qui te tourmente eſt mon fils.

S U Z A N N E *court à elle.*

Vous ſa mère! (*elles reſtent dans les bras l'une de l'autre.*)

A N T O N I O.

C'eſt donc de tout à l'heure?

F I G A R O.

.... Que je le fais.

MARCELINE *exaltée.*

Non, mon cœur entraîné vers lui ne fe trompait que de motif; c'était le fang qui me parlait.

FIGARO.

Et moi, le bon fens, ma mère, qui me fervait d'inftinct quand je vous refufais, car j'étais loin de vous haïr; témoin l'argent....

MARCELINE *lui remet un papier.*

Il eft à toi : reprends ton billet, c'eft ta dot.

SUZANNE *lui jette la bourfe.*

Prends encore celle-ci.

FIGARO.

Grand merci.

MARCELINE *exaltée.*

Fille affez malheureufe, j'allais devenir la plus miférable des femmes, et je fuis la plus fortunée des mères! Embraffez-moi, mes deux enfans; j'unis dans vous toutes mes tendreffes. Heureufe autant que je puis l'être, ah! mes enfans, combien je vais aimer!

FIGARO *attendri : avec vivacité.*

Arrête donc, chère mère! arrête donc! voudrais-tu voir fe fondre en eau mes yeux noyés des premières larmes que je connaiffe! elles font de joie, au moins. Mais quelle ftupidité! j'ai manqué d'en être honteux : je les fentais couler entre mes doigts, regarde; (*il montre fes doigts écartés*) et je les retenais bête-

ment! vas te promener la honte! je veux rire et pleurer en même temps; on ne ſent pas deux fois ce que j'éprouve. (*il embraſſe ſa mère d'un côté, Suzanne de l'autre.*)

Bartholo. Antonio. Suzanne. Figaro. Marceline. Brid'oiſon.	MARCELINE. O mon ami! SUZANNE. Mon cher ami!

BRID'OISON *s'eſſuyant les yeux d'un mouchoir.*

Eh bien! moi! je ſuis donc bê-ête auſſi!

FIGARO *exalté.*

Chagrin, c'eſt maintenant que je puis te défier: atteins-moi, ſi tu l'oſes, entre ces deux femmes chéries.

ANTONIO, *à Figaro.*

Pas tant de cajoleries, s'il vous plaît. En fait de mariage dans les familles, celui des parens va devant, ſavez. Les vôtres ſe baillent-ils la main.

BARTHOLO.

Ma main! puiſſe-t-elle ſe deſſécher et tomber, ſi jamais je la donne à la mère d'un tel drôle!

ANTONIO, *à Bartholo.*

Vous n'êtes donc qu'un père marâtre? (*à Figaro*) En ce cas, not' galant, plus de parole.

SUZANNE.

Ah! mon oncle....

ANTONIO.

Irai-je donner l'enfant de not' ſœur à ſti qui n'eſt l'enfant de perſonne?

BRID'OISON.

Eſt-ce que cela-a ſe peut, imbécille ? on-on eſt toujours l'enfant de quelqu'un.

ANTONIO.

Tarare !... il ne l'aura jamais. (*il ſort.*)

SCENE XIX.

BARTHOLO, SUZANNE, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON.

BARTHOLO, *à Figaro.*

Et cherche à préſent qui t'adopte. [*il veut ſortir.*]

MARCELINE *courant prendre Bartholo à bras le corps, le ramène.*

Arrêtez, Docteur, ne ſortez pas.

FIGARO, *à part.*

Non, tous les ſots d'Andalouſie, ſont, je crois, déchaînés contre mon pauvre mariage !

Suzanne. Bartholo. Marceline. Figaro. Brid'oiſon.

SUZANNE, *à Bartholo.*

Bon petit papa, c'eſt votre fils.

MARCELINE, *à Bartholo.*

De l'eſprit, des talens, de la figure.

FIGARO, *à Bartholo.*

Et qui ne vous a pas coûté une obole.

BARTHOLO.

Et les cent écus qu'il m'a pris ?

MARCELINE, *le careſſant.*

Nous aurons tant de ſoin de vous, papa !

SUZANNE, *le careſſant.*

Nous vous aimerons tant, petit papa!

BARTHOLO, *attendri.*

Papa! bon papa! petit papa! voilà què je ſuis plus bête encore que Monſieur, moi.(*montrant Brid'oiſon.*) Je me laiſſe aller comme un enfant. (*Marceline et Suzanne l'embraſſent*) Oh! non, je n'ai pas dit oui. (*il ſe retourne*). Qu'eſt donc devenu Monſeigneur?

FIGARO.

Courons le joindre; arrachons-lui ſon dernier mot. S'il machinait quelqu'autre intrigue, il faudrait tout recommencer.

TOUS ENSEMBLE.

Courons, courons.

(*Ils entraînent Bartholo dehors.*)

SCENE XX.

BRID'OISON *ſeul.*

PLUS bê-ête encore que Monſieur! on peut ſe dire à ſoi-même ces-es ſortes de choſes-là, mais.... i-ils ne ſont pas polis du tout dan-ans cet endroit-ci.

(*il ſort.*)

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

Le théâtre repréſente une galerie ornée de candelabres, de luſtres allumés, de fleurs, de guirlandes; en un mot, préparée pour donner une fête. Sur le devant à droite eſt une table avec une écritoire, un fauteuil derrière.

SCENE PREMIERE.

FIGARO, SUZANNE.

FIGARO, *la tenant à bras le corps.*

HÉ bien! amour, es-tu contente? elle a converti ſon Docteur, cette fine langue dorée de ma mère! malgré ſa répugnance il l'épouſe, et ton bourru d'oncle eſt bridé; il n'y a que Monſeigneur qui rage; car enfin notre hymen va devenir le prix du leur. Ris donc un peu de ce bon reſultat.

SUZANNE.

As-tu rien vu de plus étrange?

FIGARO.

Ou plutôt d'auſſi gai. Nous ne voulions qu'une dot arrachée à l'Excellence; en voilà deux dans nos mains qui ne ſortent pas des ſiennes. Une rivale acharnée te pourſuivait, j'étais tourmenté par une furie, tout cela s'eſt changé, pour nous, dans *la plus bonne* des mères. Hier j'étais comme ſeul au monde, et voilà que j'ai tous mes parens, pas ſi magnifiques, il eſt vrai, que

je me les étais galonnés ; mais assez bien pour nous, qui n'avons pas la vanité des riches.

SUZANNE.

Aucune des choses que tu avais disposées, que nous attendions, mon ami, n'est pourtant arrivée !

FIGARO.

Le hasard a mieux fait que nous tous, ma petite ; ainsi va le monde ; on travaille, on projette, on arrange d'un côté, la fortune accomplit de l'autre : et depuis l'affamé conquérant qui voudrait avaler la terre, jusqu'au paisible aveugle qui se laisse mener par son chien, tous sont le jouet de ses caprices ; encore l'aveugle au chien est-il souvent mieux conduit, moins trompé dans ses vues, que l'autre aveugle, avec son entourage. — Pour cet aimable aveugle, qu'on nomme Amour..... (*il la reprend tendrement à bras le corps.*)

SUZANNE.

Ah ! c'est le seul qui m'intéresse !

FIGARO.

Permets donc que, prenant l'emploi de la folie, je sois le bon chien qui le mène à ta jolie mignone porte ; et nous voilà logés pour la vie.

SUZANNE, *riant.*

L'Amour et toi ?

FIGARO.

Moi et l'Amour.

SUZANNE.

Et vous ne chercherez pas d'autre gîte ?

FIGARO.

Si tu m'y prends, je veux bien que mille millions de galans.....

SUZANNE.

Tu vas exagérer : dis ta bonne vérité.

FIGARO.

Ma vérité la plus vraie !

SUZANNE.

Fi donc, vilain ! en a-t-on plusieurs ?

FIGARO.

Oh ! que oui. Depuis qu'on a remarqué qu'avec le temps vieilles folies deviennent sagesse, et qu'anciens petits mensonges assez mal plantés ont produit de grosses, grosses vérités ; on en a de mille espèces : et celles qu'on sait, sans oser les divulguer ; car toute vérité n'est pas bonne à dire : et celles qu'on vante, sans y ajouter foi ; car toute vérité n'est pas bonne à croire : et les sermens passionnés, les menaces des mères, les protestations des buveurs, les promesses des gens en place, le dernier mot de nos marchands ; cela ne finit pas. Il n'y a que mon amour pour Suzon qui soit une vérité de bon aloi.

SUZANNE.

J'aime ta joie, parce qu'elle est folle ; elle annonce que tu es heureux. Parlons du rendez-vous du Comte.

FIGARO.

Ou plutôt n'en parlons jamais ; il a failli me coûter Suzanne.

SUZANNE.

SUZANNE.

Tu ne veux donc plus qu'il ait lieu?

FIGARO.

Si vous m'aimez, Suzon; votre parole d'honneur fur ce point: qu'il s'y morfonde; et c'eft fa punition.

SUZANNE.

Il m'en a plus coûté de l'accorder, que je n'ai de peine à le rompre: il n'en fera plus queftion.

FIGARO.

Ta bonne vérité?

SUZANNE.

Je ne fuis pas comme vous autres favans; moi, je n'en ai qu'une.

FIGARO.

Et tu m'aimeras un peu?

SUZANNE.

Beaucoup.

FIGARO.

Ce n'eft guère.

SUZANNE.

Et comment?

FIGARO.

En fait d'amour, vois-tu, trop n'eft pas même affez.

SUZANNE.

Je n'entends pas toutes ces fineffes; mais je n'aimerai que mon mari.

FIGARO.

Tiens parole, et tu feras une belle exception à l'usage. (*il veut l'embrasser.*)

SCENE II.

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Ah! j'avais raison de le dire; en quelque endroit qu'ils soient, croyez qu'ils sont ensemble. Allons donc, Figaro, c'est voler l'avenir, le mariage et vous-même, que d'usurper un tête à tête. On vous attend, on s'impatiente.

FIGARO.

Il est vrai, Madame, je m'oublie. Je vais leur montrer mon excuse.

(*il veut emmener Suzanne.*)

LA COMTESSE *la retient.*

Elle vous suit.

SCENE III.

SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

As-tu ce qu'il nous faut pour troquer de vêtement?

SUZANNE.

Il ne faut rien, Madame; le rendez-vous ne tiendra pas.

LA COMTESSE.

Ah ! vous changez d'avis ?

SUZANNE.

C'eſt Figaro.

LA COMTESSE.

Vous me trompez.

SUZANNE.

Bonté divine !

LA COMTESSE.

Figaro n'eſt pas homme à laiſſer échapper une dot.

SUZANNE.

Madame ! eh ! que croyez-vous donc ?

LA COMTESSE.

Qu'enfin, d'accord avec le Comte, il vous fâche à préſent de m'avoir confié ſes projets. Je vous ſais par cœur. Laiſſez-moi. (*elle veut ſortir.*)

SUZANNE *ſe jette à genoux.*

Au nom du Ciel eſpoir de tous ! vous ne ſavez pas, Madame, le mal que vous faites à Suzanne ! après vos bontés continuelles et la dot que vous me donnez !....

LA COMTESSE *la relève.*

Hé, mais.... je ne ſais ce que je dis ! en me cédant ta place au jardin, tu n'y vas pas, mon cœur ; tu tiens parole à ton mari ; tu m'aides à ramener le mien.

SUZANNE.

Comme vous m'avez affligée !

LA COMTESSE.

C'eſt que je ne ſuis qu'une étourdie. (*elle la baiſe au front*) Où eſt ton rendez-vous ?

SUZANNE *lui baiſe la main.*

Le mot de jardin m'a ſeul frappée.

LA COMTESSE, *montrant la table.*

Prends cette plume, et fixons un endroit.

SUZANNE.

Lui écrire !

LA COMTESSE.

Il le faut.

SUZANNE.

Madame ! au moins, c'eſt vous....!

LA COMTESSE.

Je mets tout ſur mon compte. (*Suzanne s'aſſied ; la Comteſſe dicte.*)

Chanſon nouvelle, ſur l'air : .... Qu'il fera beau ce ſoir ſous les grands maronniers ! .... Qu'il fera beau ce ſoir....

SUZANNE *écrit.*

ſous les grands maronniers ! .... après ?

LA COMTESSE.

Crains-tu qu'il ne t'entende pas ?

SUZANNE *rélit.*

C'eſt juſte. (*elle plie le billet*) Avec quoi cacheter ?

LA COMTESSE.

Une Epingle, dépêche : elle ſervira de réponſe. Ecris ſur le revers : *renvoyez-moi le cachet.*

SUZANNE *écrit en riant.*

Ah! .... *le cachet*... celui-ci, Madame, eſt plus gai que celui du brevet.

LA COMTESSE *avec un ſouvenir douloureux.*

Ah!

SUZANNE *cherche ſur elle.*

Je n'ai pas d'épingle à préſent!

LA COMTESSE *détache ſa lévite.*

Prends celle-ci. (*le ruban du Page tombe de ſon ſein à terre*) Ah, mon ruban!

SUZANNE *le ramaſſe.*

C'eſt celui du petit voleur! vous avez eu la cruauté!...

LA COMTESSE.

Fallait-il le laiſſer à ſon bras? c'eût été joli! donnez donc.

SUZANNE.

Madame ne le portera plus, taché du ſang de ce jeune homme.

LA COMTESSE *le reprend.*

Excellent pour Fanchette ..... le premier bouquet qu'elle m'apportera.

SCENE IV.

UNE JEUNE BERGÈRE, CHERUBIN *en fille*, FANCHETTE, *et beaucoup de jeunes filles habillées comme elle et tenant des bouquets.*

LA COMTESSE, SUZANNE.

FANCHETTE.

MADAME, ce ſont les filles du bourg qui viennent vous préſenter des fleurs.

LA COMTESSE *ſerrant vîte ſon ruban.*

Elles ſont charmantes : je me reproche, mes belles petites, de ne pas vous connaître toutes. (*montrant Chérubin*) Quelle eſt cette aimable enfant qui a l'air ſi modeſte ?

UNE BERGERE.

C'eſt une couſine à moi, Madame, qui n'eſt ici que pour la noce.

LA COMTESSE.

Elle eſt jolie. Ne pouvant porter vingt bouquets, feſons honneur à l'étrangère. (*elle prend le bouquet de Chérubin, et le baiſe au front*) Elle en rougit ! (*à Suzanne*) Ne trouves-tu pas, Suzon...., qu'elle reſſemble à quelqu'un ?

SUZANNE.

A s'y méprendre, en vérité.

CHERUBIN, *à part, les mains ſur ſon cœur.*

Ah ! ce baiſer-là m'a été bien loin !

SCENE V.

LES JEUNES FILLES, CHERUBIN *au milieu d'elles*, FANCHETTE, ANTONIO, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

ANTONIO.

Moi je vous dis, Monſeigneur, qu'il y eſt; elles l'ont habillé chez ma fille; toutes ſes hardes y ſont encore, et voilà ſon chapeau d'ordonnance que j'ai retiré du paquet. (*il s'avance, et regardant toutes les filles il reconnaît Chérubin, lui enlève ſon bonnet de femme, ce qui fait retomber ſes longs cheveux en cadenette; il lui met ſur la tête le chapeau d'ordonnance, et dit:*) Eh! parguenne, v'là notre officier.

LA COMTESSE *recule.*

Ah! Ciel!

SUZANNE.

Ce friponneau!

ANTONIO.

Quand je diſais là-haut que c'était lui!...

LE COMTE, *en colère.*

Hé bien, Madame!

LA COMTESSE.

Hé bien, Monſieur! vous me voyez plus ſurpriſe que vous, et, pour le moins, auſſi fâchée.

LE COMTE.

Oui; mais tantôt, ce matin?

LA COMTESSE.

Je ferais coupable, en effet, fi je diffimulais encore. Il était defcendu chez moi. Nous entamions le badinage que ces enfans viennent d'achever; vous nous avez furprifes l'habillant: votre premier mouvement eft fi vif! il s'eft fauvé, je me fuis troublée; l'effroi général a fait le refte.

LE COMTE, *avec dépit, à Chérubin.*

Pourquoi n'êtes-vous pas parti?

CHERUBIN *ôtant fon chapeau brufquement.*

Monfeigneur....

LE COMTE.

Je punirai ta défobéiffance.

FANCHETTE *étourdiment.*

Ah! Monfeigneur, entendez-moi. Toutes les fois que vous venez m'embraffer, vous favez bien que vous dites toujours: *Si tu veux m'aimer, petite Fanchette, je te donnerai ce que tu voudras.*

LE COMTE, *rougiffant.*

Moi! j'ai dit cela?

FANCHETTE.

Oui, Monfeigneur. Au lieu de punir Chérubin, donnez-le-moi en mariage, et je vous aimerai à la folie.

LE COMTE, *à part.*

Etre enforcelé par un page!

LA COMTESSE.

Hé bien! Monſieur, à votre tour; l'aveu de cette enfant, auſſi naïf que le mien, atteſte enfin deux vérités : que c'eſt toujours ſans le vouloir, ſi je vous cauſe des inquiétudes, pendant que vous épuiſez tout,pour augmenter et juſtifier les miennes.

ANTONIO.

Vous auſſi, Monſeigneur? Dame! je vous la redreſſerai comme feue ſa mère, qui eſt morte.... Ce n'eſt pas pour la conſéquence; mais c'eſt que Madame ſait bien que les petites filles, quand elles ſont grandes....

LE COMTE *déconcerté, à part.*

Il y a un mauvais génie qui tourne tout ici contre moi!

SCENE VI.

LES JEUNES FILLES, CHERUBIN, ANTONIO, FIGARO, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

FIGARO.

MONSEIGNEUR, ſi vous retenez nos filles, on ne pourra commencer ni la fête ni la danſe.

LE COMTE.

Vous, danſer! vous n'y penſez pas. Après votre chûte de ce matin, qui vous a foulé le pied droit!

FIGARO, *remuant la jambe.*

Je souffre encore un peu ; ce n'est rien. (*aux jeunes filles*) Allons, mes belles, allons.

LE COMTE *le retourne.*

Vous avez été fort heureux que ces couches ne fussent que du terreau bien doux !

FIGARO.

Très-heureux, sans doute ; autrement....

ANTONIO *le retourne.*

Puis il s'est pelotonné en tombant jusqu'en bas.

FIGARO.

Un plus adroit, n'est-ce pas, ferait resté en l'air ! (*aux jeunes filles*) Venez-vous, Mesdemoiselles ?

ANTONIO *le retourne.*

Et pendant ce temps le petit Page galopait sur son cheval à Séville ?

FIGARO.

Galopait, ou marchait au pas....

LE COMTE *le retourne.*

Et vous aviez son brevet dans la poche ?

FIGARO *un peu étonné.*

Assurément ; mais quelle enquête ? (*aux jeunes filles*) Allons donc, jeunes filles !

ANTONIO, *attirant Chérubin par le bras.*

En voici une qui prétend que mon neveu futur n'est qu'un menteur.

FIGARO *surpris.*

Chérubin !... (*à part*) peste du petit fat !

ANTONIO.

Y es-tu maintenant ?

FIGARO, *cherchant.*

J'y ſuis... j'y ſuis... Hé! qu'eſt-ce qu'il chante ?

LE COMTE *sèchement.*

Il ne chante pas; il dit que c'eſt lui qui a ſauté ſur les giroflées.

FIGARO, *rêvant.*

Ah! s'il le dit.... cela ſe peut; je ne diſpute pas de ce que j'ignore.

LE COMTE.

Ainſi vous et lui?...

FIGARO.

Pourquoi non? la rage de ſauter peut gagner: voyez les moutons de Panurge; et quand vous êtes en colère, il n'y a perſonne qui n'aime mieux riſquer....

LE COMTE.

Comment, deux à la fois!...

FIGARO.

On aurait ſauté deux douzaines; et qu'eſt-ce que cela fait, Monſeigneur, dès qu'il n'y a perſonne de bleſſé? (*aux jeunes filles*) Ah ça, voulez-vous venir, ou non?

LE COMTE *outré.*

Jouons-nous une comédie? (*on entend un prélude de fanfare.*)

FIGARO.

Voilà le signal de la marche. A vos postes, les belles, à vos postes. Allons, Suzanne, donne-moi le bras. (*Tous s'enfuient, Chérubin reste seul la tête baissée.*)

SCENE VII.

CHERUBIN, LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE, *regardant aller Figaro.*

En voit-on de plus audacieux? (*au Page*) Pour vous, monsieur le sournois, qui faites le honteux, allez vous r'habiller bien vîte; et que je ne vous rencontre nulle part de la soirée.

LA COMTESSE.

Il va bien s'ennuyer.

CHERUBIN *étourdiment.*

M'ennuyer! j'emporte à mon front du bonheur pour plus de cent années de prison.

(*Il met son chapeau et s'enfuit.*)

SCENE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

(*La Comtesse s'évente fortement, sans parler.*)

LE COMTE.

Qu'a-t-il au front de si heureux?

LA COMTESSE *avec embarras.*

Son... premier chapeau d'officier, sans doute; aux enfans tout sert de hochet.

(*Elle veut sortir.*)

LE COMTE.

Vous ne nous reſtez pas, Comteſſe?

LA COMTESSE.

Vous ſavez que je ne me porte pas bien.

LE COMTE.

Un inſtant pour votre protégée, ou je vous croirais en colère.

LA COMTESSE.

Voici les deux noces, aſſeyons-nous donc pour les recevoir.

LE COMTE *à part.*

La noce! il faut ſouffrir ce qu'on ne peut empêcher.

(*Le Comte et la Comteſſe s'aſſeyent vers un des côtés de la galerie.*)

SCENE IX.

LE COMTE, LA COMTESSE, *aſſis; l'on joue les folies d'Eſpagne d'un mouvement de marche.* (Symphonie notée.)

MARCHE.

LES GARDES-CHASSE, *fuſil ſur l'épaule.*

L'ALGUAZIL, LES PRUD'HOMMES, BRID'OISON.

LES PAYSANS ET PAYSANNES, *en habits de fête.*

DEUX JEUNES FILLES *portant la toque virginale à plumes blanches.*

DEUX AUTRES, *le voile blanc,*

DEUX AUTRES, *les gants et le bouquet de côté.*

ANTONIO *donne la main à* SUZANNE, *comme étant celui qui la marie à* FIGARO.

D'AUTRES JEUNES FILLES *portent une autre toque, un autre voile, un autre bouquet blanc, semblables aux premiers, pour* MARCELINE.

FIGARO *donne la main à* MARCELINE, *comme celui qui doit la remettre au* DOCTEUR, *lequel ferme la marche, un gros bouquet au côté. Les jeunes filles, en passant devant le Comte, remettent à ses valets tous les ajustemens destinés à* SUZANNE *et à* MARCELINE.

LES PAYSANS ET PAYSANNES *s'étant rangés sur deux colonnes à chaque côté du sallon, on danse une reprise du fendango* (air noté) *avec des castagnettes; puis on joue la ritournelle du* duo, *pendant laquelle* ANTONIO *conduit* SUZANNE *au* COMTE; *elle se met à genoux devant lui.*

Pendant que le Comte lui pose la toque, le voile, et lui donne le bouquet, deux jeunes filles chantent le duo *suivant.*

(Air noté.)

Jeune épouse, chantez les bienfaits et la gloire
D'un maître qui renonce aux droits qu'il eut sur vous:
Préférant au plaisir la plus noble victoire,
Il vous rend chaste et pure aux mains de votre époux.

SUZANNE *est à genoux, et pendant les derniers vers du* duo, *elle tire le Comte par son manteau et lui montre le billet qu'elle tient: puis elle porte la main qu'elle a du côté des spectateurs à sa tête, où le Comte a l'air d'ajuster sa toque; elle lui donne le billet.*

LE COMTE *le met furtivement dans ſon ſein ; on achève de chanter le* duo ; *la fiancée ſe relève, et lui fait une grande révérence.*

FIGARO *vient la recevoir des mains du Comte et ſe retire avec elle, à l'autre côté du ſalon, près de Marceline.*)

(*On danſe une autre repriſe du fendango pendant ce temps.*)

LE COMTE, *preſſé de lire ce qu'il a reçu, s'avance au bord du théâtre et tire le papier de ſon ſein ; mais en le ſortant il fait le geſte d'un homme qui s'eſt cruellement piqué le doigt ; il le ſecoue, le preſſe, le ſuce, et regardant le papier cacheté d'une épingle, il dit :*

LE COMTE.

(*Pendant qu'il parle, ainſi que Figaro, l'orcheſtre joue pianiſſimo.*)

DIANTRE ſoit des femmes, qui fourent des épingles par-tout! (*il la jette à terre, puis il lit le billet et le baiſe.*)

FIGARO, *qui a tout vu, dit à ſa mère et à Suzanne :*
C'eſt un billet doux, qu'une fillette aura gliſſé dans ſa main en paſſant. Il était cacheté d'une épingle, qui l'a outrageuſement piqué.

La danſe reprend : le Comte qui a lu le billet le retourne ; il y voit l'invitation de renvoyer le cachet pour réponſe. Il cherche à terre, et retrouve enfin l'épingle qu'il attache à ſa manche.

FIGARO, *à Suzanne et à Marceline.*
D'un objet aimé tout eſt cher. Le voilà qui ramaſſe l'épingle. Ah ! c'eſt une drôle de tête !

Pendant ce temps, Suzanne a des signes d'intelligence avec la Comtesse. La danse finit; la ritournelle du duo *recommence.*

(*Figaro conduit Marceline au Comte, ainsi qu'on a conduit Suzanne; à l'instant où le Comte prend la toque, et où l'on va chanter le* duo, *on est interrompu par les cris suivans.*)

L'HUISSIER, *criant à la porte.*

Arrêtez donc, Messieurs, vous ne pouvez entrer tous... Ici les gardes! les gardes! (*Les gardes vont vite à cette porte.*)

LE COMTE, *se levant.*

Qu'est-ce qu'il y a?

L'HUISSIER.

Monseigneur, c'est monsieur Bazile entouré d'un village entier, parce qu'il chante en marchant.

LE COMTE.

Qu'il entre seul.

LA COMTESSE.

Ordonnez-moi de me retirer.

LE COMTE.

Je n'oublie pas votre complaisance.

LA COMTESSE.

Suzanne? ... elle reviendra. (*à part à Suzanne*) Allons changer d'habits. (*elle sort avec Suzanne.*)

MARCELINE.

Il n'arrive jamais que pour nuire.

FIGARO.

Ah! je m'en vais vous le faire déchanter!

SCENE

SCENE X.

TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENS, *excepté la Comtesse et Suzanne ;* BAZILE *tenant sa guitare,* GRIPE-SOLEIL.

BAZILE *entre en chantant sur l'air du Vaudeville de la fin.* (Air noté.)

„ Cœurs sensibles, cœurs fidèles,
„ Qui blâmez l'Amour léger,
„ Cessez vos plaintes cruelles ;
„ Est-ce un crime de changer ?
„ Si l'Amour porte des ailes,
„ N'est-ce pas pour voltiger ?
„ N'est-ce pas pour voltiger ?
„ N'est-ce pas pour voltiger ?

FIGARO *s'avance à lui.*

Oui, c'est pour cela justement qu'il a des ailes au dos; notre ami, qu'entendez-vous par cette musique ?

BAZILE, *montrant Gripe-soleil.*

Qu'après avoir prouvé mon obéissance à Monseigneur, en amusant Monsieur, qui est de sa compagnie, je pourrai à mon tour réclamer sa justice.

GRIPE-SOLEIL.

Bah ! Monsigneu ! il ne m'a pas amusé du tout : avec leux guenilles d'ariettes...

LE COMTE.

Enfin, que demandez-vous, Bazile ?

BAZILE.

Ce qui m'appartient, Monſeigneur, la main de Marceline; et je viens m'oppoſer...

FIGARO *s'approche.*

Y a-t-il long-temps que Monſieur n'a vu la figure d'un fou?

BAZILE.

Monſieur, en ce moment même.

FIGARO.

Puiſque mes yeux vous ſervent ſi bien de miroir, étudiez-y l'effet de ma prédiction. Si vous faites mine ſeulement d'approximer Madame....

BARTHOLO, *en riant.*

Eh pourquoi? laiſſe-le parler.

BRID'OISON *s'avance entre deux.*

Fau-aut-il que deux amis? ....

FIGARO.

Nous amis!

BAZILE.

Quelle erreur!

FIGARO, *vîte.*

Parce qu'il fait de plats airs de chapelle?

BAZILE, *vîte.*

Et lui, des vers comme un journal?

FIGARO, *vîte.*

Un muſicien de guinguette!

BAZILE, *vîte.*

Un poſtillon de gazette!

FIGARO, *vite.*

Cuiftre d'oratorio !

BAZILE, *vite.*

Jockey diplomatique !

LE COMTE *affis.*

Infolens tous les deux !

BAZILE.

Il me manque en toute occafion.

FIGARO.

C'eft bien dit, fi cela fe pouvait !

BAZILE.

Difant par-tout que je ne fuis qu'un fot.

FIGARO.

Vous me prenez donc pour un écho ?

BAZILE.

Tandis qu'il n'eft pas un chanteur que mon talent n'ait fait briller.

FIGARO.

Brailler.

BAZILE.

Il le répète !

FIGARO.

Et pourquoi non, fi cela eft vrai? es-tu un prince, pour qu'on te flagorne? fouffre la vérité, coquin! puifque tu n'as pas de quoi gratifier un menteur : ou fi tu la crains de notre part, pourquoi viens-tu troubler nos noces ?

BAZILE *à Marceline.*

M'avez-vous promis, oui ou non, ſi dans quatre ans vous n'étiez pas pourvue, de me donner la préférence ?

MARCELINE.

A quelle condition l'ai-je promis ?

BAZILE.

Que ſi vous retrouviez un certain fils perdu, je l'adopterais par complaiſance.

Tous enſemble.

Il eſt trouvé.

BAZILE.

Qu'à cela ne tienne.

Tous enſemble, montrant Figaro.

Et le voici.

BAZILE, *reculant de frayeur.*

J'ai vu le diable !

BRID'OISON, *à Bazile.*

Et vou-ous renoncez à ſa chère mère !

BAZILE.

Qu'y aurait-il de plus fâcheux que d'être cru le père d'un garnement ?

FIGARO.

D'en être cru le fils ; tu te moques de moi !

BAZILE, *montrant Figaro.*

Dès que Monſieur eſt de quelque choſe ici, je déclare, moi, que je n'y ſuis plus de rien.

(*Il ſort.*)

SCENE XI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, *excepté* BAZILE.

BARTHOLO, *riant.*

HA! ha! ha! ha!

FIGARO, *sautant de joie.*

Donc à la fin j'aurai ma femme!

LE COMTE, *à part.*

Moi, ma maîtresse. (*Il se lève.*)

BRID'OISON, *à Marceline.*

Et tou-out le monde est satisfait.

LE COMTE.

Qu'on dresse les deux contrats; j'y signerai.

Tous ensemble.

Vivat! (*Ils sortent.*)

LE COMTE.

J'ai besoin d'une heure de retraite.

(*Il veut sortir avec les autres.*)

SCENE XII.

GRIPE-SOLEIL, FIGARO, MARCELINE, LE COMTE.

GRIPE-SOLEIL, *à Figaro.*

ET moi, je vas aider à ranger le feu d'artifice sous les grands marronniers, comme on l'a dit.

LE COMTE *revient en courant.*

Quel sot a donné un tel ordre?

FIGARO.

Où eſt le mal ?

LE COMTE, *vivement.*

Et la comteſſe qui eſt incommodée, d'où le verra-t-elle l'artifice ? c'eſt ſur la terraſſe qu'il le faut, vis-à-vis ſon appartement.

FIGARO.

Tu l'entends, Gripe-ſoleil ? la terraſſe.

LE COMTE.

Sous les grands marronniers ! belle idée ! (*en s'en allant à part*) Ils allaient incendier mon rendez-vous.

SCENE XIII.

FIGARO, MARCELINE.

FIGARO.

QUEL excès d'attention pour ſa femme ! (*Il veut ſortir.*)

MARCELINE *l'arrête.*

Deux mots, mon fils. Je veux m'acquitter avec toi : un ſentiment mal dirigé m'avait rendue injuſte envers ta charmante femme : je la ſuppoſais d'accord avec le Comte, quoique j'euſſe appris de Bazile qu'elle l'avait toujours rebuté.

FIGARO.

Vous connaiſſiez mal votre fils, de le croire ébranlé par ces impulſions féminines. Je puis défier la plus ruſée de m'en faire accroire.

MARCELINE.

Il eſt toujours heureux de le penſer, mon fils; la jalouſie...,

FIGARO.

... N'eſt qu'un ſot enfant de l'orgueil, ou c'eſt la maladie d'un fou. Oh! j'ai là-deſſus, ma mère, une philoſophie.... imperturbable; et ſi Suzanne doit me tromper un jour, je lui pardonne d'avance; elle aura long-temps travaillé.... (*Il ſe retourne et aperçoit Fanchette qui cherche de côté et d'autre.*)

SCENE XIV.

FIGARO, FANCHETTE, MARCELINE.

FIGARO.

EEEH.... ma petite couſine qui nous écoute!

FANCHETTE.

Oh! pour çà non: on dit que c'eſt malhonnête.

FIGARO.

Il eſt vrai; mais comme cela eſt utile, on fait aller ſouvent l'un pour l'autre.

FANCHETTE.

Je regardais ſi quelqu'un était là.

FIGARO.

Déjà diſſimulée, friponne! vous ſavez bien qu'il n'y peut être.

FANCHETTE.

Et qui donc?

FIGARO.

Chérubin.

FANCHETTE.

Ce n'eft pas lui que je cherche ; car je fais fort bien où il eft ; c'eft ma coufine Suzanne.

FIGARO.

Et que lui veut ma petite coufine ?

FANCHETTE.

A vous, petit coufin, je le dirai. — C'eft... ce n'eft qu'une épingle que je veux lui remettre.

FIGARO, *vivement.*

Une épingle ! une épingle !... et de quelle part, coquine ? à votre âge vous faites déjà un mét... (*il fe reprend, et dit d'un ton doux*) Vous faites déjà très-bien tout ce que vous entreprenez, Fanchette ; et ma jolie coufine eft fi obligeante....

FANCHETTE.

A qui donc en a-t-il de fe fâcher ? je m'en vais.

FIGARO, *l'arrêtant.*

Non, non, je badine ; tiens, ta petite épingle eft celle que Monfeigneur t'a dit de remettre à Suzanne, et qui fervait à cacheter un petit papier qu'il tenait ; tu vois que je fuis au fait.

FANCHETTE.

Pourquoi donc le demander, quand vous le favez fi bien ?

FIGARO, *cherchant.*

C'eſt qu'il eſt aſſez gai de ſavoir comment Monſeigneur s'y eſt pris pour t'en donner la commiſſion.

FANCHETTE, *naïvement.*

Pas autrement que vous ne dites : *tiens, petite Fanchette, rends cette épingle à ta belle couſine, et dis-lui ſeulement que c'eſt le cachet des grands marronniers.*

FIGARO.

Des grands ?...

FANCHETTE.

Marronniers. Il eſt vrai qu'il a ajouté : *prends garde que perſonne ne te voie.*

FIGARO.

Il faut obéir, ma couſine : heureuſement perſonne ne vous a vue. Faites donc joliment votre commiſſion ; et n'en dites pas plus à Suzanne que Monſeigneur n'a ordonné.

FANCHETTE.

Et pourquoi lui en dirais-je ? il me prend pour un enfant, mon couſin. (*Elle ſort en ſautant.*)

SCENE XV.

FIGARO, MARCELINE.

FIGARO.

Hé bien, ma mère !

MARCELINE.

Hé bien, mon fils !

FIGARO, *comme étouffé.*

Pour celui-ci !... il y a réellement des chofes !...

MARCELINE.

Il y a des chofes ! hé ! qu'eft-ce qu'il y a ?

FIGARO, *les mains fur la poitrine.*

Ce que je viens d'entendre, ma mère, je l'ai là comme un plomb.

MARCELINE, *riant.*

Ce cœur plein d'affurance n'était donc qu'un ballon gonflé ? une épingle a tout fait partir.

FIGARO *furieux.*

Mais cette épingle, ma mère, eft celle qu'il a ramaffée !...

MARCELINE, *rappelant ce qu'il a dit.*

La jaloufie ! oh, j'ai là-deffus, ma mère, une philofophie. . . . . imperturbable ; et fi Suzanne m'attrape un jour, je le lui pardonne....

FIGARO, *vivement.*

Oh, ma mère ! on parle comme on fent : mettez le plus glacé des juges à plaider dans fa propre caufe, et voyez-le expliquer la loi ! — Je ne m'étonne plus s'il avait tant d'humeur fur ce feu ! — Pour ma mignonne aux fines épingles, elle n'en eft pas où elle le croit, ma mère, avec fes marronniers ! fi mon mariage eft affez fait pour légitimer ma colère, en revanche, il ne l'eft pas affez pour que je n'en puiffe époufer une autre, et l'abandonner...

MARCELINE.

Bien conclu! abymons tout fur un foupçon. Qui t'a prouvé, dis-moi, que c'eft toi qu'elle joue, et non le Comte? L'as-tu étudiée de nouveau, pour la condamner fans appel? fais-tu fi elle fe rendra fous les arbres, à quelle intention elle y va, ce qu'elle y dira, ce qu'elle y fera? je te croyais plus fort en jugement.

FIGARO, *lui baifant la main avec refpect.*

Elle a raifon, ma mère, elle a raifon, raifon, toujours raifon! mais accordons, maman, quelque chofe à la nature; on en vaut mieux après. Examinons en effet, avant d'accufer et d'agir. Je fais où eft le rendez-vous. Adieu, ma mère.

(*Il fort.*)

SCENE XVI.

MARCELINE *feule.*

ADIEU: et moi auffi, je le fais. Après l'avoir arrêté, veillons fur les voies de Suzanne; ou plutôt avertiffons-la; elle eft fi jolie créature! Ah! quand l'intérêt perfonnel ne nous arme pas les unes contre les autres, nous fommes toutes portées à foutenir notre pauvre fexe opprimé, contre ce fier, ce terrible.... (*en riant.*) et pourtant un peu nigaud de fexe mafculin. (*Elle fort.*)

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

Le théâtre repréſente une ſalle de marronniers, dans un parc ; deux pavillons, kioſques, ou temples de jardins, ſont à droite et à gauche ; le fond eſt une clarière ornée, un ſiége de gazon ſur le devant. Le théâtre eſt obſcur.

SCENE PREMIERE.

FANCHETTE *ſeule, tenant d'une main deux biſcuits et une orange, et de l'autre une lanterne de papier allumée.*

DANS le pavillon à gauche, a-t-il dit. C'eſt celui-ci : — s'il allait ne pas venir à préſent ; mon petit rôle.... Ces vilaines gens de l'office qui ne voulaient pas ſeulement me donner une orange et deux biſcuits ! — Pour qui, Mademoiſelle ? — Hé bien, Monſieur ! c'eſt pour quelqu'un. — Oh ! nous ſavons ; — et quand çà ferait : parce que Monſeigneur ne veut pas le voir, faut-il qu'il meure de faim ? — Tout çà pourtant m'a coûté un fier baiſer ſur la joue !... que fait-on ? il me le rendra peut-être ! (*elle voit Figaro qui vient l'examiner ; elle fait un cri.*) Ah !... (*Elle s'enfuit, et elle entre dans le pavillon à ſa gauche.*)

SCENE II.

FIGARO, *un grand manteau sur les épaules; un large chapeau rabattu.* BAZILE, ANTONIO, BARTHOLO, BRID'OISON, GRIPE-SOLEIL, TROUPE DE VALETS ET DE TRAVAILLEURS.

FIGARO, *d'abord seul.*

C'EST Fanchette! (*il parcourt des yeux les autres à mesure qu'ils arrivent, et dit d'un ton farouche:*) bon jour, Messieurs; bon soir: êtes-vous tous ici?

BAZILE.

Ceux que tu as pressés d'y venir.

FIGARO.

Quelle heure est-il bien à peu-près?

ANTONIO *regarde en l'air.*

La lune devrait être levée.

BARTHOLO.

Eh quels noirs apprêts fais-tu donc? Il a l'air d'un conspirateur!

FIGARO, *s'agitant.*

N'est-ce pas pour une noce, je vous prie, que vous êtes rassemblés au château?

BRID'OISON.

Cè-ertainement.

ANTONIO.

Nous allions là bas dans le parc, attendre un signal pour ta fête.

FIGARO.

Vous n'irez pas plus loin, Meſſieurs ; c'eſt ici, ſous ces marronniers, que nous devons tous célébrer l'honnête fiancée que j'épouſe, et le loyal Seigneur qui ſe l'eſt deſtinée.

BAZILE, *ſe rappelant la journée.*

Ah ! vraiment je ſais ce que c'eſt. Retirons-nous, ſi vous m'en croyez : il eſt queſtion d'un rendez-vous : je vous conterai cela près d'ici.

BRID'OISON, *à Figaro.*

No-ous reviendrons.

FIGARO.

Quand vous m'entendrez appeler, ne manquez pas d'accourir tous, et dites du mal de Figaro, s'il ne vous fait voir une belle choſe.

BARTHOLO.

Souviens-toi qu'un homme ſage ne ſe fait point d'affaire avec les grands.

FIGARO.

Je m'en ſouviens.

BARTHOLO.

Qu'ils ont quinze et biſque ſur nous, par leur état.

FIGARO.

Sans leur induſtrie, que vous oubliez. Mais ſouvenez-vous auſſi que l'homme qu'on ſait timide, eſt dans la dépendance de tous les fripons.

BARTHOLO.

Fort bien. . . .

FIGARO.

Et que j'ai nom *de Verte-allure*, du chef honoré de ma mère.

BARTHOLO.

Il a le diable au corps.

BRID'OISON.

I-il l'a.

BAZILE, *à part.*

Le Comte et ſa Suzanne ſe ſont arrangés ſans moi ? Je ne ſuis pas fâché de l'algarade.

FIGARO, *aux Valets.*

Pour vous autres, coquins, à qui j'ai donné l'ordre, illuminez-moi ces entours ; ou, par la mort que je voudrais tenir aux dents, ſi j'en ſaiſis un par le bras....

(*Il ſecoue le bras de Gripe-Soleil.*)

GRIPE-SOLEIL *s'en va en criant et pleurant.*

Ah, ah, oh, oh ! damné brutal !

BAZILE, *en s'en allant.*

Le ciel vous tienne en joie, monſieur du marié !

(*Ils ſortent.*)

SCENE III.

FIGARO *ſeul, ſe promenant dans l'obſcurité, dit du ton le plus ſombre.*

O FEMME! femme! femme! créature faible et décevante !... nul animal créé ne peut manquer à ſon inſtinct; le tien eſt-il donc de tromper?.... Après,

m'avoir obſtinément refuſé, quand je l'en preſſais devant ſa maîtreſſe; à l'inſtant qu'elle me donne ſa parole; au milieu de la même cérémonie.... Il riait en liſant, le perfide! et moi, comme un benêt!.... non, monſieur le Comte, vous ne l'aurez pas.... vous ne l'aurez pas. Parce que vous êtes un grand ſeigneur, vous vous croyez un grand génie!.... nobleſſe, fortune, un rang, des places; tout cela rend ſi fier! qu'avez-vous fait pour tant de biens? vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus: du reſte homme aſſez ordinaire! tandis que moi, morbleu! perdu dans la foule obſcure, il m'a fallu déployer plus de ſcience et de calculs pour ſubſiſter ſeulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Eſpagnes; et vous voulez joûter.... On vient.... c'eſt elle.... ce n'eſt perſonne. — La nuit eſt noire en diable, et me voilà feſant le ſot métier de mari, quoique je ne le ſois qu'à moitié! (*Il s'aſſied ſur un banc.*) Eſt-il rien de plus bizarre que ma deſtinée! fils de je ne ſais pas qui, volé par des bandits, élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête; et par-tout je ſuis repouſſé! J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie; et tout le crédit d'un grand ſeigneur peut à peine me mettre à la main une lancette vétérinaire! — Las d'attriſter des bêtes malades, et pour faire un métier contraire,

traire, je me jette à corps perdu dans le théâtre; me fussé-je mis une pierre au cou ! Je broche une comédie dans les mœurs du ferail; auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet, fans fcrupule : à l'inftant, un envoyé.... de je ne fais où, fe plaint que j'offenfe dans mes vers, la fublime Porte, la Perfe, une partie de la Prefqu'Isle de l'Inde, toute l'Egypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroc: et voilà ma comédie flambée, pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne fait lire, et qui nous meurtriffent l'omoplate, en nous difant: *Chiens de chrétiens !* — Ne pouvant avilir l'efprit, on fe venge en le maltraitant. — Mes joues creufaient; mon terme était échu : je voyais de loin arriver l'affreux recors, la plume fichée dans fa perruque; en frémiffant je m'évertue. Il s'élève une queftion fur la nature des richeffes; et, comme il n'eft pas néceffaire de tenir les chofes, pour en raifonner, n'ayant pas un fou, j'écris fur la valeur de l'argent, et fur fon produit net; fi-tôt je vois du fond d'un fiacre, baiffer pour moi le pont d'un Château-fort, à l'entrée duquel je laiffai l'efpérance et la liberté. (*il fe lève.*) Que je voudrais bien tenir un de ces Puiffans de quatre jours; fi légers fur le mal qu'ils ordonnent; quand une bo.. e difgrace a cuvé fon orgueil! je lui dirais.... que les fottifes imprimées n'ont

d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours; que ſans la liberté de blâmer, il n'eſt point d'éloge flatteur ; et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. — (*il ſe raſſied.*) Las de nourrir un obſcur penſionnaire, on me met un jour dans la rue ; et, comme il faut dîner, quoiqu'on ne ſoit plus en priſon, je taille encore ma plume, et demande à chacun de quoi il eſt queſtion : on me dit que pendant ma retraite économique, il s'eſt établi dans Madrid un ſyſtême de liberté ſur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la preſſe ; et que, pourvu que je ne parle en mes écrits, ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'opéra, ni des autres ſpectacles, ni de perſonne qui tienne à quelque choſe, je puis tout imprimer librement, ſous l'inſpection de deux ou trois cenſeurs. Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit périodique, et croyant n'aller ſur les briſées d'aucun autre, je le nomme *Journal inutile.* Pou-ou! je vois s'élever contre moi, mille pauvres diables à la feuille; on me ſupprime; et me voilà derechef ſans emploi !— Le déſeſpoir m'allait ſaiſir; on penſe à moi pour une place ; mais par malheur j'y étais propre : il fallait un calculateur, ce fut un danſeur qui l'obtint. Il ne me reſtait plus qu'à voler; je me

fais banquier de Pharaon : alors, bonnes gens ! je soupe en ville, et les personnes dites *comme il faut*, m'ouvrent poliment leur maison, en retenant pour elles les trois quarts du profit. J'aurais bien pu me remonter ; je commençais même à comprendre que pour gagner du bien, le savoir-faire vaut mieux que le savoir. Mais, comme chacun pillait autour de moi, en exigeant que je fusse honnête, il fallut bien périr encore. Pour le coup je quittais le monde, et vingt brasses d'eau m'en allaient séparer, lorsqu'un Dieu bienfesant m'appelle à mon premier état. Je reprends ma trousse et mon cuir anglais ; puis, laissant la fumée aux sots qui s'en nourrissent, et la honte au milieu du chemin, comme trop lourde à un piéton, je vais rasant de ville en ville, et je vis enfin sans souci. Un grand seigneur passe à Séville ; il me reconnaît, je le marie ; et, pour prix d'avoir eu par mes soins son épouse, il veut intercepter la mienne ! intrigue, orage à ce sujet. Prêt à tomber dans un abyme, au moment d'épouser ma mère, mes parens m'arrivent à la file. (*il se lève en s'échauffant.*) On se débat ; c'est vous, c'est lui, c'est moi, c'est toi, non ce n'est pas nous, eh mais qui donc ? (*il retombe assis.*) O bizarre suite d'événemens ! Comment cela m'est-il arrivé ? Pourquoi ces choses et non pas d'autres ? qui les a fixées sur ma tête ?

Forcé de parcourir la route où je suis entré sans le savoir, comme j'en sortirai sans le vouloir, je l'ai jonchée d'autant de fleurs que ma gaieté me l'a permis; encore je dis ma gaieté, sans savoir si elle est à moi plus que le reste, ni même quel est ce *Moi* dont je m'occupe : un assemblage informe de parties inconnues; puis un chétif être imbécille; un petit animal folâtre; un jeune homme ardent au plaisir; ayant tous les goûts pour jouir; fesant tous les métiers pour vivre; maître ici, valet là, selon qu'il plaît à la fortune! ambitieux par vanité, laborieux par nécessité, mais paresseux... avec délices! orateur selon le danger, poëte par délassement, musicien par occasion, amoureux par folles bouffées, j'ai tout vu, tout fait, tout usé. Puis l'illusion s'est détruite; et trop désabusé.... désabusé!.... Suzon, Suzon, Suzon, que tu me donnes de tourmens! — J'entends marcher.... on vient. Voici l'instant de la crise.

(*Il se retire près de la première coulisse à sa droite.*)

SCENE VI.

FIGARO, LA COMTESSE *avec les habits de Suzon*, SUZANNE *avec ceux de la Comtesse*, MARCELINE.

SUZANNE, *bas, à la Comtesse.*

OUI, Marceline m'a dit que Figaro y serait.

MARCELINE.

Il y eſt auſſi ; baiſſe la voix.

SUZANNE.

Ainſi l'un nous écoute, et l'autre va venir me chercher ; commençons.

MARCELINE.

Pour n'en pas perdre un mot, je vais me cacher dans le pavillon.

(*Elle entre dans le pavillon où eſt entrée Fanchette.*)

SCENE V.

FIGARO, LA COMTESSE, SUZANNE.

SUZANNE *haut.*

MADAME tremble ! eſt-ce qu'elle aurait froid ?

LA COMTESSE, *haut.*

La ſoirée eſt humide, je vais me retirer.

SUZANNE *haut.*

Si Madame n'avait pas beſoin de moi, je prendrais l'air un moment ſous ces arbres.

LA COMTESSE, *haut.*

C'eſt le ſerein que tu prendras.

SUZANNE, *haut.*

J'y ſuis toute faite.

FIGARO, *à part.*

Ah oui, le ſerein !

(*Suzanne ſe retire près de la couliſſe, du côté oppoſé à Figaro.*)

SCENE VI.

FIGARO, CHERUBIN, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

Figaro et Suzanne retirés de chaque côté fur le devant.

CHERUBIN *en habit d'officier arrive en chantant gaiement la reprife de l'air de la romance.*

La, la, la, etc.
J'avais une marraine,
Que toujours adorai.

LA COMTESSE *à part.*

Le petit Page!

CHERUBIN *s'arrête.*

On fe promène ici; gagnons vîte mon afyle, où la petite Fanchette.... C'eft une femme!

LA COMTESSE *écoute.*

Ah grands Dieux!

CHERUBIN, *fe baiffe en regardant de loin.*

Me trompé-je? à cette coiffure en plumes qui fe deffine au loin dans le crépufcule, il me femble que c'eft Suzon.

LA COMTESSE *à part.*

Si le comte arrivait!-...

(*Le Comte paraît dans le fond.*)

CHERUBIN *s'approche et prend la main de la Comteffe, qui fe défend.*

Oui, c'eft la charmante fille qu'on nomme Suzanne: eh, pourrais-je m'y méprendre à la douceur de cette

main, à ce petit tremblement qui l'a ſaiſie, ſur-tout au battement de mon cœur! (*Il veut y appuyer le dos de la main de la Comteſſe; elle la retire.*)

LA COMTESSE, *bas.*

Allez-vous-en.

CHERUBIN.

Si la compaſſion t'avait conduite exprès dans cet endroit du parc, où je ſuis caché depuis tantôt?

LA COMTESSE.

Figaro va venir.

LE COMTE, *s'avançant dit, à part.*

N'eſt-ce pas Suzanne que j'aperçois?

CHERUBIN *à la Comteſſe.*

Je ne crains point du tout Figaro, car ce n'eſt pas lui que tu attends.

LA COMTESSE.

Qui donc?

LE COMTE, *à part.*

Elle eſt avec quelqu'un.

CHERUBIN.

C'eſt Monſeigneur, friponne, qui ta demandé ce rendez-vous, ce matin, quand j'étais derrière le fauteuil.

LE COMTE, *à part avec fureur.*

C'eſt encore le Page infernal!

FIGARO, *à part.*

On dit qu'il ne faut pas écouter!

SUZANNE, *à part.*

Petit bavard !

LA COMTESSE, *au Page.*

Obligez-moi de vous retirer.

CHERUBIN.

Ce ne fera pas au moins fans avoir reçu le prix de mon obéiſſance.

LA COMTESSE *effrayée.*

Vous prétendez ?....

CHERUBIN, *avec feu.*

D'abord vingt baiſers, pour ton compte, et puis cent, pour ta belle maîtreſſe.

LA COMTESSE.

Vous oſeriez ?

CHERUBIN.

Oh que oui, j'oſerai ; tu prends ſa place auprès de Monſeigneur ; moi, celle du Comte auprès de toi : le plus attrapé, c'eſt Figaro.

FIGARO *à part.*

Ce brigandeau.

SUZANNE, *à part.*

Hardi comme un page.

(*Chérubin veut embraſſer la Comteſſe.*)

(*Le Comte ſe met entre deux et reçoit le baiſer.*)

LA COMTESSE, *ſe retirant.*

Ah ciel !

FIGARO, *à part, entendant le baiſer.*

J'épouſais une jolie mignonne ! (*Il écoute.*)

CHERUBIN, *tâtant les habits du Comte.*

(*à part.*) C'eſt Monſeigneur! *il s'enfuit dans le pavillon où ſont entrés Fanchette et Marceline.*)

SCENE VII.

FIGARO, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

FIGARO *s'approche.*

Je vais....

LE COMTE, *croyant parler au Page:*

Puiſque vous ne redoublez pas le baiſer....

(*Il croit lui donner un ſoufflet.*)

FIGARO *qui eſt à portée, le reçoit.*

Ah!

LE COMTE.

.... Voilà toujours le premier payé.

FIGARO, *à part, s'éloigne en ſe frottant la joue.*

Tout n'eſt pas gain non plus en écoutant.

SUZANNE *riant tout haut, de l'autre côté.*

Ha, ha, ha, ha!

LE COMTE, *à la Comteſſe qu'il prend pour Suzanne.*

Entend-on quelque choſe à ce Page! il reçoit le plus rude ſoufflet, et s'enfuit en éclatant de rire.

FIGARO, *à part.*

S'il s'affligeait de celui-ci!....

LE COMTE.

Comment! je ne pourrai faire un pas........

(*à la Comteſſe*) mais laiſſons cette bizarrerie; elle empoiſonnerait le plaiſir que j'ai de te trouver dans cette ſalle.

LA COMTESSE, *imitant le parler de Suzanne.*

L'eſpériez-vous ?

LE COMTE.

Après ton ingénieux billet.... (*Il lui prend la main.*) Tu tremble ?

LA COMTESSE.

J'ai eu peur.

LE COMTE.

Ce n'eſt pas pour te priver du baiſer, que je l'ai pris.

(*Il la baiſe au front.*)

LA COMTESSE.

Des libertés !

FIGARO, *à part.*

Coquine !

SUZANNE, *à part.*

Charmante !

LE COMTE *prend la main de ſa femme.*

Mais quelle peau fine et douce, et qu'il s'en faut que la Comteſſe ait la main auſſi belle !

LA COMTESSE *à part.*

Oh ! la prévention !

LE COMTE.

A-t-elle ce bras ferme et rondelet ? ces jolis doigts pleins de grace et d'eſpiegleries ?

LA COMTESSE, *de la voix de Suzanne.*

Ainſi l'amour ?....

LE COMTE.

L'amour.... n'eſt que le roman du cœur : c'eſt le plaiſir qui en eſt l'hiſtoire ; il m'amène à tes genoux.

LA COMTESSE.

Vous ne l'aimez plus ?

LE COMTE.

Je l'aime beaucoup ; mais trois ans d'union, rendent l'hymen ſi reſpectable !

LA COMTESSE.

Que vouliez-vous en elle ?

LE COMTE, *la careſſant.*

Ce que je trouve en toi, ma beauté....

LA COMTESSE.

Mais dites donc.

LE COMTE.

.... Je ne ſais : moins d'uniformité peut-être ; plus de piquant dans les manières ; un je ne ſais quoi qui fait le charme ; quelquefois un refus, que ſais-je ? Nos femmes croient tout accomplir en nous aimant : cela dit une fois, elles nous aiment, nous aiment ! (quand elles nous aiment) et ſont ſi complaiſantes, et ſi conſtamment obligeantes, et toujours, et ſans relâche, qu'on eſt tout ſurpris un beau ſoir de trouver la ſatiété où l'on recherchait le bonheur.

LA COMTESSE, *à part.*

Ah ! quelle leçon !

LE COMTE.

En vérité, Suzon, j'ai penſé mille fois que ſi nous pourſuivions ailleurs ce plaiſir qui nous fuit chez elles, c'eſt qu'elles n'étudient pas aſſez l'art de ſoutenir notre goût, de ſe renouveler à l'amour, de ranimer, pour ainſi dire, le charme de leur poſſeſſion par celui de la variété.

LA COMTESSE *piquée.*

Donc elles doivent tout....

LE COMTE, *riant.*

Et l'homme rien? changerons-nous la marche de la nature? notre tâche, à nous, fut de les obtenir; la leur....

LA COMTESSE.

La leur ?

LE COMTE.

Eſt de nous retenir: on l'oublie trop.

LA COMTESSE.

Ce ne ſera pas moi.

LE COMTE.

Ni moi.

FIGARO, *à part.*

Ni moi.

SUZANNE, *à part.*

Ni moi.

LE COMTE *prend la main de ſa femme.*

Il y a de l'écho ici; parlons plus bas. Tu n'as nul beſoin d'y ſonger, toi que l'amour a faite et ſi vive et ſi jolie! avec un grain de caprice tu feras la plus agaçante maîtreſſe! (*il la baiſe au front*) Ma Suzanne, un Caſtillan n'a que ſa parole. Voici tout l'or promis pour le rachat du droit que je n'ai plus ſur le délicieux moment que tu m'accordes. Mais comme la grace que tu daignes y mettre eſt ſans prix, j'y joindrai ce brillant, que tu porteras pour l'amour de moi.

LA COMTESSE, *une révérence.*

Suzanne accepte tout.

FIGARO, *à part.*

On n'eſt pas plus coquine que cela.

SUZANNE, *à part.*

Voilà du bon bien qui nous arrive.

LE COMTE, *à part.*

Elle eſt intéreſſée; tant mieux.

LA COMTESSE *regarde au fond.*

Je vois des flambeaux.

LE COMTE.

Ce ſont les apprêts de ta noce: entrons-nous un moment dans l'un de ces pavillons pour les laiſſer paſſer?

LA COMTESSE.

Sans lumière?

LE COMTE *l'entraîne doucement.*

A quoi bon ? nous n'avons rien à lire.

FIGARO *à part.*

Elle y va, ma foi ! je m'en doutais. (*il s'avance.*)

LE COMTE *grossit sa voix en se retournant.*

Qui passe ici ?

FIGARO *en colère.*

Passer ! on vient exprès.

LE COMTE *bas à la Comtesse.*

C'est Figaro ! . . . (*il s'enfuit.*)

LA COMTESSE.

Je vous suis.

(*Elle entre dans le pavillon à sa droite, pendant que le Comte se perd dans le bois, au fond.*)

SCENE VIII.

FIGARO, SUZANNE, *dans l'obscurité.*

FIGARO *cherche à voir où vont le Comte, et la Comtesse qu'il prend pour Suzanne.*

Je n'entends plus rien; ils sont rentrés; m'y voilà. (*d'un ton altéré*) Vous autres époux maladroits, qui tenez des espions à gages, et tournez des mois entiers autour d'un soupçon, sans l'asseoir; que ne m'imitez-vous ? dès le premier jour je suis ma femme, et je l'écoute; en un tour de main on est au fait : c'est charmant, plus de doutes; on sait à quoi s'en tenir. (*marchant*

vivement) Heureusement que je ne m'en soucie guère, et que sa trahison ne me fait plus rien du tout. Je les tiens donc enfin.

SUZANNE, *qui s'est avancée doucement dans l'obscurité.*

(*à part.*) Tu vas payer tes beaux soupçons. (*du ton de voix de la Comtesse.*) Qui va là ?

FIGARO, *extravagant.*

Qui va là ? Celui qui voudrait de bon cœur que la peste eût étouffé en naissant....

SUZANNE, *du ton de la Comtesse.*

Eh ! mais, c'est Figaro !

FIGARO *regarde, et dit vivement.*

Madame la Comtesse !

SUZANNE.

Parlez bas.

FIGARO, *vîte.*

Ah! Madame, que le ciel vous amène à propos ! où croyez-vous qu'est Monseigneur ?

SUZANNE.

Que m'importe un ingrat ? Dis-moi....

FIGARO, *plus vîte.*

Et Suzanne mon épousée, où croyez-vous qu'elle soit ?

SUZANNE.

Mais parlez bas.

FIGARO, *très-vîte.*

Cette Suzon qu'on croyait si vertueuse, qui

fesait la réservée ! Ils sont enfermés là-dedans. Je vais appeler.

SUZANNE, *lui fermant la bouche avec sa main, oublie de déguiser sa voix.*

N'appelez pas.

FIGARO, *à part.*

Eh c'est Suzon ! God-dam !

SUZANNE, *du ton de la Comtesse.*

Vous paraissez inquiet.

FIGARO, *à part.*

Traîtresse ! qui veut me surprendre !

SUZANNE.

Il faut nous venger, Figaro.

FIGARO.

En sentez-vous le vif désir ?

SUZANNE.

Je ne serais donc pas de mon sexe ! Mais les hommes en ont cent moyens.

FIGARO, *confidemment.*

Madame, il n'y a personne ici de trop, celui des femmes.... les vaut tous.

SUZANNE, *à part.*

Comme je le soufflèterais !

FIGARO, *à part.*

Il serait bien gai qu'avant la noce !

SUZANNE.

Mais qu'est-ce qu'une telle vengeance, qu'un peu d'amour n'assaisonne pas ? FIGARO.

FIGARO.

Par-tout où vous n'en voyez point, croyez que le respect dissimule.

SUZANNE, *piquée.*

Je ne sais si vous le pensez de bonne foi; mais vous ne le dites pas de bonne grace.

FIGARO, *avec une chaleur comique, à genoux.*

Ah ! Madame, je vous adore. Examinez le temps, le lieu, les circonstances; et que le dépit supplée en vous, aux graces qui manquent à ma prière.

SUZANNE, *à part.*

La main me brûle.

FIGARO, *à part.*

Le cœur me bat.

SUZANNE.

Mais, Monsieur, avez-vous songé ?...

FIGARO.

Oui, Madame, oui, j'ai songé.

SUZANNE.

....Que pour la colère et l'amour....

FIGARO.

....Tout ce qui se diffère est perdu. Votre main, Madame ?

SUZANNE, *de sa voix naturelle, et lui donnant un soufflet.*

La voilà.

FIGARO.

Ah Demonio! quel soufflet!

SUZANNE *lui en donne un second.*

Quel soufflet! et celui-ci?

FIGARO.

Et *ques-à-quo!* de par le diable! est-ce ici la journée des tapes?

SUZANNE *le bat à chaque phrase.*

Ah! *ques-à-quo?* Suzanne: voilà pour tes soupçons; voilà pour tes vengeances et pour tes trahisons, tes expédiens, tes injures et tes projets. C'est-il çà de l'amour, dis donc comme ce matin?

FIGARO, *rit en se relevant.*

Santa barbara! oui c'est de l'amour. O bonheur! ô délices! ô cent fois heureux Figaro! frappe ma bien aimée, sans te lasser. Mais quand tu m'auras diapré tout le corps de meurtrissures, regarde avec bonté, Suzon, l'homme le plus fortuné, qui fut jamais battu par une femme.

SUSANNE.

Le plus fortuné! bon fripon, vous n'en séduisiez pas moins la Comtesse, avec un si trompeur babil, que m'oubliant moi-même, en vérité, c'était pour elle que je cédais.

FIGARO.

Ai-je pu me méprendre, au son de ta jolie voix?

SUZANNE, *en riant.*

Tu m'as reconnue ? Ah comme je m'en vengerai !

FIGARO.

Bien roſſer et garder rancune, eſt auſſi par trop féminin ! Mais dis-moi donc par quel bonheur je te vois là, quand je te croyais avec lui ; et comment cet habit, qui m'abuſait, te montre enfin innocente....

SUZANNE.

Eh c'eſt toi qui es un innocent, de venir te prendre au piége apprêté pour un autre ! Eſt-ce notre faute à nous, ſi voulant muſeler un renard, nous en attrapons deux ?

FIGARO.

Qui donc prend l'autre ?

SUZANNE.

Sa femme.

FIGARO.

Sa femme ?

SUZANNE.

Sa femme.

FIGARO, *follement.*

Ah Figaro, pends-toi ; tu n'a pas deviné celui-là ! — Sa femme ? O douze ou quinze mille fois ſpirituelles femelles ! — Ainſi les baiſers de cette ſalle ?

SUZANNE.

Ont été donnés à Madame.

FIGARO.

Et celui du Page ?

SUZANNE, *en riant.*

A Monſieur.

FIGARO.

Et tantôt, derrière le fauteuil ?

SUZANNE.

A perſonne.

FIGARO.

En êtes-vous ſûre ?

SUZANNE, *riant.*

Il pleut des ſoufflets, Figaro.

FIGARO *lui baiſe la main.*

Ce ſont des bijoux que les tiens. Mais celui du Comte était de bonne guerre.

SUZANNE.

Allons, Superbe, humilie-toi.

FIGARO *fait tout ce qu'il annonce.*

Cela eſt juſte ; à genoux, bien courbé, proſterné, ventre à terre.

SUZANNE, *en riant.*

Ah ! ce pauvre Comte ! quelle peine il s'eſt donnée...

FIGARO *ſe relève ſur ſes genoux.*

...Pour faire la conquête de ſa femme !

SCENE IX.

LE COMTE *entre par le fond du théâtre, et va droit au pavillon à sa droite.* FIGARO, SUZANNE.

LE COMTE, *à lui-même.*

Je la cherche en vain dans les bois, elle est peut-être entrée ici.

SUZANNE, *à Figaro, parlant bas.*

C'est lui.

LE COMTE, *ouvrant le pavillon.*

Suzon, es-tu là-dedans ?

FIGARO, *bas.*

Il la cherche, et moi je croyais....

SUZANNE, *bas.*

Il ne l'a pas reconnue.

FIGARO.

Achevons-le, veux-tu ? (*il lui baise la main.*)

LE COMTE *se retourne.*

Un homme aux pieds de la Comtesse !... Ah ! je suis sans armes. (*il s'avance.*)

FIGARO *se relève tout-à-fait en déguisant sa voix.*

Pardon, Madame, si je n'ai pas réfléchi que ce rendez-vous ordinaire était destiné pour la noce.

LE COMTE, *à part.*

C'est l'homme du cabinet de ce matin. (*il se frappe le front.*)

FIGARO *continue.*

Mais il ne sera pas dit qu'un obstacle aussi sot aura retardé nos plaisirs.

LE COMTE, *à part.*

Massacre, mort, enfer !

FIGARO, *la conduisant au cabinet.*

[*bas.*] Il jure. [*haut.*] Pressons-nous donc, Madame, et réparons le tort qu'on nous a fait tantôt, quand j'ai sauté par la fenêtre.

LE COMTE, *à part.*

Ah ! tout se découvre enfin.

SUZANNE, *près du pavillon à sa gauche.*

Avant d'entrer, voyez si personne n'a suivi. [*il la baise au front.*]

LE COMTE, *s'écrie.*

Vengeance !

[*Suzanne s'enfuit dans le pavillon où sont entrés Fanchette, Marceline et Chérubin.*]

SCENE X.

LE COMTE, FIGARO.

[*Le Comte saisit le bras de Figaro.*]

FIGARO, *jouant la frayeur excessive.*

C'EST mon maître.

LE COMTE *le reconnait.*

Ah scélérat, c'est toi ! Holà, quelqu'un, quelqu'un !

SCENE XI.

PEDRILLE, LE COMTE, FIGARO.

PEDRILLE *botté.*

MONSEIGNEUR, je vous trouve enfin.

LE COMTE.

Bon, c'eſt Pédrille. Es-tu tout ſeul?

PEDRILLE.

Arrivant de Séville à étripe cheval.

LE COMTE.

Approche-toi de moi, et crie bien fort.

PEDRILLE, *criant à tue tête.*

Pas plus de Page que ſur ma main. Voilà le paquet.

LE COMTE *le repouſſe.*

Eh, l'animal!

PEDRILLE.

Monſeigneur me dit de crier.

LE COMTE, *tenant toujours Figaro.*

Pour appeler.---- Holà quelqu'un; ſi l'on m'entend, accourez tous!

PEDRILLE.

Figaro et moi, nous voilà deux; que peut-il donc vous arriver?

SCENE XII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, BRID'OISON, BARTHOLO, BAZILE, ANTONIO, GRIPE-SOLEIL, *toute la noce accourt avec des flambeaux.*

BARTHOLO, *à Figaro.*

Tu vois qu'à ton premier fignal...

LE COMTE, *montrant le pavillon à fa gauche.*

Pédrille, empare-toi de cette porte.

[*Pédrille y va.*]

BAZILE, *bas à Figaro.*

Tu l'as furpris avec Suzanne ?

LE COMTE, *montrant Figaro.*

Et vous, tous mes vaffaux, entourez-moi cet homme, et m'en répondez fur la vie.

BAZILE.

Ha! ha!

LE COMTE *furieux.*

Taifez-vous donc. (*à Figaro d'un ton glacé.*) Mon Cavalier, répondez-vous à mes queftions ?

FIGARO, *froidement.*

Eh! qui pourrait m'en exempter, Monfeigneur? Vous commandez à tout ici, hors à vous-même.

LE COMTE, *fe contenant.*

Hors à moi-même !

ANTONIO.

C'eſt çà parler.

LE COMTE *reprend ſa colère.*

Non, ſi quelque choſe pouvait augmenter ma fureur! ce ferait l'air calme qu'il affecte.

FIGARO.

Sommes-nous des ſoldats qui tuent et ſe font tuer, pour des intérêts qu'ils ignorent? je veux ſavoir, moi, pourquoi je me fâche.

LE COMTE *hors de lui.*

O rage! (*ſe contenant.*) Homme de bien qui feignez d'ignorer! Nous ferez-vous au moins la faveur de nous dire quelle eſt la dame actuellement par vous amenée dans ce pavillon?

FIGARO, *montrant l'autre avec malice.*

Dans celui-là?

LE COMTE, *vite.*

Dans celui-ci?

FIGARO, *froidement.*

C'eſt différent. Une jeune perſonne qui m'honore de ſes bontés particulières.

BAZILE *étonné.*

Ha, ha!

LE COMTE, *vite.*

Vous l'entendez, Meſſieurs.

BARTHOLO *étonné.*

Nous l'entendons?

LE COMTE *à Figaro.*

Et cette jeune perſonne a-t-elle un autre engagement que vous ſachiez ?

FIGARO, *froidement.*

Je ſais qu'un grand ſeigneur s'en eſt occupé quelque temps; mais, ſoit qu'il l'ait négligée ou que je lui plaiſe mieux qu'un plus aimable, elle me donne aujourd'hui la préférence.

LE COMTE, *vivement.*

La préf.... (*ſe contenant.*) Au moins il eſt naïf! car ce qu'il avoue, Meſſieurs, je l'ai ouï, je vous jure, de la bouche même de ſa complice.

BRID'OISON *ſtupéfait.*

Sa-a complice!

LE COMTE *avec fureur.*

Or quand le déshonneur eſt public, il faut que la vengeance le ſoit auſſi.

(*Il entre dans le pavillon.*)

SCENE XIII.

TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENS, *hors* LE COMTE.

ANTONIO.

C'EST juſte.

BRID'OISON, *à Figaro.*

Qui-i donc a pris la femme de l'autre ?

FIGARO, *en riant.*

Aucun n'a eu cette joie là.

SCENE XIV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LE COMTE, CHERUBIN.

LE COMTE *parlant dans le pavillon, et attirant quelqu'un qu'on ne voit pas encore.*

Tous vos efforts font inutiles; vous êtes perdue, Madame; et votre heure eft bien arrivée! (*il fort fans regarder.*) Quel bonheur qu'aucun gage d'une union auffi déteftée!...

FIGARO *s'écrie.*

Chérubin!

LE COMTE.

Mon Page?

BAZILE.

Ha, ha!

LE COMTE, *hors de lui.*

(*à part.*) Et toujours le Page endiablé! (*à Chérubin.*) Que fefiez-vous dans ce fallon?

CHERUBIN, *timidement.*

Je me cachais, comme vous l'avez ordonné.

PEDRILLE.

Bien la peine de crêver un cheval!

LE COMTE.

Entres-y toi, Antonio; conduis devant fon juge, l'infame qui m'a déshonoré.

BRID'OISON.

C'eft Madame que vous y-y cherchez?

ANTONIO.

L'y a parguenne, une bonne Providence ; vous en avez fait tant dans le pays....

LE COMTE *furieux.*

Entre donc.

(*Antonio entre.*)

SCENE XV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, *excepté* ANTONIO.

LE COMTE.

Vous allez voir, Messieurs, que le Page n'y était pas seul.

CHERUBIN, *timidement.*

Mon sort eût été trop cruel, si quelqu'ame sensible n'en eût adouci l'amertume.

SCENE XVI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, ANTONIO, FANCHETTE.

ANTONIO *attirant par le bras quelqu'un qu'on ne voit pas encore.*

Allons, Madame, il ne faut pas vous faire prier pour en sortir, puisqu'on sait que vous y êtes entrée.

FIGARO *s'écrie.*

La petite cousine !

BAZILE.

Ha, ha !

LE COMTE.

Fanchette!

ANTONIO *se retourne et s'écrie.*

Ah palſambleu! Monſeigneur, il eſt gaillard de me choiſir pour montrer à la compagnie que c'eſt ma fille qui cauſe tout ce train-là!

LE COMTE, *outré.*

Qui la ſavait là-dedans?

(*Il veut entrer.*)

BARTHOLO, *au-devant.*

Permettez, monſieur le Comte, ceci n'eſt pas plus clair. Je ſuis de ſang froid, moi.

(*Il entre.*)

BRID'OISON.

Voilà une affaire au-auſſi trop embrouillée.

SCENE XVII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, MARCELINE.

BARTHOLO *parlant en dedans, et ſortant.*

Ne craignez rien, Madame, il ne vous ſera fait aucun mal. J'en réponds. (*il ſe retourne et s'écrie.*) Marceline!....

BAZILE.

Ha, ha!

FIGARO *riant.*

Hé quelle folie! ma mère en eſt?

ANTONIO.

A qui pis fera.

LE COMTE, *outré.*

Que m'importe à moi ? La Comtesse....

SCENE XVIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, SUZANNE.

(*Suzanne, son éventail sur le visage.*)

LE COMTE.

.... Ah ! la voici qui sort. (*Il la prend violemment par le bras.*) Que croyez-vous, Messieurs, que mérite une odieuse ...

Le Comte SUZANNE *se jette à genoux la tête baissée.*

Non, non.

(FIGARO *se jette à genoux de l'autre côté.*)

LE COMTE, *plus fort.*

Non, non.

(MARCELINE *se jette à genoux devant lui.*)

LE COMTE, *plus fort.*

Non, non.

(*Tous se mettent à genoux, excepté Brid'oison.*

LE COMTE *hors de lui.*

Y fussiez-vous un cent.

SCENE XIX et dernière.

TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENS. LA COMTESSE *sort de l'autre pavillon.*

LA COMTESSE *se jette à genoux.*

Au moins je ferai nombre.

LE COMTE *regardant la Comteſſe et Suzanne.*

Ah, qu'eſt-ce que je vois!

BRID'OISON, *riant.*

Eh pardi c'è-eſt Madame.

LE COMTE *veut relever la Comteſſe.*

Quoi c'était vous, Comteſſe? [*d'un ton ſuppliant.*] Il n'y a qu'un pardon bien généreux....

LA COMTESSE, *en riant.*

Vous diriez, *non*, *non*, à ma place; et moi pour la troiſième fois d'aujourd'hui, je l'accorde ſans condition.

(*Elle ſe relève.*)

SUZANNE *ſe relève.*

Moi auſſi.

MARCELINE *ſe relève.*

Moi auſſi.

FIGARO, *ſe relève.*

Moi auſſi; il y a de l'écho ici! (*Tous ſe relèvent.*)

LE COMTE.

De l'écho! — J'ai voulu ruſer avec eux; ils m'ont traité comme un enfant!

LA COMTESSE, *en riant.*

Ne le regrettez pas, monſieur le Comte.

FIGARO, *s'eſſuyant les genoux avec ſon chapeau.*

Une petite journée comme celle-ci, forme bien un ambaſſadeur!

LE COMTE, *à Suzanne.*

Ce billet fermé d'une épingle?....

SUZANNE.

C'eft Madame qui l'avait dicté.

LE COMTE.

La réponfe lui en eft bien due.

(*Il baife la main de la Comteffe.*)

LA COMTESSE.

Chacun aura ce qui lui appartient.

(*Elle donne la bourfe à Figaro et le diamant à Suzanne.*)

SUZANNE *à Figaro.*

Encore une dot.

FIGARO, *frappant la bourfe dans fa main.*

Et de trois. Celle-ci fut rude à arracher!

SUZANNE.

Comme notre mariage.

GRIPE-SOLEIL.

Et la jarretière de la mariée, l'aurons-je?

LA COMTESSE *arrache le ruban qu'elle a tant gardé dans fon fein, et le jette à terre.*

La jarretière? Elle était avec fes habits; la voilà.

(*Les garçons de la noce veulent la ramaffer.*)

CHERUBIN, *plus alerte, court la prendre et dit:*

Que celui qui la veut, vienne me la difputer.

LE COMTE *en riant, au Page.*

Pour un Monfieur fi chatouilleux, qu'avez-vous trouvé de gai à certain foufflet de tantôt?

CHERUBIN

CHERUBIN *recule en tirant à moitié ſon épée.*

A moi, mon Colonel?

FIGARO, *avec une colère comique.*

C'eſt ſur ma joue qu'il l'a reçu : voilà comme les grands ſont juſtice!

LE COMTE, *riant.*

C'eſt ſur ſa joue? ha, ha, ha, qu'en dites-vous donc, ma chère Comteſſe?

LA COMTESSE *abſorbée revient à elle, et dit avec ſenſibilité.*

Ah! oui, cher Comte, et pour la vie, ſans diſtraction, je vous le jure.

LE COMTE, *frappant ſur l'épaule du Juge.*

Et vous, Don-Brid'oiſon, votre avis maintenant?

BRID'OISON.

Su-ur tout ce que je vois, monſieur le Comte.... ma-a foi, pour moi je-e ne ſais que vous dire: voilà ma façon de penſer.

TOUS ENSEMBLE.

Bien jugé!

FIGARO.

J'étais pauvre, on me mépriſait. J'ai montré quelque eſprit, la haine eſt accourue. Une jolie femme et de la fortune.....

BARTHOLO, *en riant.*

Les cœurs vont te revenir en foule.

FIGARO.

Eſt-il poſſible ?

BARTHOLO.

Je les connais.

FIGARO, *ſaluant les Spectateurs.*

Ma femme et mon bien mis à part, tous me feront honneur et plaiſir.

On joue la ritournelle du Vaudeville. (Air noté.)

VAUDEVILLE.

BAZILE.

PREMIER COUPLET.

Triple dot, femme ſuperbe,
Que de biens pour un époux!
D'un Seigneur, d'un Page imberbe,
Quelque ſot ferait jaloux.
Du latin d'un vieux proverbe,
L'homme adroit fait ſon parti :

FIGARO.

Je le fais.....

(*Il chante.*) *Gaudeant benè nati,*

BAZILE.

Non....

(*Il chante.*) *Gaudeat benè nanti.*

SUZANNE.

IIe COUPLET.

Qu'un mari ſa foi trahiſſe,
Il s'en vante, et chacun rit :

Que ſa femme ait un caprice,
S'il l'accuſe, on la punit.
De cette abſurde injuſtice,
Faut-il dire le pourquoi ?
Les plus forts ont fait la loi. . . . . . *bis.*

FIGARO.

III[e] COUPLET.

Jean-Jeannot, jaloux riſible,
Veut unir femme et repos;
Il achète un chien terrible,
Et le lâche en ſon enclos.
La nuit, quel vacarme horrible!
Le chien court, tout eſt mordu,
Hors l'amant qui l'a vendu. . . . . *bis.*

LA COMTESSE.

IV[e] COUPLET.

Telle eſt fière et répond d'elle,
Qui n'aime plus ſon mari;
Telle autre preſque infidelle,
Jure de n'aimer que lui.
La moins folle, hélas! eſt celle
Qui ſe veille en ſon lien,
Sans oſer jurer de rien. . . . . . . *bis.*

LE COMTE.

V[e] COUPLET.

D'une femme de province,
A qui ſes devoirs ſont chers,

O 2

Le ſuccès eſt aſſez mince ;
Vive la femme aux bons airs !
Semblable à l'écu du prince,
Sous le coin d'un ſeul époux,
Elle ſert au bien de tous. . . . . . *bis.*

MARCELINE.

VIe COUPLET.

Chacun ſait la tendre mere
Dont il a reçu le jour ;
Tout le reſte eſt un myſtère,
C'eſt le ſecret de l'amour.

FIGARO *continue l'air.*

Ce ſecret met en lumière
Comment le fils d'un butor
Vaut ſouvent ſon peſant d'or. . . . *bis.*

VIIe COUPLET.

Par le ſort de la naiſſance,
L'un eſt roi, l'autre eſt berger ;
Le haſard fit leur diſtance ;
L'eſprit ſeul peut tout changer.
De vingt rois que l'on encenſe
Le trépas briſe l'autel ;
Et Voltaire eſt immortel. . . . . . *bis.*

CHERUBIN.

VIIIe COUPLET.

Sexe aimé, ſexe volage,
Qui tourmentez nos beaux jours ;
Si de vous chacun dit rage,

Chacun vous revient toujours.
Le parterre eſt votre image;
Tel paraît le dédaigner,
Qui fait tout pour le gagner. . . . *bis.*

SUZANNE.

IXe COUPLET.

Si ce gai, ce fol ouvrage,
Renfermait quelque leçon,
En faveur du badinage,
Faites grace à la raiſon.
Ainſi la nature ſage
Nous conduit, dans nos déſirs,
A ſon but par les plaiſirs. . . . . . *bis.*

BRID'OISON.

Xe COUPLET.

Or, Meſſieurs, la co-omédie
Que l'on juge en cè-et inſtant,
Sauf erreur, nous pein-eint la vie
Du bon peuple qui l'entend.
Qu'on l'opprime, il peſte, il crie,
Il s'agite en cent fa-açons;
Tout fini-it par des chanſons. . . . *bis.*

BALLET GENERAL.

Fin du cinquième et dérnier Acte.